LE ΠΕΡΙ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ D'ARISTOTE

PHILOSOPHIA ANTIQUA

A SERIES OF MONOGRAPHS
ON ANCIENT PHILOSOPHY

EDITED BY

W. J. VERDENIUS AND J. H. WASZINK

VOLUME VII

H. D. SAFFREY

LE ΠΕΡΙ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ D'ARISTOTE ET LA THÉORIE PLATONICIENNE DES IDÉES NOMBRES



LEIDEN
E. J. BRILL
1971

LE ΠΕΡΙ ΦΙΛΟΣΟΦΙΑΣ D'ARISTOTE ET LA THÉORIE PLATONICIENNE DES IDÉES NOMBRES

PAR

H. D. SAFFREY

Deuxième édition revue et accompagnée
du compte-rendu critique par
Harold Cherniss



LEIDEN
E. J. BRILL
1971

1ère édition 1955

PRINTED IN THE NETHERLANDS

E. R. DODDS
A. J. FESTUGIÈRE
MAGISTRIS
DISCIPULUS

TABLE ANALYTIQUE

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Les éditions E. J. Brill ont exprimé le souhait de pouvoir réimprimer ce modeste travail. Comme cette réimpression doit être faite par un procédé photomécanique, je n'ai pu introduire dans le texte que d'infimes corrections de détail.

Ce petit livre a eu l'honneur d'être recensé par le Prof. Harold Cherniss dans le *Gnomon* 31, 1959, 36-51. Ce compte-rendu est non seulement une critique détaillée de cet ouvrage mais plus encore un nouvel exposé de tout le problème en fonction des thèses bien connues de son auteur sur le Περὶ φιλοσοφίας d'Aristote. Il m'a semblé que le lecteur ne devait pas ignorer cette pièce essentielle du dossier: c'est pourquoi elle est réimprimée ici en appendice avec l'aimable autorisation du Prof. Cherniss et de l'éditeur du *Gnomon*.

D'autre part, Wolfgang Haase a prouvé dans un excellent article, *Ein vermeintliches Aristoteles-Fragment bei Johannes Philoponos*, dans *Synusia* (Festschrift Wolfgang Schadewaldt), Pfullingen 1965, p. 323-354, qu'il ne fallait pas chercher une allusion au Περὶ φιλοσοφίας dans les textes d'Asclépius et de Philopon cités *infra*, p. 9. Le lecteur voudra bien s'y reporter.

Enfin, il est évident que le problème abordé dans ces pages devrait aujourd'hui être traité en tenant le plus grand compte des importants résultats contenus dans les récents travaux de Hans Joachim Krämer et de Conrad Gaiser.

H. D. Saffrey

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Les pages qui suivent étaient entièrement écrites en Janvier 1951 et elles devaient être publiées en article dans la *Revue des études grecques*, mais l'aimable invitation des éditeurs de la collection *Philosophia Antiqua* et la courtoisie du secrétaire de la *Revue*, M. A. Plassart, me permettent de publier ce travail sous la forme d'un opuscule séparé. Je m'en réjouirais sans réserve si je n'avais conscience que ce mode de publication eût exigé une nouvelle rédaction de cet essai et de nouvelles recherches pour lui assurer une présentation plus convenable. Je n'ai malheureusement pas su trouver le temps de mener à bien cette tâche et je n'ai pu y suppléer qu'imparfaitement par la table analytique que l'on vient de lire.

Que l'on me permette néanmoins d'indiquer brièvement quelques travaux parus depuis 1951, dont je n'ai pu tenir compte ici. Ce sont tout d'abord deux livres importants de Sir David Ross: *Plato's Theory of Ideas*, Oxford 1951, et le volume XII de la collection *The Works of Aristotle translated into English*, qui contient un choix des *Fragments* d'Aristote (Oxford 1952). Dans le premier de ces ouvrages, Sir David Ross a étudié la théorie des Idées sous sa forme originelle, telle qu'elle nous est présentée par Platon lui-même dans ses dialogues, et son ultime développement, la théorie des Idées Nombres, connue seulement par ce qui nous est rapporté sur l'enseignement oral du maître de l'Académie par divers auteurs dont Aristote demeure le plus important. Ayant relu tous les textes et les ayant exposés dans l'ordre, l'auteur a pu offrir de cet aspect central de la philosophie platonicienne une vue synthétique qui ne néglige heureusement ni l'évolution de la pensée de Platon ni sa merveilleuse continuité. Les textes du *De anima* et de la *Métaphysique*, que nous étudions dans ce travail, se trouvent discutés à leur place dans les chapitres XIII: „The 'things after the numbers' ", et XIV: „The Ideas and soul" (pp. 206-215, cf. aussi p. 146); les explications de Sir David se rapprochent beaucoup des nôtres et marquent une avance notable sur les interprétations contenues dans son édition commentée de la *Métaphysique* (Oxford

1924). Ces résultats se trouvent comme homologués dans la nouvelle édition des fragments traduits dans l'*Oxford Translation*, et sous le numéro 11 du *De philosophia* (pp. 82-84) on trouvera réunis les textes suivants:

Syrianus, *In met.*, pp. 159. 33—160. 5 Kroll (= frgt. 9 Rose[3], 11 Walzer).

Alexandre d'Aphrodise, *In met.*, pp. 117. 23—118. 1 Hayduck.

Aristote, *De anima* 404 b 16-24.

Simplicius, *In de an.*, p. 28. 7-9 Hayduck.

Philopon, *In de an.*, pp. 75. 34—76. 1 Hayduck (cf. p. 116).

Ps. Alexandre, *In met.*, p. 777. 16-21 Hayduck.

Sauf erreur c'est la première fois que l'ensemble de ces textes est imprimé parmi les fragments du περὶ φιλοσοφίας d'Aristote. J'espère que l'on jugera solides les raisons que je donne plus loin de les y maintenir désormais.

Ces pages ont été pour moi une précieuse confirmation des résultats que j'avais obtenus indépendamment. Sir David Ross a fait plus encore, puisqu'il a bien voulu lire entièrement le manuscrit de cet essai, me marquer son complet accord sur son contenu et m'encourager à le publier. Qu'il en soit très respectueusement remercié.

Je dois en outre mentionner une autre étude importante, qui malheureusement m'est demeurée inaccessible et que je ne connais que par l'intermédiaire du livre de Sir David Ross, c'est le livre de M. W. Van der Wielen, *De Ideegetallen van Plato*, Amsterdam 1941.

Enfin tout récemment (fin 1952) une brochure tout à fait analogue à celle-ci, a été publiée à Paris sous le titre: *Étude sur la doctrine pythagoricienne de la tétrade*, par M. Paul Kucharski. Sans que son titre le laisse clairement prévoir, cette étude a exactement le même objet que la nôtre: expliquer le passage d'Aristote, *De an.* 404 b 18-27, et déterminer les tenants de la doctrine qu'il rapporte dans ces lignes. M. Kucharski pense qu'il s'agit de la tétractys pythagoricienne et que l'on doit complètement écarter la théorie platonicienne des Idées Nombres. La méthode de l'auteur est très différente de la nôtre. Mis à part les textes aristotéliciens extraits de la *Métaphysique* et la citation de Speusippe (?) tirée des *Theologoumena Arithmeticae*, qu'il interprète dans un sens entièrement différent du nôtre, il soutient sa démonstration par un jeu de textes dont les plus anciens remontent à Aétius et Théon

de Smyrne, c'est-à-dire au IIème siècle ap. J.-C. Assez curieusement je ne crois pas avoir rencontré aucune allusion ni au commentaire de Thémistius, ni à celui de Simplicius, ni à la citation de Jamblique rapportée par Stobée. La juxtaposition de textes opérée par M. Kucharski ne m'a pas persuadé que, dans la citation du περὶ φιλοσοφίας, Aristote ne fait vraiment aucune allusion à Platon. Tout au plus pourrait-on émettre l'hypothèse que la théorie platonicienne peut s'être inspirée d'une doctrine de l'ancien pythagorisme. Mais j'avoue que je suis sceptique sur la connaissance que nous pouvons avoir de l'ancien pythagorisme; en tous cas je ne crois pas que l'on puisse se fonder sans d'infinies précautions sur les écrits pythagoriciens des premiers siècles de notre ère: ce sont tous d'inextricables mélanges de néoplatonisme, de néopythagorisme, de néoorphisme etc., et comment distinguer le bon grain de l'ivraie!

Pour mettre les choses au mieux, on doit à mon avis se limiter soit aux témoignages vraiment anciens extrèmement rares et tâcher de les interprèter, comme l'a fait le Prof. H. Fränkel dans *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*, New York 1951, pp. 351-363, soit aux allusions de Platon lui-même, comme l'a fait le Prof. E. R. Dodds dans *The Greeks and the Irrational*, Berkeley & Los Angeles 1951, p. 225, n. 5 (cf. en outre les pages très éclairantes du chap. V intitulé ,,The Greek shamans and the origin of Puritanism", pp. 135-178, spécialement pp. 143 ss.), et alors ce qui est vraiment sûr est peu de chose. Aristote déjà ne semble plus parfaitement au courant et prend grand soin plusieurs fois de préciser qu'il parle des καλούμενοι Πυθαγόρειοι; à ma connaissance Platon n'emploie que deux fois l'adjectif πυθαγόρειος, une fois pour opposer Homère à Pythagore, fondateur d'un πυθαγόρειος βίος (*Rep.* X, 600 B 2), une autre fois pour désigner Archytas et son école: οἱ Πυθαγόρειοι (*Rep.* VII, 530 D 8) et c'est la première fois, semble-t-il que le mot apparaît; partout ailleurs les Pythagoriciens sont pour lui des σόφοι (cf. Dodds, *loc. cit.*) et encore probablement pour Aristote en *Pol.* VIII 5, 1340 b 18. Qu'est-ce à dire sinon que l'on peut raisonnablement conjecturer que le nom de Πυθαγόρειοι a été formé dans le milieu scolaire de l'Ancienne Académie pour désigner une école philosophique contemporaine, celle de l'Italie du Sud et de la Sicile, si souvent visitée par Platon, en contact étroit avec les membres de l'Académie et en échange constant avec elle. Quant à l'ancien pythagorisme, déjà les données

que possédaient Platon et Aristote semblent très minces. Rien d'étonnant à cela: Pythagore n'avait rien écrit (cf. *Vorsokratiker*[6] I, p. 96), ses disciples non plus et c'est, semble-t-il, le contact avec l'Académie de Platon qui a donné naissance à cette immense littérature pythagoricienne dont on sait le développement et le prodigieux succès. Jamblique évidemment en savait bien plus long que Platon sur Pythagore!

En tous cas dans notre texte du περὶ φιλοσοφίας cité dans le *De anima*, dans les textes de la *Métaphysique*, il n'est question ni de Πυθαγόρειοι, ni de σόφοι. Si Simplicius et Philopon et probablement avant eux Ammonius, Syrianus et Proclus ont interprété ces textes par les doctrines pythagoriciennes, la raison en est trop claire, mais quel crédit doit-on leur accorder sur ce point? Et que peuvent-ils nous apprendre sur l'ancien pythagorisme d'avant Platon? Encore convient-il d'examiner avec précision ce qu'ils disent au juste. On verra plus loin que la situation n'est pas si claire et que les raisons pour lesquelles on peut et on doit rapporter la doctrine de *De an.* 404 b 18-27 à Platon sont solides[1]).

Il me reste à remercier ceux qui m'ont aidé dans ces recherches. Une conversation à Oxford en 1948 avec Mr. D. J. Allan est à l'origine de ce travail et depuis je n'ai cessé de communiquer sur ce sujet avec Mr. Allan, actuellement Reader in Ancient Philosophy à l'université d'Edinburgh. Lui-même a consacré quelques pages précises au περὶ φιλοσοφίας dans son livre *The Philosophy of Aristotle*, Oxford 1952, pp. 21-29, dans lesquelles il a marqué la grande probabilité pour que Platon lui-même ait été l'un des personnages du dialogue et a précisé quel en était probablement le thème principal. Avec le R. P. E. de Strycker, j'ai discuté l'interprétation de *Met.* N 3, 1090 a 3—1091 a 12 (cf. *infra* pp. 26 ss.). Je prie ces deux spécialistes des études platoniciennes et aristotéliciennes de trouver ici toute ma gratitude.

Mes maîtres, le R. P. A. J. Festugière et le Prof. E. R. Dodds ont bien voulu accepter la dédicace de ce modeste travail qui leur doit beaucoup; je les en remercie ainsi que les éditeurs de la collection *Philosophia Antiqua*, les Prof. J. H. Waszink et W. J. Verdenius, qui ont bien voulu le publier.

---

[1]) Cf. *Addenda*, p. 69.

INTRODUCTION

Depuis les commentateurs grecs du VI[e] siècle, Philopon et Simplicius, l'interprétation de la référence d'Aristote à un περὶ φιλοσοφίας dans le *De anima* (I 2, 404 b 19) a été une véritable *crux interpretum*. Depuis plus d'un siècle, la critique moderne n'a pas cessé de s'exercer sur ce texte. Trendelenburg qualifiait en 1826 le passage en question de *locus de numerorum doctrina admodum memorabilis* [1]), et, dans son commentaire sur le *De anima*, il le considérait comme extrait du dialogue aristotélicien περὶ φιλοσοφίας et comme rapportant une doctrine platonicienne [2]). Quelques années plus tard V. Rose, J. Bernays, E. Heitz et Ed. Zeller [3]), revenant purement et simplement à l'exégèse de Philopon et de Simplicius, n'y voyaient qu'une doctrine exposée par Platon dans des leçons orales de psychologie.

Ainsi se constituait une position traditionnelle qui peut se résumer ainsi: les mots ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις renvoient d'une manière vague aux leçons orales du vieux Platon, les ἄγραφα δόγματα, que mentionne Aristote dans la *Physique* (IV 2, 209 b 15). Le traité perdu περὶ τἀγαθοῦ du jeune Aristote était précisément un résumé de ces ἄγραφα δόγματα; l'exégèse de Philopon et de Simplicius qui rapportent, on le sait, la citation au περὶ τἀγαθοῦ s'expliquerait ainsi avec vraisemblance [4]). Récemment M. H. Cherniss a proposé une autre solution; la citation serait prise du dialogue perdu d'Aristote, intitulé περὶ φιλοσοφίας, comme le

---

[1]) F. A. Trendelenburg, *Platonis de ideis et numeris doctrina ex Aristotele illustrata*, Leipzig 1826, p. 12.

[2]) *Aristotelis De anima* recogn. illust. F. A. Trendelenburg, Iena 1833, p. 221.

[3]) Pour faire court, voir les références dans Bonitz, *Index Aristotelicus*, 98 b 58—99 a 2, avec le *corrigendum* 874 b 34-37. Rose croyait que le περὶ τἀγαθοῦ était un dialogue. Heitz réfuta cette thèse et fut suivi par Zeller, mais Zeller pensait avec Heitz qu'Aristote ne renvoyait jamais dans ses traités à ses dialogues. La référence du *De anima* était donc pour eux un renvoi vague aux doctrines non écrites du vieux Platon. Cf. *Die Philosophie der Griechen* II 2[4], p. 58, n. 1 et p. 64, n. 1.

[4]) Voir L. Robin, *La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote*, Paris 1908, pp. 307 s. (note 273 IV).

suggère le sens obvie du texte [1]), mais la doctrine rapportée serait celle d'un disciple de Platon, l'un de ses successeurs à la tête de l'Académie, Xénocrate, et non celle du maître [2]). Nous pensons que chacune de ces interprétations contient une part de vérité et nous nous proposons de montrer que la citation du *De anima* est bien extraite du dialogue de jeunesse d'Aristote *Sur la philosophie* et que la doctrine visée est celle du vieux Platon [3]).

---

1) Cf. R. D. Hicks, *Aristotle De anima*, Cambridge 1907, *ad loc.*

2) H. Cherniss, *Aristotle's Criticism of Plato and the Academy* I, Baltimore 1944, App. IX, pp. 565-580; du même auteur, *The Riddle of the early Academy*, Berkeley 1945, pp. 14 s. et dans *Am. Journ. of Phil.* 68 (1947) 236 s.

3) Sur ces différentes solutions et notamment sur la position du Prof. H. Cherniss, on se reportera aux excellentes pages du Prof. C. J. De Vogel, *Problems concerning later Platonism*, dans *Mnemosyne*, S. IV, vol. II (1949) 197-216 et 299-318, cf. spécialement 301 ss. Voir aussi D. J. Allan, *Philosophical Surveys*, I, dans *Phil. Quart.* 1 (1950) 64.

I

Rappelons tout d'abord dans quel contexte se rencontre le texte litigieux.

Après un premier chapitre dans lequel Aristote traite de la division du sujet (402 a 1-10), des questions de méthode (402 a 10-22), énonce un grand nombre d'apories (sur le τί ἐστιν [402 a 23-b 16], correspondance entre la connaissance du τί ἐστιν et celle des propriétés [402 b 16-403 a 2], apories sur les πάθη τῆς ψυχῆς [403 a 3-25]) et conclut que l'étude de l'âme revient au physicien qui considère à la fois les causes matérielle et formelle (car les πάθη de l'âme sont des λόγοι ἔνυλοι [403 a 25-b 19]), il aborde, dans le deuxième chapitre, l'étude dialectique des apories par l'examen des opinions soutenues par ses prédécesseurs (τὰς τῶν προτέρων δόξας). Cette étude occupe toute la fin du premier livre (ch. 2-5). Le fil directeur qui guidera la pensée du Stagirite à travers ces chapitres sera la recherche critique des caractéristiques communément attribuées à l'âme (τὰ μάλιστα δοκοῦνθ' ὑπάρχειν αὐτῇ κατὰ φύσιν) et de quelque propriété spécifique qui distingue l'animé de l'inanimé. Deux éléments sont aussitôt proposés: le mouvement et la sensation (κινήσει τε καὶ τῷ αἰσθάνεσθαι) (403 b 20-27).

Et d'abord l'âme considérée comme moteur (τὸ κινοῦν) (403 b 27-404 b 8): cette étude se subdivise en deux parties; (1) l'âme comme moteur parce que mue (τῶν κινουμένων τι): c'est l'opinion de Démocrite, Leucippe et de quelques Pythagoriciens; ou bien (2) l'âme auto-moteur (τὸ αὐτὸ κινοῦν): et c'est l'opinion de Platon, de Xénocrate (qui ne sont pas nommés, le texte porte ὅσοι [404 a 21]; Philopon ajoute Alcméon) et d'Anaxagore. La conclusion de cette première partie, c'est que l'âme est τὸ κινητικώτατον. Aristote examine alors la seconde caractéristique: la sensation, à laquelle il joint la connaissance (404 b 8-27). L'argument consiste ici à identifier l'âme et les principes (τὰς ἀρχάς). C'est ce que font Empédocle, Platon dans le *Timée*, c'est aussi en faveur de cette doctrine qu'Aristote invoque le témoignage du περὶ φιλοσοφίας. Enfin il faut dire un mot de ceux qui considèrent l'âme à la fois comme principe de mouvement et comme principe de sensation

et de connaissance (404 b 27-30). La célèbre définition de Xénocrate (qui n'est pas nommé): ἀριθμὸν κινοῦνθ' ἑαυτόν exprime à sa manière ce double point de vue.

Aristote rappelle alors une distinction qui avait été amorcée dès le début de la section sur la sensation (404 b 10-11), c'est que l'accord ne règne pas sur la question des principes, et nous voici engagés dans une classification des opinions d'après la nature et le nombre des principes admis (404 b 30-405 b 10). C'est le grand passage doxographique, où viennent en considération les doctrines de Démocrite, Anaxagore, Thalès, Diogène, Héraclite, Alcméon, Hippon et Critias. La conclusion du chapitre 2 est un simple résumé qui s'achève par des remarques étymologiques sur le mot ψυχή (405 b 11-30).

Ce rappel du plan des chapitres 1 et 2 du *De anima* met suffisamment en évidence le caractère systématique fortement accusé de cette partie du traité. La division se prend de la nature du sujet et elle est poussée jusque dans les moindres détails, comme en témoigne, par exemple, l'énumération des théories de l'âme en fonction de la doctrine des principes dans la seconde partie du chapitre 2: Aristote passe en revue tous les éléments les uns après les autres et il ne manque pas de faire remarquer que chacun d'eux a trouvé des partisans, la terre exceptée, que personne n'a considérée, sauf peut-être celui qui compose l'âme des quatre éléments à la fois (404 b 8-10).

Le passage disputé (404 b 16-27), que nous allons examiner maintenant en détail, présente lui aussi cette allure systématique qui ne manque pas d'apparaître à celui qui le relit lentement:

404 b 16 τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ὁ Πλάτων ἐν τῷ Τιμαίῳ τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ· γινώσκεσθαι γὰρ τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον, τὰ δὲ πράγματα ἐκ τῶν ἀρχῶν εἶναι. ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις διωρίσθη, αὐτὸ μὲν τὸ ζῷον ἐξ αὐτῆς τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας καὶ τοῦ πρώτου μήκους καὶ πλάτους καὶ βάθους· τὰ δ' ἄλλα ὁμοιοτρόπως. ἔτι δὲ καὶ ἄλλως, νοῦν μὲν τὸ ἕν, ἐπιστήμην δὲ τὰ δύο (μοναχῶς γὰρ ἐφ' ἕν), τὸν δὲ τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμὸν δόξαν, αἴσθησιν δὲ τὸν τοῦ στερεοῦ. οἱ μὲν γὰρ ἀριθμοὶ τὰ εἴδη αὐτὰ καὶ αἱ ἀρχαὶ ἐλέγοντο, εἰσὶ δ' ἐκ τῶν στοιχείων. κρίνεται δὲ τὰ πράγματα τὰ μὲν νῷ, τὰ δ' ἐπιστήμῃ, τὰ δὲ δόξῃ, τὰ δ' αἰσθήσει· εἴδη δ' οἱ ἀριθμοὶ οὗτοι τῶν πραγμάτων.

Ce que nous pouvons traduire: „De la même manière Platon aussi, dans le *Timée* (34 C ss. et 41 D ss.) fabrique l'âme à partir des éléments; car le semblable est connu par le semblable et les choses sont faites des principes. Semblablement aussi, dans le dialogue intitulé *Sur la philosophie*, il a été établi que le Vivant en soi <est constitué> à partir de l'idée même de l'un et de la longueur première et largeur première et profondeur première; et le reste selon un procédé semblable. En outre et d'une autre manière <on définit> l'un comme intellect, le deux comme science (car <elle vise> d'une manière unique un <but> unique), le nombre de la surface comme opinion et celui du solide comme sensation. Ainsi les nombres se trouvent définis comme les formes mêmes et les principes, et ils sont constitués à partir des éléments. D'autre part on juge des choses tantôt par l'intellect, tantôt par la science, tantôt par l'opinion ou par la sensation, or ces nombres mêmes sont formes des choses".

Ce texte est fortement construit; si l'on en retire le passage que nous croyons cité du περὶ φιλοσοφίας, à savoir: ὁμοίως δὲ καὶ (404 b 18) . . . τὸν τοῦ στερεοῦ (404 b 24), passage que l'on peut considérer, on le verra, comme un commentaire de la proposition précédente: „les choses sont faites des principes", on aboutit à cinq propositions dont l'enchaînement logique est parfait:

(1) ὁ Πλάτων τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ
(2) γινώσκεσθαι γὰρ τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον
(3) τὰ δὲ πράγματα ἐκ τῶν ἀρχῶν εἶναι
(4) οἱ μὲν γὰρ ἀριθμοὶ τὰ εἴδη αὐτὰ καὶ αἱ ἀρχαὶ ἐλέγοντο
(5) εἰσὶ δ' ἐκ τῶν στοιχείων.

Car l'âme, dans le *Timée*, est constituée à partir des éléments qui sont l'indivisible et le divisible (proposition 1), c'est-à-dire, précisément les éléments mêmes du nombre, tels qu'ils sont dégagés dans la leçon du vieux Platon *Sur le Bien* [1]) (cf. prop. 5); or pour

[1]) Pour la leçon du vieux Platon περὶ τἀγαθοῦ, cf. P. Wilpert, *Neue Fragmente aus* ΠΕΡΙ ΤΑΓΑΘΟΥ dans *Hermes* 76 (1941) 225-250 et du même auteur: *Zwei aristotelische Frühschriften über die Ideenlehre*, Regensburg 1949, pp. 121-221. Le caractère *indéterminé* de la dyade qui, avec l'un, constitue les éléments du nombre consiste dans ce que la dyade est à la fois l'indivisé et le divisé (ou l'indivisible et le divisible): τὸ μὲν ἀδιαίρετον τὸ δὲ διῃρημένον, frgt. du περὶ τἀγαθοῦ (390.16 [Wilpert] dans *Hermes* 75 [1940]) = Alex. Aphr. *In met.* 56.13 (Hayduck), et comparez avec le vocabulaire du *Tim.* 35 A l'équivalence établie par Aristote ἀμερὲς τὸ ἀδιαίρετον (*Phys.* VI 1,231 b 3). Voir aussi P. Wilpert, *Zwei* . . ., pp. 176 ss.

que le semblable soit connu par le semblable (prop. 2), il faut nécessairement que les choses soient faites des principes (prop. 3). Mais il y a équivalence entre principes, formes et nombres idéaux [1]) (prop. 4), or ceux-ci sont aussi faits à partir des mêmes éléments que l'âme (prop. 5). Nous avons affaire à un raisonnement parfaitement en forme, le cycle est bien fermé; la réalité est faite des mêmes éléments que l'âme, il est donc nécessaire pour que la connaissance soit possible que l'âme soit fabriquée à partir de ces éléments eux-mêmes. Or, en dehors même de tout témoignage extérieur, la critique interne nous autorise à considérer toute la péricope 404 b 18-24 comme un développement de la proposition 3, car elle n'apporte rien au raisonnement, sinon une précision qui en renforce la valeur. Il aurait suffi à Aristote, sans entrer dans plus de détail, d'affirmer: τὰ δὲ πράγματα ἐκ τῶν ἀρχῶν εἶναι, pour que la démonstration aboutisse. Par contre c'est seulement cette précision intermédiaire qui permet au Stagirite, d'introduire les trois dernières lignes du texte (404 b 25-27), dont le caractère platonicien est évident.

Dès lors une remarque de bon sens s'impose immédiatement. Quel que soit le περὶ φιλοσοφίας d'où Aristote tire sa citation, la doctrine qu'elle enseigne doit nécessairement être une doctrine de Platon lui-même, émise en continuité avec celle du *Timée*. Concevrait-on que dans un argument aussi rigoureux et homogène que celui-ci, l'on puisse soutenir une opinion bien connue de Platon, exposée tout au long dans le *Timée*, par une doctrine qui soit d'un autre membre de l'Académie, sans au moins en avertir l'auditeur ou le lecteur? Il faudrait vraiment que l'exégèse du texte et l'examen des commentaires nous fournissent une certitude absolue en faveur de Xénocrate, puisque c'est à lui que l'on a voulu attribuer cette doctrine, pour que nous puissions sérieusement la refuser à Platon. Mais nous allons voir que ni l'exégèse, ni la tradition ne nous apportent aucune indication pour l'attribution à Xénocrate; bien au contraire elles nous offrent les bases les plus solides pour rapporter au vieux Platon, parlant dans le περὶ φιλοσοφίας, tout le passage controversé. Nous devons donc maintenant passer au commentaire du texte.

---

[1]) Les ἀριθμοί de 404 b 24, qui se retrouvent en b 27, sont évidemment l'un idéal et les nombres de la ligne, de la surface et du solide, c'est-à-dire les nombres idéaux. C'est le sens du mot οὗτοι (b 27), cf. Hicks, *op. cit.*, *ad loc.*

II

Notre commentaire visera principalement à répondre aux deux questions suivantes: (1) *De an.* 404 b 18-24 est-il une citation du περὶ φιλοσοφίας? et (2) ce passage contient-il un enseignement de Platon, de Xénocrate ou de qui? D'autre part, dans l'examen de chacune de ces questions, on considérera d'abord le texte en lui-même et ensuite la tradition des commentateurs.

Ainsi, pour répondre à la première question, nous étudierons les formules de citation du περὶ φιλοσοφίας et nous constaterons que celle du *De anima* est tout à fait classique, puis nous tenterons de reconstruire, à l'aide d'autres fragments extraits des commentaires, une suite de pensées cohérente et d'assigner au texte cité dans le *De anima* sa place présumée dans le dialogue perdu.

En effet la réponse à la question: Aristote cite-t-il le περὶ φιλοσοφίας? repose essentiellement sur l'interprétation de la petite phrase ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις [1]). Or c'est cette même formule que nous retrouvons chaque fois que le dialogue est explicitement cité. Nous avons au moins un renvoi certain d'Aristote au περὶ φιλοσοφίας en *Phys.* II 2, 194 a 36: εἴρηται δ' ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας (sc. λόγοις), c'est le fragment 30 de la collection de Walzer [2]). D'autre part Asclépius, dans son commentaire sur la *Métaphysique* (p. 3. 33 [Hayduck]), rapporte à l'*Apodictique* une référence qui serait d'Aristote lui-même à un écrit περὶ σοφίας qu'il cite comme étant de lui: ὡς εἴρηται μοι ἐν τοῖς περὶ σοφίας λόγοις; le P. A. J. Festugière, en comparant entre eux divers textes que nous citons ci-après et en insérant dans le cadre fourni par le grand texte sur la sagesse du commentaire de Philopon sur l'*Arithmétique* de Nicomaque, les fragments, connus par ailleurs, du livre I du περὶ φιλοσοφίας, a

1) Cf. aussi *infra*, Appendice I, pp. 52-53.

2) Une étude complète de cette référence, située parmi les textes parallèles que l'on peut relever dans le *Corpus aristotelicum*, a été faite par von Arnim dans *Wiener Studien* 46 (1928) 6-12. En outre cf. J. Bernays, *Die Dialoge des Aristoteles in ihrem Verhältnis zu seinen übrigen Werken*, Berlin 1863, p. 108-110; R. Walzer, *Aristotelis dialogorum fragmenta*, Florence 1934, pp. 96 s.; W. D. Ross, *Aristotle's Physics*, Oxford 1936, *ad loc.* et H. Cherniss, *Aristotle's Criticism*... I, p. 119, n. 77.

montré récemment que, effectivement, nous sommes bien ici en présence d'un fragment du dialogue perdu [1]). Une difficulté subsiste cependant, puisque l'on ne peut trouver dans les *Seconds Analytiques* du Stagirite aucune référence à ce περὶ σοφίας. Il semble néanmoins que cette difficulté puisse être levée.

Le traité d'*Apodictique* auquel renvoie Asclépius n'est pas un traité de logique conservé ou perdu d'Aristote [2]), mais c'est le cours de logique professé à l'époque dans l'école d'Alexandrie, comme le montre une autre référence d'Asclépius: ὡς μεμαθήκαμεν ἐν τῇ Ἀποδεικτικῇ πραγματείᾳ, ce qu'il faut traduire: „comme nous l'avons appris autrefois dans le cours d'Apodictique" [3]). Ce cours était probablement le commentaire même aux *Seconds Analytiques* d'Aristote, que l'on désignait eux-mêmes couramment par l'expression Ἀποδεικτικὴ τέχνη dans l'école alexandrine des V-VIe siècles; il était probablement l'oeuvre de celui qu'Asclépius comme Philopon nomment le plus souvent ὁ ἡμέτερος διδάσκαλος, et Simplicius ὁ ἡμέτερος καθηγεμών, c'est-à-dire, Ammonius. Une confirmation définitive de cette hypothèse se trouve dans le fait que nous trouvons, dans le commentaire de Jean Philopon sur les *Seconds Analytiques* un passage [4]) qui est exactement celui

[1]) A. J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste* II, *Le dieu cosmique*, Paris 1949, App. I, pp. 587-591. L'auteur rectifie avec raison le jugement de E. Bignone qui rapportait à tort ce texte au *Protreptique* dans l'*Aristotele perduto e la formazione filosofica di Epicuro* II, Florence 1936, pp. 520-525.

[2]) Cf. A. J. Festugière, *op. laud.*, p. 589, n. 1.

[3]) Asclépius, *In met.* 985 b 23, p. 34. 10-11 (Hayd.). Sur des références analogues à des traités contemporains chez les Commentateurs, voir une excellente note de K. Praechter dans *Göttingische gelehrte Anzeigen* 168 (1906) 880, n. 3. Cf. *Addenda*, p. 69.

[4]) Philopon, *In anal. post.* I 33, 89 a 38, p. 332. 8-12 (Wallies). On sait qu'Ammonius est la source prochaine de Philopon pour ses commentaires aristotéliciens; là dessus cf. P. W. K., *R. E.* IX 2, s.v. *Ioannes* Nr. 21 (Gudeman). Il n'est pas non plus sans intérêt de noter que, un siècle après Philopon, à Alexandrie, ces considérations, exposées d'une manière anonyme, faisaient partie du bagage scolaire proposé par les manuels élémentaires de philosophie. Le témoin en est David l'Arménien (fin VIe—début VIIe s.) dans ses *Prolegomena philosophiae* 15, p. 46.13-25 (Busse): ἰστέον δὲ ὅτι καὶ μᾶλλον τὸ τῆς σοφίας ὄνομα κυρίως ἐπὶ τῶν θείων ὤφειλε λέγεσθαι, ἐπειδὴ σοφία λέγεται οἱονεὶ σαοφία (sic; il semble qu'il faille corriger σαφία) τις οὖσα, τοῦτ' ἔστιν ἡ τὸ φῶς σώζουσα· κτλ. C'est aussi probablement à cette étymologie que fait allusion le professeur de Rome, Boèce, quand il commente ainsi l'*Eisagogè* de Porphyre: *est enim philosophia amor et studium et amicitia quodam modo sapientiae, . . . est autem hic amor sapientiae intellegentis animi ab illa pura sapientia* inluminatio *et quodam modo ad se ipsam retractio atque advocatio, ut videatur studium sapientiae* studium divinitatis *et purae mentis illius amicitia.* (*In eisagogen Porphyrii comm. I*, I 3, [CSEL. 48, p. 7. 12 ss.]).

auquel Asclépius fait allusion dans son commentaire sur la *Métaphysique*. Il vaut la peine de rapprocher ces deux textes, en y joignant le passage correspondant du commentaire de Philopon sur le premier livre de l'*Eisagogè* arithmétique de Nicomaque, rapporté lui aussi autrefois par Bywater au περὶ φιλοσοφίας [1]).

Asclépius, *In met.*, A 1, 980 a 22, p. 3. 27-34 (Hayduck): ἰστέον δὲ ὅτι ἐπιγράφεται (sc. ἡ παροῦσα πραγματεία, i.e. la *Mét.*) καὶ σοφία καὶ φιλοσοφία καὶ πρώτη φιλοσοφία καὶ μετὰ τὰ φυσικά, ... σοφία δὲ οἱονεὶ σάφειά τις οὖσα· τὰ γὰρ θεῖα σαφῆ καὶ φανερώτατα· περὶ γὰρ θείων διαλέγεται. τούτου χάριν εἶπε σοφίαν. ἀμέλει τοι καὶ ἐν τῇ 'Αποδεικτικῇ φησιν „ὡς εἴρηταί μοι ἐν τοῖς περὶ σοφίας λόγοις"· ἡ γὰρ ἀναποδείκτοις ἀρχαῖς χρωμένη ἐπιστήμη σοφία ἐστί.

Philopon, *In anal. post.*, I 33, 89 a 38, p. 332. 8-12 (Wallies): σοφία κληθεῖσα οἱονεὶ σαφία τις οὖσα διὰ τὸ δι' αὐτῆς τὰ θεῖα σαφῆ ἡμῖν γίνεσθαι. τὰ γὰρ θεῖα, ὡς αὐτός φησιν ὁ 'Αριστοτέλης, φανότατά τε εἰσι καὶ σαφέστατα, φανότατα μὲν διὰ τὴν ἑαυτῶν φύσιν..., σαφέστατα δὲ ὅτι ἡ γνῶσις ἡμῖν κατὰ τὰ εἴδη γίνεται.

Philopon, *In I Nic. arith. eisagogè*, I α, 8-13, p. 1 (Hoche): σοφία μὲν οὖν ἐκλήθη οἱονεὶ σάφειά τις οὖσα, ὡς σαφηνίζουσα πάντα· τοῦτο δὲ τὸ σαφὲς εἴρηται οἱονεὶ φαές τι ὂν παρὰ τὸ φάος καὶ φῶς, διὰ τὸ εἰς φῶς ἄγειν τὰ κεκρυμμένα. ἐπεὶ τοίνυν τὰ νοητὰ καὶ θεῖα, ὡς 'Αριστοτέλης φησίν, εἰ καὶ φανότατά ἐστι κατὰ τὴν ἑαυτῶν οὐσίαν, ἡμῖν διὰ τὴν ἐπικειμένην τοῦ σώματος ἀχλὺν σκοτεινὰ δοκεῖ καὶ ἀμυδρά, τὴν ταῦτα ἡμῖν εἰς φῶς ἄγουσαν ἐπιστήμην σοφίαν εἰκότως ὠνόμασαν.

L'histoire de la tradition de ces textes semble pouvoir se reconstituer ainsi. Tout d'abord le texte du commentaire sur l'*Arithmétique* de Nicomaque paraît être le plus fidèlement conservé. Il n'est pas absolument sûr qu'il doive être attribué à Philopon, certains manuscrits attribuent ce commentaire à Proclus [2]). Mais nous ne pouvons nous arrêter à ce détail. Ensuite, il est possible que le commentaire d'Ammonius (qu'Asclépius appelle l'*Apodictique*) sur le mot σοφίας de *Anal. Post.* I 33, 89 b 8, ait rappelé l'étymologie de σοφία tirée du περὶ φιλοσοφίας. La scholie devait être introduite

---

[1]) Philopon, *In I Nic. arith. eisagogè* I α, 8-13, p. 1 (Hoche); cp. Philopon, *ibid.* I ιε, 1-4, p. 5-6 (Hoche). Sur ce texte cf. I. Bywater, *Aristotle's Dialogue „On Philosophy"* dans *Journ. of Phil.* 7 (1877) 64-87. On trouvera des traductions françaises de ce texte et du texte d'Asclépius dans A. J. Festugière, *op. cit.*, pp. 222 et 587-588. Les deux références à Philopon seraient à ajouter dans le Liddell-Scott-Jones[9], s.v. σάφεια.

[2]) Cf. P. Tannery dans *Rev. Ét. Grecques* 19 (1906) 363 = *Mémoires scientifiques* III, pp. 259-260.

par les mots usuels: ὡς εἴρηταί ἐν τοῖς περὶ σοφίας λόγοις· (c'est la formule même d'Aristote dans la *Physique*, que nous avons signalée plus haut). Mais ni Philopon, ni Asclépius n'ont compris qu'il s'agissait d'un renvoi au dialogue perdu [1]). Philopon transpose: ὡς αὐτός φησιν ὁ 'Αριστοτέλης et Asclépius ajoute le μοι, qui ne voudrait strictement rien dire dans le contexte supposé d'Ammonius, mais qui sert heureusement sa cause. On ne peut donc faire fond sur cette citation du περί φιλοσοφίας comme étant d'Aristote lui-même. Au moins doit-on la considérer comme une citation relativement ancienne du dialogue et la comparer aux autres citations semblables. Mais déjà la similitude formelle du renvoi dans le *De anima* doit nous faire penser que, là aussi, il s'agit du dialogue perdu.

C'est encore sous cette même formule que les auteurs postérieurs citent notre écrit; ainsi Philodème et son traducteur latin, Cicéron: ἐν τῷ τρίτῳ περὶ φιλοσοφίας, in tertio de philosophia libro (frgt. 26 Rose = 26 Walzer); Porphyre: καθάπερ 'Αριστοτέλης ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας εἴρηκεν (frgt. 3 R. = 3 W.); Diogène Laërce: ἐν πρώτῳ περὶ φιλοσοφίας (frgt. 6 R. = 6 W.); Syrianus: ἐν τῷ δευτέρῳ τῶν περὶ φιλοσοφίας (frgt. 9 R. = 11 W.); Simplicius: ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας (frgt. 16 R. = 16 W.); Philopon: ὡς καὶ αὐτὸς ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λέγει (frgt. 7 R. = 7 W.). L'ensemble de ces textes est un témoignage assez probant en faveur de notre présomption que la citation du *De anima* renvoie au περὶ φιλοσοφίας. Cependant on peut trouver une confirmation indirecte de cette supposition dans le fait qu'Aristote renvoie au moins deux fois [2]) à d'autres écrits par une formule voisine: τῶν μὲν γὰρ δύο τρόπων... τῶν

[1]) Notons au passage qu'il y a là aussi un argument en faveur de l'hypothèse que ni Philopon, ni Asclépius n'avaient une connaissance directe du περὶ φιλοσοφίας, cf. *infra*, p. 12 et n. 1. D'autre part Wallies croit reconnaître dans le texte de Philopon, *In anal. post.*, p. 332. 8-12 une référence à *Met.* α 1, 993 b 11. Cette référence, déjà fort improbable par elle-même, devient tout à fait impossible s'il s'agit de λόγοι περὶ σοφίας, titre que ne mérite d'aucune façon le livre α de la *Métaphysique*.

[2]) Peut-être faudrait-il aussi tenir compte d'un renvoi de l'*Eth. Eud.* I 8, 1217 b 22-23: ἐπίσκεπται δὲ πολλοῖς περὶ αὐτοῦ τρόποις καὶ ἐν τοῖς ἐξωτερικοῖς λόγοις καὶ ἐν τοῖς κατὰ φιλοσοφίαν. Selon W. Jaeger (*Aristotle*, 2e éd. angl., Oxford 1948, p. 256) l'expression ἐν τοῖς ἐξωτερικοῖς λόγοις désignerait le dialogue *Sur la philosophie*, tandis que ἐν τοῖς κατὰ φιλοσοφίαν renverrait à la *Métaphysique*. Cette opposition est frappante, mais nous n'en tirerons pas argument à cause des discussions sur l'authenticité et la date de l'*Eth. Eud.* Voir un bon résumé de ces controverses par P. Wilpert, *Die Lage der Aristotelesforschung*, dans *Z. f. phil. Forschung* 1 (1946) 130-133.

διωρισμένων ἐν τοῖς κατὰ φιλοσοφίαν (*De part. an.* I 1, 642 a 4-6) et ὁμολογοῦσι τοῖς κατὰ φιλοσοφίαν λόγοις, ἐν οἷς διώρισθαι περὶ τῶν ἠθικῶν (*Pol.* III 12, 1282 b 19). Selon Bonitz [1], la formule οἱ κατὰ φιλοσοφίαν λόγοι désigne non pas le titre d'un livre, mais des questions disputées d'ordre philosophique, par opposition au genre dialectique. La première citation renvoie à *Phys.* II 8-9, la seconde à *Eth. Nic.* V 6. Si le Philosophe avait voulu renvoyer ici aussi à un écrit philosophique autre que le περὶ φιλοσοφίας ou à des discussions orales, n'aurait-il pas employé cette formule?

Concluons donc que l'étude des formules de citation du περὶ φιλοσοφίας nous conduit à penser qu'Aristote cite bien, dans le *De anima,* son oeuvre de jeunesse, le dialogue *Sur la philosophie.*

La tradition des Commentateurs, si elle ne nous apporte sur ce point aucune preuve positive, ne nous fournit rien qui soit de nature à infirmer cette conclusion. Sans doute, au VI[e] s., Philopon et Simplicius comprennent la formule comme un renvoi au περὶ τἀγαθοῦ [2]; mais il semble bien qu'aucun d'eux ne connaît de source

---

[1]) Bonitz, *Ind. arist.*, s.v. *Aristoteles,* 104 b 35-37 et 99 b 32-34. Sur la citation du *De part. an.*, voir, en dernier lieu; I. During, *Aristotle's De partibus animalium critical and literary Commentaries,* Göteborg 1943, pp. 9 et 94.

[2]) Philopon, *In de an.* 404 b 18, p. 75.34-76.1 (Hayd.): τὰ Περὶ τἀγαθοῦ ἐπιγραφόμενα Περὶ φιλοσοφίας λέγει· ἐν ἐκείνοις δὲ τὰς ἀγράφους συνουσίας τοῦ Πλάτωνος ἱστορεῖ ὁ Ἀριστοτέλης· ἔστι δὲ γνήσιον αὐτοῦ τὸ βιβλίον. ἱστορεῖ οὖν ἐκεῖ τὴν Πλάτωνος καὶ τῶν Πυθαγορείων περὶ τῶν ὄντων καὶ τῶν ἀρχῶν αὐτῶν δόξαν.

Simplicius, *In de an.* 404 b 18, p. 28.5-9 (Hayd.): Περὶ φιλοσοφίας νῦν λέγει τὰ Περὶ τοῦ ἀγαθοῦ αὐτῷ ἐκ τῆς Πλάτωνος ἀναγεγραμμένα συνουσίας, ἐν οἷς ἱστορεῖ τάς τε Πυθαγορείους καὶ Πλατωνικὰς περὶ τῶν ὄντων δόξας.

Les réminiscences verbales très étroites que l'on constate entre ces deux textes rendent très probable l'hypothèse d'une source commune (Ammonius?) ou d'un τόπος d'école. Maintenant, le ἔστι δὲ γνήσιον αὐτοῦ τὸ βιβλίον de Philopon semble témoigner de recherches sur la paternité d'un livre περὶ τἀγαθοῦ. Dans le texte de Philopon suit alors un long passage (p. 76.1-78.16) qui est une doxographie sur ce livre. Cette doxographie a plus d'un point commun avec la rédaction néopythagoricienne du περὶ τἀγαθοῦ dans laquelle Sextus Empiricus (2[e] moitié du II[e] s.) avait déjà puisé (cf. P. Wilpert dans *Hermes* 76 [1941] 225-250 et *Zwei* . . ., pp. 121 ss.). Une explication possible serait de supposer que cette rédaction néopythagoricienne, dont Sextus ignorait apparemment l'origine aristotélicienne, avait été conservée, peut-être refaite, et que l'on en était venu, au VI[e] s. à Alexandrie, à reconnaître l'authenticité de cette rédaction par comparaison avec les fragments authentiques conservés par Alexandre d'Aphrodise. On sait que dans l'école d'Alexandrie, au moins depuis Ammonius, la question de l'authenticité faisait partie des κεφάλαια dans lesquels se divisait tout prologue à un commentaire sur un texte philosophique. Pour un exemple typique, voir le prologue du commentaire de Philopon sur les *Catégories*. Sur cette question, voir:

directe ni le περὶ τἀγαθοῦ, ni le περὶ φιλοσοφίας [1]). Si l'on doit considérer comme probable qu'ils ont embrouillé des témoignages qu'ils ne tenaient que de seconde ou de troisième main, sans pouvoir les vérifier, cela ruine leur autorité en la matière. Pour Thémistius, la citation semble ne pas poser de problème, il recopie son texte sans poser de question [2]); il se pourrait donc qu'il soit le témoin d'une tradition antérieure à l'interprétation négative de Philopon et Simplicius (cf. *infra*, p. 38).

Cependant nous avons dans les commentaires sur la *Métaphysique* des textes qui, joints à celui du *De anima*, forment un ensemble si cohérent que l'on peut les considérer comme venus dans la même suite de pensées. C'est là un nouvel argument en faveur du rattachement de notre texte au περὶ φιλοσοφίας.

Au chapitre 9 du premier livre de la *Métaphysique*, Aristote critique la théorie des Idées de Platon. Il y a dans ce texte bien des obscurités. Aristote parlait à un public averti et ne jugeait pas utile d'entrer dans tous les détails. Ce public était constitué par un petit groupe de Platoniciens, anciens membres de l'Académie, qui connaissaient à fond les exposés et les critiques données antérieu-

---

Rabe, *Prolegomenon sylloge*, Leipzig 1931; P. Courcelle, *Les lettres grecques en Occident*, Paris 1943, pp. 270 s.; E. A. Quain, *The mediaeval Accessus ad Auctores*, dans *Traditio* 3 (1945) 215-264 et R. W. Hunt, *The Introductio to the „Artes" in the Twelfth Century*, dans *Studia Mediaevalia* (Mélanges Martin), Bruges 1948, pp. 85-112.

[1]) C'est là un petit problème qui mériterait une étude précise. Pour l'instant, contentons-nous de renvoyer aux témoignages indépendants de Cherniss, *Aristotle's Criticism* ... I, pp. 119 ss., n. 77 et de Wilpert, *Zwei* ..., pp. 128, n. 1, 183 et 195. Cette question pose le problème plus général des sources des grands Commentateurs grecs, dont l'étude systématique serait du plus haut intérêt. Pour ce qui est du περὶ φιλοσοφίας, signalons qu'il est encore cité par Priscianus Lydus au début de ses *Solutiones ad Chosroëm* comme un livre qui pouvait être à sa disposition (*Suppl. arist.*, I 2, p. 42. 3 Bywater). Il ne semble pas, d'ailleurs, qu'il l'ait utilisé. Quoi qu'il en soit, ce serait une tâche délicate que de rendre compte de tous les textes. (Déjà Zeller, *Phil. der Gr.* II 2[4], p. 64 n. 1, croyait que Simplicius et Philopon ne connaissaient le περὶ τἀγαθοῦ que de troisième main. Cf. Robin, *La théorie* ..., p. 664).

[2]) Thémistius, *In de an.*, p. 11. 18 (Heinze). Nous pensons que Thémistius nous apporte une sorte d'argument *a silentio*. Mais c'est majorer son témoignage que d'écrire comme M. Cherniss (*Aristotle's Criticism* ... I, p. 566), „Themistius paraphrases them (sc. the introductory words) as a reference to the περὶ φιλοσοφίας". Il est vrai que l'on trouve quelques lignes plus bas une formule plus nuancée: „Themistius supports the *formal* possibility of understanding ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις as a reference to the dialogue περὶ φιλοσοφίας".

rement par leur nouveau professeur dans le περὶ ἰδεῶν et dans le περὶ τἀγαθοῦ. C'est à ces écrits qu'Aristote renvoyait implicitement ses auditeurs, et le premier de ses commentateurs dont il nous reste quelque chose, Alexandre d'Aphrodise, le savait bien, lui qui, ayant encore la possibilité de se reporter à ces écrits, les a abondamment cités dans ses scholies sur la *Métaphysique*. Dans une étude attentive du premier livre de ce commentaire, M. P. Wilpert s'est attaché à nous révéler cette méthode de commenter d'Alexandre, à retrouver les fragments des oeuvres maintenant perdues et à nous rassurer sur la fidélité exemplaire de l'intermédiaire [1]). Mais à l'époque même où Aristote écrivait et enseignait la première version de la *Métaphysique*, il rédigeait aussi un dialogue, le περὶ φιλοσοφίας [2]). Si l'on s'accorde pour affirmer, sur la foi des témoignages de Plutarque (*Adv. Colot.* 14 [1115 B]: frgt. 8 R. = 10 W.), de Syrianus (*In met.*, p. 159. 33 ss. [Kroll]: frgt. 9 R. = 11 W.) et de Proclus (*ap.* Philopon, *De aet. mundi*, p. 31. 7 ss. [Rabe]: frgt. 8 R. = 10 W.), que le deuxième livre du dialogue perdu contenait un exposé et une critique de la théorie des Idées [3]), n'est-il

[1]) P. Wilpert, *Reste verlorener Aristotelesschriften bei Alexander von Aphrodisias*, dans *Hermes* 75 (1940) 369-396.

[2]) Ou allait l'écrire. Jaeger semble incliner à penser que le dialogue est de peu postérieur à *Mét.* A. Cette chronologie rendrait compte aussi d'une remarque de Wilpert, *Zwei* ..., p. 212, n. 28. Voir néanmoins les remarques pertinentes de H. von Arnim dans *Wiener Studien* 46 (1928) 1-48 et de E. von Ivánka dans *Scholastik* 7 (1932) 1-23. Tout récemment la date proposée par Jaeger pour le περὶ φιλοσοφίας (après la mort de Platon, à Assos) a été contestée par M. F. Nuyens dans *L'évolution de la psychologie d'Aristote*, Louvain 1948, pp. 90-106, sous prétexte que le *De philosophia* présente une conception purement platonicienne des rapports de l'âme et du corps, et doit, par conséquent, être contemporain du *Protreptique*. Mais l'on ne voit pas bien pourquoi cette conception dualiste du jeune Aristote n'aurait pas encore été la sienne lors de son séjour à Assos. Nous avons d'autre part un document important, méconnu par M. Nuyens, qui fait aussi d'Aristote le champion de la thèse platonicienne. C'est un fragment de Cléarque de Soles (F.H.Gr. II, 323, frgt. 63 [Müller] = frgt. 6 [Wehrli]), l'élève d'Aristote, qui, dans son περὶ ὕπνου, met en scène son maître lui-même. Le dialogue a lieu en Asie Mineure, donc à Assos, après la mort de Platon, à l'époque même présumée par Jaeger pour la rédaction du περὶ φιλοσοφίας. Sur ce texte, cf. H. Lewy *Aristotle and the Jewish Sage according to Clearchus of Soli* dans *Harv. Theol. Rev.* 31 (1938) 205-235 et A. J. Festugière, *Grecs et sages orientaux*, dans *Rev. Hist. Rel.* 130 (1945) 29-31.

[3]) Cf. W. Jaeger, *Aristotle*, pp. 126-127 et F. Nuyens, *op. cit.*, pp. 100-106. Jaeger a insisté avec raison sur le fait que la critique du περὶ φιλοσοφίας s'adressait à la dernière forme de la théorie platonicienne des Idées, selon laquelle les Idées sont des nombres. Sur cette théorie, voir Wilpert, *Zwei* ..., pp. 157-172. Syrianus seul se réfère explicitement au περὶ φιλοσοφίας, les deux autres aux dialogues en général.

pas étonnant qu'il ne nous reste aucun témoignage sur cette partie d'un écrit si célèbre? Or ce témoignage existe, on devait s'y attendre, dans le commentaire d'Alexandre. Examinons les textes.

Le premier à considérer est la scholie sur *Met.* A 9, 992 a 10-13. Aristote dit ceci: Voulant ramener les êtres (τὰς οὐσίας) aux principes, nous posons les lignes (μήκη) à partir du court et du long (une espèce du petit et du grand), la surface à partir du large et de l'étroit, le corps à partir du haut et du bas". Et voici comment Alexandre commente: „Il dit ici aussi 'nous posons' en conformité avec ce qui a été dit auparavant, car il critique la doctrine des Idées comme une doctrine qui lui serait propre. Il expose donc leur opinion, ce qu'il a fait aussi dans le περὶ φιλοσοφίας. Voulant en effet ramener les êtres, (il appelle toujours les êtres οὐσίας), ces êtres donc voulant les ramener aux principes qu'ils ont posés, (pour eux, le grand et le petit qu'ils appelaient dyade indéterminée, étaient principes des êtres), voulant ainsi ramener tous les êtres à cette dyade indéterminée, ils appelaient principes de la ligne le court et le long, comme si la ligne tenait sa naissance à partir d'un certain court et long, qui est un grand et petit, ou bien comme si toute ligne rentrait dans l'une ou l'autre de ces catégories; ils appelaient encore principes de la surface l'étroit et le large, qui eux-mêmes sont aussi un grand et petit" [1]).

Ce texte contient apparemment une référence explicite au περὶ φιλοσοφίας. Mais il est sans doute impossible de dire si Alexandre se borne ici à noter la concordance entre les exposés du dialogue et de la *Métaphysique*, ou s'il veut signifier qu'Aristote lui-même citait le περὶ φιλοσοφίας, ou enfin s'il commente en recopiant ou en résumant le passage correspondant du περὶ φιλοσοφίας. Quoi qu'il en soit, les gloses introduites par le commentateur sont fort instructives. Les plus importantes à considérer sont d'abord les remarques de vocabulaire. Nous en avons déjà une dans le texte

[1]) Alex., *In met.* 992 a 10, p. 117.22-118.1 (Hayduck): τὸ μὲν τίθεμεν ἀκολούθως τοῖς προειρημένοις καὶ νῦν ἤδη λέγει· ὡς γὰρ οἰκείαν τὴν περὶ τῶν ἰδεῶν δόξαν εὐθύνει. ἐκτίθεται δὲ τὸ ἀρέσκον αὐτοῖς, ὃ καὶ ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας εἴρηκε· βουλόμενοι γὰρ τὰ ὄντα (ἀεὶ γὰρ οὐσίας τὰ ὄντα λέγει), ταῦτα δὴ τὰ ὄντα βουλόμενοι ἀνάγειν εἰς τὰς ἀρχὰς ἃς ὑπέθεντο (ἦσαν δὲ αὐτοῖς ἀρχαὶ τῶν ὄντων τὸ μέγα καὶ τὸ μικρόν, ἣν ἔλεγον ἀόριστον δυάδα), εἰς δὴ ταύτην θέλοντες πάντα ἀναγαγεῖν, τοῦ μὲν μήκους ἀρχὰς ἔλεγον τὸ βραχὺ καὶ μακρόν, ὡς ἐκ μακροῦ τινος καὶ βραχέος τὴν γένεσιν ἔχοντος τοῦ μήκους, ἅ ἐστι μέγα καὶ μικρόν, ἢ ὡς πάσης γραμμῆς ἐν τῷ ἑτέρῳ τούτων οὔσης, τοῦ δὲ ἐπιπέδου τὸ στενὸν καὶ πλατύ, ἃ καὶ αὐτά ἐστι μέγα καὶ μικρόν.

que nous venons de citer: dans le περὶ φιλοσοφίας, le personnage du dialogue dont il est question ici, employait le mot οὐσίαι pour désigner les êtres (τὰ ὄντα) [1]; dans ce contexte de la théorie des Idées, ces οὐσίαι ce sont les êtres qui existent réellement, τὰ ὄντως ὄντα, les Idées elles-mêmes. Or c'est là un vocabulaire purement platonicien; il suffit de rappeler le texte du *Phèdre* (247 C): ἡ γὰρ ἀχρώματός τε καὶ ἀσχημάτιστος καὶ ἀναφὴς οὐσία ὄντως οὖσα, ψυχῆς κυβερνήτῃ μόνῳ θεατὴ νῷ, περὶ ἣν τὸ τῆς ἀληθοῦς ἐπιστήμης γένος, τοῦτον ἔχει τὸν τόπον (sc. ὑπερουράνιον) [2]. La remarque d'Alexandre nous permet donc de supposer que nous sommes en présence d'un exposé de la doctrine du vieux Platon sur la genèse des grandeurs idéales, théorie qui était reprise par Aristote au cours du dialogue περὶ φιλοσοφίας, dans les termes mêmes dont s'était servi le Maître.

C'est du moins ce que confirment d'autres remarques au sujet du vocabulaire des grandeurs géométriques, qui suivent immédiatement le texte que nous avons déjà cité: ,,Il semble, dit Alexandre, que la surface, qu'il appelle ἐπίπεδον, soit la limite du σῶμα, c'est-à-dire du solide, que la ligne, qu'il appelle μῆκος, soit la limite de la surface, c'est-à-dire de l'ἐπίπεδον; de telle sorte que dans la surface, il y a la ligne et dans le solide, il y a et la surface et la ligne. La surface, qu'il appelle ἐπίπεδον, est donc bien définie ce qui possède longueur et largeur, et le solide en outre possède aussi la profondeur'' [3]. Pour qui connaît le vocabulaire des grandeurs géomé-

---

[1]) Voir une remarque analogue du Ps. Alex., *In met.* 1089 a 31, p. 809. 30-31 (Hayd.): οὐσίαν γὰρ καὶ κυρίως οὐσίαν τὸ ἓν καὶ τὸ ὂν ὁ Πλάτων ἐκάλει.

[2]) Cette οὐσία ὄντως οὖσα est identifiée un peu plus loin (247 E 3) avec ὅ ἐστιν ὂν ὄντως. Jaeger a reconnu ce sens platonicien de οὐσία dans son *Aristotle*: ,,true being'' (p. 185) ou ,,Plato's Ideas in their character as real essences'' (p. 186). Voir la note critique de E. Frank, *The fundamental Opposition of Plato and Aristotle*, dans *Am. Journ. of Phil.* 61 (1940) 183 s., qui ne semble pas tenir compte de toutes les nuances de la pensée de Jaeger. C'est dans le même sens, ou dans un sens très voisin qu'Aristote emploie ce même mot οὐσία dans le livre Λ de la *Mét.*; cf. Ph. Merlan, *Aristotle's unmoved Movers*, dans *Traditio* 4 (1946) 7 s. Le texte d'Alex., non cité par M. Merlan, renforcerait encore sa thèse, en plaçant tout le livre Λ dans le contexte des Idées platoniciennes. Voir aussi le frgt. du περὶ εὐχῆς (fgrt. 49 R. et Walzer *op. cit.*, p. 100): ὅτι γὰρ ἐννοεῖ τι καὶ ὑπὲρ τὸν νοῦν καὶ τὴν οὐσίαν ὁ 'Αριστοτέλης . . .

[3]) Alex., *In met.* 992 a 10, p. 118. 4-9 (Hayd.): δοκεῖ τοῦ μὲν σώματος, ὃ στερεόν ἐστι, πέρας εἶναι ἡ ἐπιφάνεια, ὃ ἐπίπεδον λέγει, τῆς δὲ ἐπιφανείας καὶ τοῦ ἐπιπέδου πέρας ἡ γραμμή, ὃ μῆκος εἶπεν· ὥστε καὶ ἐν τῷ ἐπιπέδῳ τὸ μῆκος ἐστι, καὶ ἐν τῷ στερεῷ καὶ τὸ ἐπίπεδον καὶ τὸ μῆκος. λέγεται γοῦν ἡ μὲν ἐπιφάνεια, ὃ ἐπίπεδον λέγει, τὸ μῆκος καὶ πλάτος ἔχον, τὸ δὲ στερεὸν ὃ πρὸς τούτοις καὶ βάθος ἔχει. Cp. une exégèse de Philopon, *In de an.* 404 b 19, p. 78. 34-79. 4

triques chez Platon [1]), ces remarques sont décisives. A partir d'Aristote, la ligne en général ne sera plus désignée que par le mot ἡ γραμμή, tandis que dans l'oeuvre de Platon, ce mot désigne toujours la ligne droite. Une fois au moins Platon emploie, comme ici, le mot abstrait μῆκος au sens concret, et trois fois aussi Aristote dans des contextes nettement platoniciens [2]), mais ce mot μῆκος semble bien avoir été le terme technique pour désigner la ligne idéale, pour laquelle, d'ailleurs, les sens abstrait et concret se rejoignent [3]). Pour désigner la surface en général, τὸ ἐπίπεδον est le terme propre chez Platon, tandis qu'Aristote emploie concurremment τὸ ἐπίπεδον et ἡ ἐπιφάνεια, alors que chez Autolycus le sens est définitivement fixé et, désormais, on réserve ἡ ἐπιφάνεια pour la surface en général et τὸ ἐπίπεδον pour le plan [4]). Pour désigner le volume solide, le mot σῶμα est le terme le plus archaïque, et déjà Platon et Aristote l'emploient sans différence avec τὸ στερεόν. Mais ce qui est surtout significatif, c'est qu'Alexandre se croit obligé de préciser le sens de tous ces mots: c'est la preuve qu'il se sent en présence d'un texte traditionnel qu'il se doit de reproduire tel quel et d'expliquer, et l'ensemble de ces archaïsmes est un témoignage en faveur de formules authentiquement platoniciennes. De plus, lorsqu'Alexandre glose l'affirmation que les principes de la ligne sont le court et le long, par cette double explication: „comme si la ligne tenait

---

(Hayd.): ἐπιστῆσαι δὲ τούτῳ χρή, ὅτι ἕκαστον τῶν μεγεθῶν τούτων ἐκάλεσεν ἐξ οὗ τὸ πρὸ αὐτοῦ πλεονεκτεῖ, τὴν μὲν γραμμὴν μῆκος· . . . τὴν δὲ ἐπιφάνειαν πλάτος . . . τὸ δὲ στερεὸν βάθος . . . .

[1]) Cf. Ch. Mugler, *Platon et la recherche mathématique de son époque*, Strasbourg-Zurich 1948, pp. 22-43.

[2]) Platon, *Lois* VII 817 E: μετρικὴ δὲ μήκους καὶ ἐπιπέδου καὶ βάθους; Aristote, *Protrept.* frgt. 52 R. (p. 60. 26-61. 1) = 5 a W. (p. 28) = *ap.* Jamblique, *Protrept.* 6, p. 38. 10-14 (Pistelli): αἴτιά τε μᾶλλον τὰ πρότερα τῶν ὑστέρων· ἐκείνων γὰρ ἀναιρουμένων ἀναιρεῖται τὰ τὴν οὐσίαν ἐξ ἐκείνων ἔχοντα, μήκη μὲν ἀριθμῶν, ἐπίπεδα δὲ μηκῶν, στερεὰ δὲ ἐπιπέδων, στοιχείων δὲ αἱ ὀνομαζόμεναι συλλαβαί avec, pour cette dernière incise, l'excellente correction de Wilpert, *Zwei* . . ., pp. 149-150; *Phys.* I 2, 193 b 23-25: καὶ γὰρ ἐπίπεδα καὶ στερεὰ ἔχει τὰ φυσικὰ σώματα καὶ μήκη καὶ στιγμάς, περὶ ὧν σκοπεῖ ὁ μαθηματικός, Simplicius (*In phys.*, p. 290. 32 [Diels]) et Philopon (*In phys.* p. 222. 14 [Vitelli]) dans leurs commentaires *ad loc.* remplacent tous deux μήκη par γραμμαί sans explication et, dans l'*Oxford Transl.*, R. P. Hardie traduit par „lines"; *Met.* M 6, 1080 b 23-24: ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τὰ μήκη καὶ περὶ τὰ ἐπίπεδα καὶ περὶ τὰ στερεά, et Ross traduit: „the case of lines, planes and solids is similar" (*Oxford Transl.*, *ad loc.*).

[3]) Voir les références dans Bonitz, *Ind. arist.*, s.v. μῆκος, 465 a 56-59.

[4]) Cette distinction avec des définitions précises est donnée par Théon de Smyrne, *Exp. rer. math.* . . ., p. 112. 1-9 (Hiller).

sa naissance à partir d'un certain court et long..., ou bien comme si toute ligne rentrait dans l'une ou l'autre de ces catégories", il met en oeuvre deux principes d'explication, dont les caractères ontologique et logique suggèrent une correspondance très familière à la pensée de Platon. La dyade indéterminée du grand et du petit (avec ses différents aspects: court-long correspondant à la ligne; large-étroit, à la surface; haut-bas, au volume), principe des grandeurs géométriques, c'était là une doctrine enseignée par Platon dans sa leçon *Sur le Bien* [1]).

Dans les autres parties de la *Métaphysique*, où Aristote expose et critique les doctrines platoniciennes, il revient encore trois fois sur cette doctrine. En N 1, 1088 b 4-8, où nous sommes dans un contexte fortement critique, Aristote réfute, dans son propre vocabulaire (il ne dit plus μῆκος mais γραμμή) le même enseignement de Platon: ἔτι δὲ τὰ στοιχεῖα οὐ κατηγορεῖται καθ' ὧν στοιχεῖα, τὸ δὲ πολὺ καὶ ὀλίγον καὶ χωρὶς καὶ ἅμα κατηγορεῖται ἀριθμοῦ, καὶ τὸ μακρὸν καὶ τὸ βραχὺ γραμμῆς, καὶ ἐπίπεδόν ἐστι καὶ πλατὺ καὶ στενόν. Ce passage présuppose nécessairement la doctrine rappelée plus haut et le Philosophe fait ressortir ici une difficulté logique, de l'ordre de l'attribution, impliquée par la doctrine platonicienne [2]). Cette doctrine est explicitement rappelée dans deux autres textes, dont la ressemblance formelle peut bien faire penser qu'Aristote cite *verbatim* un texte antérieur. Voici ces deux textes: N 2, 1089 b 11-14: καίτοι χρῶνται καὶ λέγουσι μέγα μικρόν, πολὺ ὀλίγον ἐξ ὧν οἱ ἀριθμοί, μακρὸν βραχὺ ἐξ ὧν τὸ μῆκος, πλατὺ στενὸν ἐξ ὧν τὸ ἐπίπεδον,

---

[1]) Cf. P. Wilpert, *Zwei* ..., pp. 217 ss. M. Cherniss a nié l'authenticité platonicienne de cette doctrine pour la raison que la suite du texte (992 a 16-18) implique la théorie que le principe matériel des nombres serait τὸ πολὺ καὶ ὀλίγον, alors que, en 1087 b 12-21, Aristote distingue sans équivoque ceux qui ont adopté comme principes des nombres τὸ μέγα καὶ μικρόν de ceux qui ont choisi τὸ πολὺ καὶ ὀλίγον (cf. *Aristotle's Criticism* ..., App. I, p. 482). Mais il semble bien que dans l'exposé des principes dans la leçon *Sur le Bien*, Platon ait pris plusieurs points de départ, et c'est probablement formaliser sa pensée à l'excès, que de lui refuser la paternité de tout autre principe que le grand et le petit. Alexandre d'Aphrodise, notre source principale, indique trois points de départ différents (cf. *In met.*, p. 55. 20-56. 35 [Hayd.]), et le deuxième (p. 56. 5-13) traite formellement des principes des nombres, qui sont le ἕν et le παρὰ τὸ ἕν, ὅ ἐστι πολλά τε καὶ ὀλίγα. Si bien que, dans ce texte aussi, c'est τὸ πολὺ καὶ ὀλίγον qui est principe matériel des nombres (cf. Robin, *La théorie* ..., p. 656 s.).

[2]) Tout le contexte de N 1 semble bien platonicien, spécialement depuis le οἱ δὲ de 1088 a 15, cf. Robin, *La théorie* ..., p. 643.

βαθὺ ταπεινόν ἐξ ὧν οἱ ὄγκοι [1]). M 9, 1085 a 9-12: οἱ μὲν γὰρ ἐκ τῶν εἰδῶν τοῦ μεγάλου καὶ τοῦ μικροῦ ποιοῦσιν, οἷον ἐκ μακροῦ μὲν καὶ βραχέος τὰ μήκη, πλατέος δὲ καὶ στενοῦ τὰ ἐπίπεδα, ἐκ βαθέος δὲ καὶ ταπεινοῦ τοὺς ὄγκους· ταῦτα δέ ἐστιν εἴδη τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ.

Dans son commentaire *ad loc.* sur les deux textes du livre N [2]), le Ps. Alexandre reprend à la manière d'une paraphrase les formules mêmes d'Aristote. Mais sur le dernier texte les scholies de Syrianus et celles du Ps. Alexandre (qui recopie très probablement Syrianus [3])) citent toutes deux le περὶ φιλοσοφίας. Leurs textes méritent d'être mis en parallèle.

Syrian., *In met.* 1085 a 7, p. 154. 5-15 (Kroll)	[Alex]., *In met.* 1085 a 7, p. 777. 10-21 (Hayd.)
βουλόμενοι, φησί,	λέγει δὲ ὅτι βουλόμενοι
καὶ τὰ μεγέθη παράγειν ἀπὸ τῶν	καὶ τὰ μεγέθη παράγειν ἀπὸ τῶν
δύο ἀρχῶν τοῦ τε ἑνὸς καὶ τῆς	δύο ἀρχῶν τοῦ τε ἑνὸς καὶ τῆς
ἀορίστου δυάδος, ἐκ μὲν τῆς δυά-	ἀορίστου δυάδος, ἐκ μὲν τῆς δυά-
δος φασὶ [4]) τήν τε γραμμὴν τὸ	δος φασὶ τήν τε γραμμὴν τὸ
μακρὸν καὶ βραχὺ λαβεῖν, τό τε	μακρὸν καὶ βραχὺ λαβεῖν, τό τε
ἐπίπεδον τὸ στενὸν καὶ πλατύ, τό	ἐπίπεδον τὸ πλατὺ καὶ στενόν, τό
τε στερεὸν τὸ βαθὺ καὶ ταπεινόν·	τε στερεὸν τὸ βαθὺ καὶ ταπεινόν·
ταῦτα γὰρ	ταῦτα γὰρ τὸ μακρὸν καὶ βραχὺ
εἴδη ἐκάλουν τοῦ	καὶ τὰ λοιπὰ εἴδη ἐκάλουν τοῦ
μεγάλου καὶ μικροῦ τοῦ ἐν τῇ	μεγάλου καὶ μικροῦ τοῦ ἐν τῇ
ἀορίστῳ δυάδι. τὴν δὲ κατὰ τὸ	ἀορίστῳ δυάδι. τὴν δὲ κατὰ τὸ
ἕν, φησίν, ἀρχὴν οὐχ ὁμοίως εἰ-	ἕν, φησίν, ἀρχὴν οὐχ ὁμοίως εἰ-
σῆγον ἅπαντες, ἀλλ' οἱ μὲν αὐτοὺς	σῆγον ἅπαντες, ἀλλ' οἱ μὲν αὐτοὺς

[1]) ὄγκος est aussi un vieux mot pour désigner le solide, cf. Parménide, frgt. 8. 43, I, p. 238. 12 (Diels-Kranz). Il est employé par Platon pour désigner le volume géométrique (cf. Mugler, *Platon et la recherche* . . . , p. 39 s.).

[2]) [Alex.], *In met.* N 1, 1088 a 55, p. 802. 26-32 (Hayd.) et *ibid.* 1089 a 31, p. 809. 15-19 (Hayd.).

[3]) Pour les rapports entre Syrianus et le Ps. Alexandre, cf. K. Praechter, dans *Gött. gel. Anz.* 106 (1906) 892 ss. et, en dernier lieu, P. Moraux, *Alexandre d'Aphrodise, exégète de la noétique d'Aristote*, Liège 1942, pp. 14-19, qui suit les conclusions de Praechter et s'arrête à l'opinion que „le commentaire aux livres E-N que nous connaissons, aurait été composé très probablement par Michel d'Ephèse (fin du XI[e] s.) pour compléter le commentaire d'Alexandre dont la seconde partie devait être perdue". Cf. *Addenda*, p. 69.

[4]) Ce φασί de la ligne 6, de même que le ἐκάλουν de la ligne 8, encadrés par les deux φησί des lignes 5 et 9, est le signe que Syrianus cite ici un passage doxographique plus ancien que lui, qu'il trouve très probablement dans l'authentique commentaire d'Alexandre.

τοὺς ἀριθμοὺς τὰ εἴδη τοῖς μεγέθεσιν ἔλεγον ἐπιφέρειν, οἷον δυάδα μὲν γραμμῇ, τριάδα δὲ ἐπιπέδῳ, τετράδα δὲ στερεῷ (τοιαῦτα γὰρ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας ἱστορεῖ περὶ Πλάτωνος), οἱ δὲ μεθέξει τοῦ ἑνὸς τὸ εἶδος ἀπετέλουν τῶν μεγεθῶν. ταῦτα δὲ οὔτε πάντα ψευδῶς λέγει περὶ αὐτῶν οὔτε διηρθρωμένως παραδέδοται.	τοὺς ἀριθμοὺς τὰ εἴδη τοῖς μεγέθεσιν ἔλεγον ἐπιφέρειν, οἷον δυάδα μὲν γραμμῇ, τριάδα δὲ ἐπιπέδῳ, τετράδα δὲ στερεῷ (τοιαῦτα γὰρ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας ἱστορεῖ περὶ Πλάτωνος, δι' ὃ καὶ ἐνταῦθα βραχέως καὶ συντόμως τὴν τούτων ἐξέθετο διάνοιαν), οἱ δὲ μεθέξει τοῦ ἑνὸς τὸ εἶδος ἀπετέλουν τῶν μεγεθῶν.

Que le Ps. Alexandre insère la remarque: δι' ὃ καὶ ἐνταῦθα βραχέως καὶ συντόμως τὴν τούτων ἐξέθετο διάνοιαν, (si Aristote se permet de passer si brièvement et en si peu de mots dans la *Métaphysique* sur des théories importantes, c'est parce qu'elles étaient exposées ailleurs, en particulier dans le περὶ φιλοσοφίας, tout au long), cela prouve qu'il a bien compris le principe d'exégèse de son modèle, Alexandre d'Aphrodise, et qu'il a reconnu dans la citation de Syrianus la marque probable de cet auteur. Peut-être aussi veut-il répondre au οὔτε διηρθρωμένως παραδέδοται de Syrianus. D'autre part, si le „grand" Syrianus nous assure que ταῦτα δὲ οὔτε πάντα ψευδῶς λέγει περὶ αὐτῶν, nous pouvons être certains qu'il veut signifier qu'il se réfère à une source éprouvée [1]). Et c'est au περὶ φιλοσοφίας qu'il nous renvoie.

Que lisait-on donc dans le dialogue perdu? Avec la théorie sur le principe matériel des grandeurs géométriques, la dyade indéterminée et ses espèces, une doctrine du principe formel de ces grandeurs y était aussi exposée. Une théorie affirmait que ce sont les nombres eux-mêmes qui confèrent les formes aux grandeurs, ainsi la dyade à la ligne, la triade à la surface et la tétrade au solide. (Il s'agit évidemment ici des nombres idéaux). Une autre théorie voulait que la perfection de la forme advienne aux grandeurs par la participation de l'un. Ces deux doctrines ne sont d'ailleurs pas incompatibles, les nombres idéaux eux-mêmes participent à l'un.

[1]) Ce qui ne veut pas dire qu'il se réfère directement au περὶ φιλοσοφίας; il peut fort bien avoir trouvé dans un commentaire antérieur, peut-être celui d'Alexandre, une δόξα bien attestée, qu'il aura transcrite ou plutôt résumée, (car nous ne retrouvons pas ici les archaïsmes signalés par Alexandre dans son commentaire sur *Met.* A, cf. *supra* p. 15-16).

En tous cas la première théorie est formellement attribuée par Aristote aux Platoniciens sans distinction (et Platon parmi eux, ce qui confirme le περὶ Πλάτωνος de nos textes) dans un autre passage de la *Mét.*, N 3, 1090 b 21-23: ποιοῦσι γὰρ τὰ μεγέθη ἐκ τῆς ὕλης καὶ ἀριθμοῦ, ἐκ μὲν τῆς δυάδος τὰ μήκη, ἐκ τριάδος δ' ἴσως τὰ ἐπίπεδα, ἐκ δὲ τῆς τετράδος τὰ στερέα, où lc Philosophe nous a conservé les archaïsmes platoniciens [1]). Mais il serait vain, semble-t-il, de vouloir chercher dans ces textes l'opposition de deux systèmes, dont l'un serait celui de Platon, l'autre celui de l'un de ses disciples immédiats. Un mot de Bonitz peut nous éclairer: ,,difficile est nec multum refert diiudicare in ea nimirum Platonicae doctrinae parte, quae leviter ab ipso Platone adumbrata ab eius discipulis subtilius est elaborata" [2]). Quoi qu'il en soit des circonstances historiques dans lesquelles sont nées ces théories sur les nombres idéaux et les grandeurs idéales, il semble bien que, au stade auquel Aristote se réfère dans le περὶ φιλοσοφίας comme aussi dans le livre A de la *Métaphysique*, Platon assumait la paternité d'une doctrine des Idées Nombres encore imprécise, non définitivement formalisée et qui laissait place à des solutions concurrentes. C'est du moins ce qui apparaît dans les écrits aristotéliciens qui traitent de la métaphysique du vieux Platon comme le περὶ ἰδεῶν et le περὶ τἀγαθοῦ. Il serait donc anachronique de chercher dans ces textes des oppositions de doctrines comme on en trouve dans les traités plus tardifs du *Corpus aristotelicum*, en particulier dans les livres M et N de la *Métaphysique*, lorsque le durcissement des positions, après la mort de Platon, a amené dans l'Académie des séparations définitives. Il est aussi peu probable qu'Aristote ait tiré parti de ces divergences pour fonder ses critiques [3]). Platon dans ses συνουσίαι proposait une doctrine en formation et chacun, dans les jardins de l'Académie, pouvait prendre part à la discussion dans l'atmosphère sacrée de

---

1) Nous reviendrons sur ce texte en général et son attribution à Platon plus loin, cf. *infra* p. 29 ss.

2) H. Bonitz, *Aristotelis Metaphysica* II, Bonn 1849, p. 582.

3) C'est pourquoi l'hypothèse de P. Wilpert (*Hermes* 75 [1940] 385) selon laquelle Aristote aurait constaté des contradictions dans la doctrine platonicienne entre la déduction des grandeurs géométriques d'une part à partir de nombres différents, d'autre part à partir des diverses espèces de la dyade indéterminée, et les aurait exposées dans le περὶ φιλοσοφίας, ne semble pas à retenir. Même dans la *Métaphysique*, Aristote critique pour eux-mêmes les principes matériel et formel des nombres et des grandeurs géométriques.

l'amitié intellectuelle, et lorsqu'Aristote se sépare loyalement de son maître, c'est l'inspiration de fond de toute la doctrine qu'il conteste librement.

Il ressort de toute cette discussion que nous sommes en droit de croire qu'était exposée, dans le περὶ φιλοσοφίας, une doctrine de la déduction des grandeurs idéales, qui, avec Sir David Ross [1]), peut être reconstituée ainsi: tout comme les nombres idéaux s'obtiennent à partir des principes, l'un et la dyade grand-petit ou beaucoup-peu, ainsi la ligne idéale s'obtient à partir du nombre idéal deux et de la dyade court-long, la surface idéale à partir du nombre idéal trois et de la dyade large-étroit, le solide idéal à partir du nombre idéal quatre et de la dyade haut-bas.

Mais c'est ici le moment de nous souvenir que le point de départ de toute cette doctrine des Idées Nombres était de faire des principes mêmes de ces Idées Nombres, à savoir l'un et la dyade indéterminée, les principes aussi des réalités sensibles. Autrement dit, il nous faut, pour aboutir, construire le monde lui-même avec ces matériaux que sont les grandeurs géométriques idéales que nous venons d'étudier. Si donc, dans la logique de cette pensée, nous appliquons *a priori* au κόσμος tout entier, c'est-à-dire au παντελὲς ζῷον du *Timée*, les doctrines élaborées jusqu'ici, nous obtenons tout juste le texte même rapporté par Aristote dans le *De anima* comme une citation du περὶ φιλοσοφίας: „Dans le dialogue intitulé *Sur la philosophie*, il a été établi que le Vivant en soi ‹est constitué› à partir de l'idée même de l'un et de la longueur première [2]) et de la largeur première et de la profondeur première; et le reste selon un procédé semblable". Parmi ces τὰ ἄλλα, on doit compter d'abord l'âme, et visiblement la δόξα suivante dans le *De anima* est extraite de la constitution de l'âme et de ses puissances à partir des nombres idéaux: l'intellect (νοῦς) correspond à l'un; la science, au deux idéal, c'est-à-dire au nombre de la ligne; l'opinion se définit par le nombre de la surface, le trois idéal, et la sensation par le nombre du solide, le quatre

---

[1]) W. D. Ross, *Aristotle's Metaphysics* I, Oxford 1924, pp. 202-203.

[2]) τὸ πρῶτον μῆκος, c'est-à-dire τὸ αὐτομῆκος, d'après une remarque semblable du Ps. Alex. pour l'ἕν (*In met.* p. 809. 12-13 [Hayd.]). Sur cette manière platonicienne de désigner les Idées Nombres, cf. Bonitz, *Ind. arist.*, s.v. πρῶτος, 653 b 7-13. De même πρῶτον πλάτος = αὐτοπλάτος et πρῶτον βάθος = αὐτοβάθος, qui ne sont autres que les nombres idéaux de la ligne, de la surface et du solide, soit le deux idéal, le trois idéal et le quatre idéal. On reconnaît la source d'une doctrine commune dans le Néoplatonisme.

idéal. Ainsi s'achevait peut-être la déduction des réalités à partir des principes dans le περὶ φιλοσοφίας.

Avec l'ensemble de ces textes, nous sommes donc en possession d'un tout cohérent. Nous pouvons encore y ajouter le fragment 9 de Rose[2] (= 11 Walzer = Syrianus, *In met.*, p. 159. 33 ss. [Kroll]), où il est fait mention de la coexistence des nombres mathématiques et des nombres idéaux. Or ce fragment nous est précisé comme appartenant au livre II du dialogue: ἐν τῷ δευτέρῳ τῶν περὶ φιλοσοφίας [1]). Il est donc logique de rapporter tout le mouvement de pensée sur les nombres idéaux, les grandeurs idéales et la construction totale du ζῷον à ce même livre deuxième.

Mais cette reconstruction du réel à partir des principes avait déjà été exposée par Aristote à la fin du περὶ τἀγαθοῦ [2]). C'est la seconde conclusion que l'on peut tirer de nos analyses précédentes: Aristote dans son περὶ φιλοσοφίας avait repris, au livre deuxième, probablement sous une forme plus libre, une partie de l'exposé de la leçon *Sur le Bien* du vieux Platon. D'après ce que nous savons du genre littéraire des dialogues aristotéliciens [3]), il est probable que, dans ce deuxième livre du dialogue perdu, Platon lui-même était un des personnages du dialogue, peut-être même le personnage principal, et il y exposait, sous une forme plus ou moins condensée, sa théorie des Idées Nombres, au moins ce qui pouvait servir le thème principal du dialogue. Or le troisième livre devait être consacré à une ou plusieurs questions d'ordre proprement théologique. Il est possible que le livre II ait été comme une préparation métaphysique de ces discussions ultérieures, et que le dialogue entre le maître de l'Académie et son disciple Aristote, et peut-être aussi d'autres Académiciens [4]), ait été pour le jeune Aristote une occasion de prendre position vis à vis du dernier état de la théorie des Idées. Mais surtout la mise en scène du dialogue devait offrir à Platon la possibilité d'exposer tout au long la déduction achevée des principes premiers de l'ἕν et de l'ἀόριστος δυάς jusqu'aux réalités sensibles de

---

[1]) Dans la collection de Walzer, c'est le seul fragment qui appartient sûrement au livre II du περὶ φιλοσοφίας. Les autres fragments indiqués semblent très incertains.

[2]) Cf. P. Wilpert, *Zwei* . . ., pp. 172-221.

[3]) Voir les *testimonia* rassemblés par V. Rose, *Aristotelis* . . . *Fragmenta*, Leipzig 1886, pp. 23-24 et interprétés par Jaeger, *Aristotle*, pp. 28-31 et 127 et cp. H. Lewy, dans *Harv. Theol. Rev.* 31 (1938) 213-215.

[4]) L'intervention d'autres Académiens dans le dialogue nous semble peu probable. En tous cas nous n'avons aucun témoignage positif là-dessus.

ce monde des vivants (ce qu'il ne semble pas avoir fait jusqu'au bout dans le περὶ τἀγαθοῦ), et de faire ainsi le pont entre sa métaphysique dernière et la physique du *Timée*. Cet exposé était utile en fonction des problèmes théologiques sur le „Dieu cosmique" qui devaient être agités dans le troisième livre. Enfin cette similitude partielle entre la *reportatio* aristotélicienne *Sur le Bien* et le dialogue *Sur la philosophie* explique la confusion des Commentateurs du VIe siècle, qui ne disposaient peut-être pas, pour distinguer ces deux écrits, de beaucoup plus de documents que nous. Faut-il rappeler qu'au siècle dernier Brandis aussi identifiait ces deux oeuvres [1]). Finalement Stenzel avait vu quelque chose de juste, lorsqu'il parlait de notre passage du *De anima* comme d'une citation „aus seinem περὶ τἀγαθοῦ referierenden Dialoge περὶ φιλοσοφίας" [2]).

---

[1]) C. A. Brandis, *De perditis Aristotelis libris de ideis et de bono sive philosophia*, Bonn 1823. Le titre est par lui-même significatif. Cf. surtout pp. 5 ss.
[2]) J. Stenzel, *Zahl und Gestalt bei Platon und Aristoteles*, 2. Aufl., Leipzig-Berlin 1933, p. 95.

III

Au terme de la première partie de notre étude, nous pouvons donc répondre affirmativement à la première question du début: oui, Aristote cite bien le περὶ φιλοσοφίας dans le *De anima*. Une partie des arguments qui fondent ce premier résultat nous laisse penser déjà que la doctrine rapportée dans ce texte est bien celle de Platon lui-même. Cependant il ne sera pas inutile de répondre d'une façon plus spéciale à notre seconde question: le texte contient-il un enseignement de Platon, de Xénocrate ou de qui?

Ici l'examen du texte en lui-même ne permet peut-être pas de conclure de façon absolue; cependant, sauf preuve positive du contraire, on est vraiment en droit d'affirmer que l'allure générale du morceau exige que les lignes 18-27 soient rapportées à Platon et non à Xénocrate. En effet, à partir de la ligne 16, il est question de Platon et du *Timée*; aux lignes 27-30, c'est Xénocrate qui, sans être nommé, est visé. Que se passe-t-il entre les deux? Il semble bien difficile de voir une coupure ligne 18; bien au contraire, il y a plutôt une surenchère et le parallélisme des constructions est tel qu'il aurait exigé l'addition d'un nom propre, si Aristote voulait ici changer d'auteur. Que l'on en juge:

τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ ὁ Πλάτ. ἐν τῷ Τιμ. τὴν ψυχὴν ....
ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς π. φιλ. λ. διωρίσθη αὐτὸ μὲν τὸ ζῷον [1]) ....

Le sens obvie du texte est donc qu'il s'agit toujours de Platon jusqu'à la ligne 27. On peut aussi signaler que la façon même dont Aristote désigne son autorité: ὁ Πλάτων ἐν τῷ Τιμαίῳ (et non pas simplement ὁ Τίμαιος comme en 406 b 26 [2])) est susceptible de viser à la fois Platon parlant par la bouche de Timée et Platon parlant lui-même comme personnage principal au deuxième livre

---

1) La symétrie de la formulation n'est pas tout à fait rigoureuse. Il faudrait sous-entendre dans la seconde phrase après διωρίσθη un ὑπὸ τοῦ Πλάτωνος. Mais d'une part, c'est là un décalage fréquent chez Aristote, d'autre part nous indiquons aussitôt après une raison pour laquelle Aristote pouvait se dispenser de répéter le nom de Platon. Voir aussi *infra*, p. 47.

2) Voir aussi *De sensu* 2, 437 b 15.

du περὶ φιλοσοφίας [1]). Cette formule permet en effet à l'auteur du *De anima* de ne pas répéter le nom de Platon sans pourtant cesser de se référer à lui. Et cet argument entraîne corrélativement l'impossibilité de mettre ici en cause tout personnage autre que le maître de l'Académie. D'autre part, sans nier que la formule de transition ὁμοίως δὲ καί soit une formule un peu passe-partout [2]), on peut faire valoir aussi que cet ὁμοίως de 404 b 18 reprend en quelque sorte la proposition γινώσκεσθαι γὰρ τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον exprimant la nécessité de la similitude entre l'âme et le ζῷον. Ces remarques rejoignent les considérations sur la logique du texte que nous avons fait remarquer plus haut et témoignent elles aussi en faveur d'une interprétation de tout le passage en fonction de Platon.

Cependant nous avons dans le *Corpus aristotelicum* deux autres textes qui peuvent être mis en parallèle avec celui du *De anima*, ce sont *Met.* Z 11, 1036 b 13-17 et N 3, 1090 b 20-27 [3]). L'interprétation du texte tiré du livre Z dépendant de celui extrait du livre N, nous commencerons par étudier ce dernier, et comme notre interprétation diffère sur plus d'un point de celle de Ross, il nous semble utile de l'exposer avec quelques détails [4]).

---

[1]) Cf. la note de Hicks, *ad De an.* 406 b 26, p. 252.

[2]) La formule de liaison ὁμοίως δὲ καί revient douze fois dans ce livre I du *De an.*: 402 b 8, 13-14, 404 a 5, 25, b 18, 406 a 25, b 19-20, 408 a 13, 409 b 32, 410 a 26, b 21, 25-26. Une fois nous avons même exactement la même suite de liaisons: τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ . . . ὁμοίως δὲ καὶ . . . ἔτι δέ: 406 a 23, 25, 27. Mais la variété de ces emplois témoigne pour un sens très nuancé à chaque fois.

[3]) Ces deux textes constituent le fondement principal de l'attribution à Xénocrate par M. Cherniss de la doctrine impliquée dans le *De anima*. En effet, dit M. Cherniss (*Aristotle's Criticism* . . . I, pp. 567-570), en 1036 b 13-17, Aristote oppose les thèses de deux platoniciens; l'un fait de la dyade la droite en soi, l'autre veut que la droite en soi soit la forme (εἶδος) de la droite. On doit reconnaître dans cette dernière thèse la doctrine „orthodoxe" des idées, tandis qu'il faut identifier la première avec la théorie exposée en 1090 b 20-32, celle de Xénocrate. La comparaison de ces deux textes montre donc que là, comme dans le *De anima*, c'est la doctrine de Xénocrate qui est rapportée. On voit que toute cette explication repose essentiellement sur l'interprétation de *Met.* N 3, 1090 b 20-32. Et sur ce point, nous nous séparons de M. Cherniss.

[4]) M. Wilpert (*Zwei* . . ., p. 211, n. 27) a bien vu que la reconstitution du περὶ ἰδεῶν et du περὶ τἀγαθοῦ appelait une réinterprétation complète des livres M et N de la *Métaphysique*. Dans le livre N surtout la distinction à opérer entre les doctrines est extrêmement subtile. Seul un examen d'ensemble apporterait une pleine lumière sur ces textes. Nous nous sommes surtout attachés ici à fournir une analyse précise du texte; ce premier travail nous semble déjà concluant.

Nous considérons avec Bonitz et Ross que la section 1090 a 3-1091 a 12 de la *Métaphysique* forme un tout [1]). Aristote y discute la question suivante: d'où vient que l'on croie communément que les nombres existent? (πόθεν δεῖ λαβεῖν τὴν πίστιν ὡς εἰσίν [sc. ἀριθμοί]; [1090 a 4]), et en quoi sont-ils utiles aux autres êtres? (τί τοῖς ἄλλοις χρήσιμος; [1090 a 11-12]). Suit un petit *prooemium* (1090 a 4-15), dans lequel on nous explique que celui qui croit à l'existence des idées pose le nombre comme une cause pour les êtres (τιν' αἰτίαν τοῖς οὖσιν [1090 a 5]): nous sommes donc ici d'emblée dans la théorie platonicienne des Idées Nombres. Par contre, celui qui a rejeté la doctrine des Idées Nombres, et qui, par conséquent, considère le nombre comme mathématique (ποιοῦντι δὲ ἀριθμὸν τὸν μαθηματικόν [1090 a 10]), celui-là, évidemment, ne fera pas du nombre mathématique une cause pour autre chose, mais il le pose comme une réalité existant par soi (καθ' αὑτὴν φύσιν οὖσαν [1090 a 12]). On reconnaît ici la théorie de Speusippe. Pour le vieux Platon, en effet, chaque nombre est une idée et l'idée est cause de l'existence des autres êtres, tandis que pour Speusippe les nombres mathématiques ont une existence indépendante et séparée. Il est significatif que ces deux doctrines, et ces deux seules, soient introduites dès le début; comme on va le voir, c'est entre elles deux que va se dérouler toute la discussion.

La suite peut se diviser en trois parties. La première concerne les nombres eux-mêmes (1090 a 16-b 5). La discussion ici engagée, qui fait intervenir Platon, Speusippe et les Pythagoriciens, peut se résumer ainsi: Platon pose l'existence séparée des Idées Nombres pour tenter de résoudre le problème de l'un et du multiple (1090 a 16-20). Les Pythagoriciens, tout au contraire, font des nombres la réalité même des choses, car ce sont des savants qui trouvent dans leur science que les nombres sont à l'origine de l'harmonie musicale et de l'ordre du ciel (1090 a 20-25). Quant à Speusippe, puisqu'il assigne aux nombres mathématiques une existence séparée et indépendante, il affirme qu'il n'y a pas de science à leur sujet (1090 a 25-28). Aristote maintient qu'il y a une science des nombres mathématiques et qu'ils n'existent pas séparés, puisque leurs propriétés se retrouvent dans la réalité (1090 a 28-30). Il s'oppose donc à la fois à Speusippe et à Platon et se rapproche ainsi des Pythagoriciens. Mais c'est pour s'en distinguer aussitôt, car les Pythagoriciens,

---

[1]) Cf. Appendice II, pp. 54-56.

en constituant la nature avec les nombres, semblent faire un autre monde que ce monde réel, sensible et pesant, dans lequel nous vivons (1090 a 30-35). C'est aussi pour échapper à cette difficulté que Platon a été amené à poser une existence séparée des nombres; car les axiomes des mathématiques ne se vérifient pas des choses sensibles, mais des notions abstraites des grandeurs numériques et géométriques, qui réjouissent l'âme (1090 a 35-b 1). Speusippe affirme juste le contraire, comme on l'a déjà dit, à savoir qu'il n'y a pas de science des nombres mathématiques séparés, et pour lui la question de leurs rapports avec les choses sensibles ne se pose même pas (1090 b 1-5).

La deuxième partie du développement (1090 b 5-13), annoncée par la petite phrase de 1090 b 1: ὁμοίως δὲ καὶ τὰ μεγέθη τὰ μαθηματικά, concerne uniquement les grandeurs mathématiques le point, la ligne, etc. Ici Aristote ne distingue plus entre les diverses doctrines et il nous donne un compte-rendu global platonicien. Peut-être ne sera-t-il pas inutile d'insister un peu, puisque Ross pense plutôt qu'il s'agit ici de Pythagoriciens. Sans doute la définition du point comme πέρας γραμμῆς est-elle d'origine pythagoricienne, mais nous ne sommes pas ici en mathématiques proprement dites et l'on peut raisonnablement penser qu'Aristote emploie l'expression au sens large. Au surplus le mot τὰ ἔσχατα (1090 b 5) est employé au moins trois fois dans Platon pour désigner les points extrémités de certains segments de droite [1]). D'autre part on connaît la définition de la surface comme στερεοῦ πέρας σχῆμα (*Men.* 76 A), reprise par Euclide (*El.* XI, *déf.* 2) [2]). Mais ce qui rend encore plus probable cette attribution aux Platoniciens, c'est l'affirmation que ces éléments des grandeurs géométriques sont des φύσεις (1090 b 7), exactement comme dans le *Protreptique*, un Aristote platonicien cherchait des τινὲς φύσεις qui soient causes et principes de tout le reste [3]). Ces φύσεις sont les Idées elles-mêmes,

---

[1]) *Parm.* 137 E (deux fois, dont l'une dans la définition même de la ligne droite: καὶ μὴν εὐθύ γε, οὗ ἂν τὸ μέσον ἀμφοῖν τοῖν ἐσχάτοιν ἐπίπροσθεν ᾖ) et *Lettre VII* 342 B. Cf. Ch. Mugler, *op. cit.*, p. 18.

[2]) Le mot πέρας recouvre pratiquement toutes les déterminations mathématiques dans le *Philèbe* 25 A-B: πρῶτον μὲν τὸ ἴσον καὶ ἰσότητα, μετὰ δὲ τὸ ἴσον τὸ διπλάσιον καὶ πᾶν ὅτιπερ ἂν πρὸς ἀριθμὸν ἀριθμὸς ᾖ μέτρον ᾖ πρὸς μέτρον, ταῦτα σύμπαντα εἰς τὸ πέρας ἀπολογιζόμενοι καλῶς ἂν δοκοῖμεν δρᾶν τοῦτο. Il faudrait aussi tenir compte du sens analogique de πέρας dans le platonisme tardif.

[3]) *Protrept.*, frgt. 52 R., p. 61. 13-15 = 5 a W., p. 29 = Jamblique, *Protrept.* 6, p. 39. 4-6 (Pistelli): εἴτε γὰρ πῦρ εἴτ' ἀὴρ εἴτε ἀριθμὸς εἴτε ἄλλαι

et il s'agit de savoir ici si ces grandeurs géométriques sont bien des grandeurs idéales, les véritables réalités naturelles du monde sensible. D'où la critique acerbe du Philosophe: λίαν μαλακός (1090 b 8), qui, elle aussi, convient mieux aux Platoniciens qu'aux Pythagoriciens. Car si, avec Aristote [1]), on confronte cette doctrine avec le raisonnement des Platoniciens rappelé plus haut (1090 a 35-b 1), il y a une inconséquence flagrante à vouloir soutenir comme ici (1090 b 11-13) que les grandeurs géométriques élémentaires sont des substances, et donc les substances d'objets sensibles, et, en même temps, comme plus haut (ὁ λόγος εἴρηκεν [1090 b 13]) qu'il faut qu'elles soient séparées pour pouvoir être objets de science. D'où l'interrogation indignée d'Aristote: διὰ τί οὖν χωριστά ἐστιν; (1090 b 13) [2]).

C'est alors que commence la troisième partie, celle qui nous intéresse davantage (1090 b 13-1091 a 12). Elle est spécialement consacrée à répondre à la question: τί τοῖς ἄλλοις χρήσιμος (sc. ὁ ἀριθμός); Ici les Platoniciens restent seuls en cause; cela se comprend aisément. Pour les Pythagoriciens, en effet, les choses sont constituées des nombres mêmes, et il n'y a pas entre eux cette distance nécessaire pour que puisse s'exercer utilement une causalité ou une dépendance quelconque. On doit donc s'attendre à ce que la confrontation entre Platon et Speusippe reprenne.

C'est bien ce que nous constatons. La discussion repart d'abord d'une façon tout à fait générale: ἔτι δὲ ἐπιζητήσειεν ἄν τις, c'est donc une nouvelle étape qui est ainsi introduite dans l'examen des nombres et des grandeurs mathématiques. L'objet en est aussitôt indiqué τὸ μηδὲν συμβάλλεσθαι ἀλλήλοις τὰ πρότερα τοῖς ὕστερον (1090 b 15-16). Ce n'est pas une question, mais déjà une affirmation: ils ne s'apportent rien les uns aux autres, les premiers à ceux qui viennent ensuite et qui, par conséquent, dépendent de ces premiers. En réalité, une fois la difficulté formulée de cette manière, Aristote a déjà commencé à exposer un système particulier; le περὶ μέν de 1090 b 14

τινὲς φύσεις αἰτίαι καὶ πρῶται τῶν ἄλλων, ἀδύνατον τῶν ἄλλων τι γιγνώσκειν ἐκείνας ἀγνοοῦντας. Sur ce texte, cf. Jaeger, *Aristotle*, p. 95.

[1]) Nous passons sur la première conséquence scandaleuse tirée par Aristote du raisonnement des Platoniciens, à savoir qu'il n'y a pas de raison pour qu'il n'y ait pas aussi un πέρας du mouvement en général, qui serait donc un τόδε τι καὶ οὐσία τις. Ce qui est absurde.

[2]) Le Ps. Alex., lui aussi, attribue à Platon la doctrine que τὰ τοῦ σώματος πέρατα sont οὐσίαι dans son commentaire sur *Met.* Z 2, 1028 b 13, p. 462. 23-27 (Hayduck).

restera sans περὶ δέ, et aussitôt vient l'explication introduite par un γάρ et caractérisant la position de Speusippe: τοῖς τὰ μαθηματικὰ μόνον εἶναι φαμένοις (1090 b 17-18). Aristote s'avise donc maintenant de distinguer non les objets qui peuvent donner matière à difficultés, mais les doctrines qu'il critique, et, ce faisant, il reprend sa première manière de faire. On reconnaît la doctrine de Speusippe, qui concevait le monde comme „épisodique" [1]), au sens étymologique de ce mot, c'est-à-dire, incohérent et comme anarchique. Dans un monde comme celui-là, ce n'est évidemment pas les nombres qui font exister les grandeurs, ni les grandeurs l'âme et les corps sensibles.

Aristote oppose alors au point de vue de Speusippe celui de ceux qui admettent les Idées, c'est-à-dire des Platoniciens: τοῖς δὲ τὰς ἰδέας τιθεμένοις (1090 b 20-21). Notons que c'est la même formule qui caractérise la position de Platon au début de ce même chapitre (1090 a 16); nous verrons que c'est bien aussi au maître de l'Académie que pense Aristote ici. Au monde „épisodique" de Speusippe, on oppose la théorie de la construction des grandeurs (géométriques) à partir de la matière et du nombre (idéal): la ligne à partir de la dyade, la surface à partir de la triade, le solide à partir de la tétrade, ἢ καὶ ἐξ ἄλλων ἀριθμῶν — διαφέρει γὰρ οὐθέν —, qu'il faut traduire avec Ross: „ou aussi bien à partir d'autres nombres — car cela ne change rien —". Nous voici en présence d'un univers parfaitement ordonné et construit par un procédé de déduction continue à partir des principes et c'est l'étape de la déduction des grandeurs géométriques qui est exposée ici. Cette doctrine vient, nous le savons, du περὶ τἀγαθοῦ [2]). Les objections d'Aristote

---

[1]) Pour la définition du mot „épisodique", voir *Poet.* 9, 1451 b 33-1452 a 2. Pour la doctrine, voir *Met.* Z 2, 1028 b 21-24. Ici nous avons le qualificatif caractéristique: ἡ φύσις ἐπεισοδιώδης οὖσα (1090 b 19), qui se retrouve aussi en *Met.* Λ 10, 1076 a 1 et Théophraste, *Met.* I 2, 4 a 14 (Usener). Notez aussi le jugement passionné d'Aristote: μοχθηρὰ τραγῳδία (1090 b 20).

[2]) Voir Wilpert, *Zwei* . . ., pp. 202-221. La petite phrase que nous venons de transcrire semble insinuer que, à cette question de la construction des grandeurs à partir des nombres, il y avait plusieurs réponses et que c'était là un problème disputé à l'intérieur de l'Académie. A moins qu'il ne s'agisse que d'une simple observation d'Aristote voulant signifier que la correspondance précise entre grandeurs et nombres, n'a pas d'importance, la seule chose en cause étant la dépendance *quocumque modo* des grandeurs par rapport aux nombres. Cependant dans un texte aussi concis et d'allure doxographique, il semble bien que la première interprétation soit la plus vraisemblable. D'autre part nous avons le témoignage de Théophraste (*Met.* 6 a 15-b 12 [Us.]) qui confronte à ce sujet les résultats de Platon, Speusippe,

suivent immédiatement: mais ces grandeurs (ainsi obtenues) seront-elles des idées? Quel sera leur statut? Qu'est-ce qu'elles apporteront aux êtres existant réellement? Toutes questions que bien évidemment Aristote ne peut poser qu'à Platon, puisque, pour Xénocrate, il y aurait *a priori* (et cela va être dit aussitôt après) identification des réalités mathématiques et des idées. La conclusion (γάρ) s'impose donc: ni les êtres mathématiques (τὰ μαθηματικά), allusion à Speusippe et au développement précédent (1090 b 13-20), ni ces grandeurs (ταῦτα), que l'on vient d'examiner, allusion à ces Platoniciens de 1090 b 20-27, ne sauraient nous fournir la solution du problème posé: celui de la construction de ce monde visible à partir des principes, c'est-à-dire, celui de l'utilité des nombres dans le κόσμος.

Cette question du statut des nombres et grandeurs idéaux, il semble bien que Platon l'avait laissée sans réponse définitive; Speusippe et Xénocrate tentaient de donner cette réponse. Cependant, s'il n'avait pas su définir le caractère „analogique" de ses nombres idéaux, faute des instruments conceptuels appropriés, Platon s'était pourtant appliqué à les distinguer des nombres et quantités mathématiques. C'était le premier pas sur la voie où devaient s'engager Aristote et la philosophie médiévale. Xénocrate ne le fit point, et, tout au contraire, il ramenait les grandeurs „transcendantales" de Platon aux réalités mathématiques. C'est à cette position de Xénocrate qu'Aristote se réfère maintenant, comme en passant (1090 b 27-32). Il vient de poser à Platon la question du statut des grandeurs idéales, mais à cette question il y a la réponse de Xénocrate, qu'il se doit de mentionner [1]). Malheureusement cette réponse nous engage dans des difficultés encore plus graves. Ἀλλὰ μήν ... (1090 b 27), cette particule, chère à Aristote, marque toujours un rebondissement, une transition, un progrès. Ici elle marque à la fois une nouvelle étape dans la pensée et le

---

Xénocrate, Hestiaios. D'après Ross (*ad loc.*, p. 54) le passage où il est question de la génération des surfaces et des solides à partir des nombres doit être rapporté à Platon. Mais le détail des diverses doctrines semble nous échapper complètement. (On reconnaît dans la liste des auteurs considérés par Théophraste, les disciples de Platon qui, d'après Simplicius, avaient assisté à la leçon *Sur le Bien*).

[1]) On peut raisonnablement penser que si Aristote a écrit le livre N de la *Métaphysique* à Assos, c'était justement dans le temps où Xénocrate élaborait sa propre doctrine et cherchait une *via media* entre les enseignements de Platon et la critique purement négative de Speusippe, alors scolarque à l'Académie.

passage de Platon à Xénocrate [1]. „Mais bien plus, dit Aristote, aucun théorème ne s'applique à ces grandeurs idéales (κατ' αὐτῶν [2])), à moins de vouloir renverser tout l'édifice des mathématiques et de fabriquer des principes de son invention [3]). Évidemment, c'est une solution facile de poser des hypothèses arbitraires et de faire des discours à n'en plus finir. L'erreur de ces derniers consiste donc en ceci qu'ils mettent sur le même plan [4]) les réalités mathématiques et les idées; au contraire les premiers distinguent deux sortes de nombres: les nombres idéaux et les nombres mathématiques...". Il est clair que à οὗτοι μὲν sont opposés οἱ δὲ πρῶτοι, ces πρῶτοι ce sont donc les Platoniciens de 1090 b 20-21 [5]), et c'est bien Platon qui distingue deux sortes de nombres, le nombre idéal et le nombre

---

[1]) Sur le sens de ἀλλὰ μήν dans le livre B de la *Mét.*, cf. la note de Ross, *ad Met.* 996 b 1, I, p. 228.

[2]) Dans cet αὐτῶν, il faut lire les ταῦτα de 1090 b 27, c'est-à-dire les grandeurs idéales de Platon, non identiques aux grandeurs géométriques des mathématiques. Il ressort de ceci que Xénocrate prend les grandeurs idéales de Platon comme un donné et veut leur appliquer les théorèmes des mathématiques. Il ne peut donc s'agir de Xénocrate dans le passage qui précède (1090 b 20-27).

[3]) ποιεῖν ἰδίας τινὰς δόξας (1090 b 29): c'est toujours en ces termes qu' Aristote présente la doctrine de Xénocrate cf. les ἰδίας ὑποθέσεις de M 8, 1083 b 5-6, les ἰδίας καὶ οὐ μαθηματικὰς ὑποθέσεις de M 9, 1086 a 10-11, et ici même les ὁποιασοῦν ὑποθέσεις de 1090 b 30. Cp. M 6, 1080 b 22-23 et 28-30, l'exposé de la position de Xénocrate par rapport à la doctrine de Platon, M 8, 1083 b 1-8, la critique d'Aristote, M 9, 1086 a 5-11, Z 2, 1028 b 25-27 (à propos du problème: de quoi y a-t-il substance?) et Λ 1, 1069 a 35. On trouvera en M 6, 1080 b 28-30, la seule indication un peu précise qu' Aristote nous donne sur ces ἴδιαι ὑποθέσεις: toute grandeur n'est pas divisible en d'autre grandeurs, les nombres ne sont pas composés de n'importe quelles unités prises au hasard; comme on le voit, ce sont les principes d'une mathématique tout à fait *sui generis*.

[4]) προσγλιχόμενοι ταῖς ἰδέαις τὰ μαθηματικά. Le sens de προσγλίχομαι est difficile. Cf. la note de Ross, *ad loc.*, II, p. 482. S'il est possible que προσ— γλίχομαι gouvernent respectivement ταῖς ἰδέαις et τὰ μαθηματικά, on peut penser que γλίχομαι a ici son sens ordinaire de „désirer" ou „s'intéresser à quelque chose" et πρός gouvernant le datif son premier sens qui exprime la proximité (cf. Liddell-Scott-Jones[9], s.v. I). Le meilleur sens semble donc être: „s'intéresser à quelque chose au même titre qu'une autre chose". Ce sens est parfaitement cohérent avec la suite.

[5]) Il faut, semble-t-il, renoncer à la traduction de Ross: „Those who first posited two kinds of number", et de Tricot, à cause du sens. Platon n'est pas „le premier" qui a posé l'existence des deux catégories de nombres, pour Aristote il est *le seul*, car ni Speusippe, ni Xénocrate, qui sont ici mis en cause avec leur maître, ne les reconnaissent. Il vaut mieux tenir le parallélisme:

οὗτοι μὲν ... προσγλιχόμενοι ... διαμαρτάνουσιν
οἱ δὲ πρῶτοι ... ποιήσαντες ... οὔτ' εἰρήκασιν.

mathématique, Platon qui, lui-même, sera bientôt désigné dans le texte par le mot κατ' ἐκεῖνον de 1091 a 5.

C'est ainsi que tout ce développement s'achève par une critique adressée à la théorie des nombres idéaux de Platon (1090 b 32-1091 a 5). Que les idées soient nombres, soit; mais alors comment rendre compte de l'existence et de la nature du nombre mathématique? Platon distingue nombre idéal, nombre mathématique, nombre sensible, mais Aristote lui reproche de laisser planer sur ces distinctions des équivoques qui en ruinent la valeur.

En bref, on peut résumer dans le tableau suivant les doctrines successivement étudiées et critiquées dans cette troisième partie:

1090 b 13-20: Speusippe
1090 b 20-27: Platoniciens orthodoxes
1090 b 27-32: Xénocrate
1090 b 32-1091 a 5: Platoniciens de 1090 b 20-27, dont Platon.

En tous cas, il ne semble pas que l'on puisse, avec M. Cherniss [1]), tenir le passage (1090 b 20-27) sur la déduction des grandeurs idéales comme une doctrine spécifiquement xénocratéenne; au contraire, il faut réduire à la péricope 1090 b 27-32 l'allusion à Xénocrate [2]) et trouver dans cette exégèse de *Met.* N 3 une confirmation de l'authenticité platonicienne de la doctrine exposée dans le περὶ φιλοσοφίας et reprise dans le *De anima.*

Le texte de *Met.* Z 11, 1036 b 13-25, où M. Cherniss veut retrouver la doctrine de N 3, 1090 b 20-27 [3]), se situe dans un contexte entièrement différent. Il s'agit pour Aristote de critiquer l'effort de régression formelle poursuivi par les Pythagoriciens et les Platoniciens. Mais la division entre les Platoniciens (τὰς ἰδέας λέγοντες) se prend ici d'un point de vue purement logique, puisqu'il s'agit de savoir si l'idée de la ligne (αὐτογραμμή) [4]), équivaut à l'élément

---

[1]) H. Cherniss, *Aristotle's Criticism* . . ., App. IX, pp. 568-570 et *The Riddle* . . . , p. 47.

[2]) Jaeger remarque aussi dans son *Aristotle* (pp. 190-191) que dans la discussion du livre N, Aristote ne se réfère qu'une seule fois à Xénocrate, en N 3, 1090 b 28, et seulement brièvement, en mesurant ses mots. C'est bien ce qui ressort de notre analyse. Le livre N est essentiellement une critique de Platon et de Speusippe, et ce chap. 3 est un des lieux majeurs pour la métaphysique du successeur de Platon à l'Académie.

[3]) H. Cherniss, *Aristotle's Criticism* . . ., App. IX, pp. 567-568. Cf. Appendice II, pp. 56.

[4]) Le sens de αὐτογραμμή résulte clairement de l'observation d'Aristote quelques pages plus loin dans ce même livre Z 16, 1040 b 32-34. C'est donc l'idée de la ligne réelle, composée de matière et de forme.

formel de sa définition (τὸ εἶδος τῆς γραμμῆς) ou non. En effet ce que l'on met en opposition dans ce passage, ce sont l'εἶδος et le συνειλημμενον (1036 a 26-27), ou l'εἶδος et le οὗ τὸ εἶδος (1036 b 15-16), comme il résulte de l'explication; car, dit Aristote, si l'identité entre ces deux éléments, forme et composé, se réalise pour les nombres, si le nombre réel est identique à sa forme, la chose n'est déjà plus vraie pour une grandeur géométrique comme la ligne, que son élément formel soit la dyade (τὴν δυάδα) [1]) comme le soutient le vieux Platon, ou tout autre forme que l'on voudrait lui reconnaître (τὸ εἶδος τῆς γραμμῆς). Si donc Xénocrate est visé ici ce sera plutôt parmi les οἱ δέ de 1036 b 14.

La conclusion de ces analyses s'impose. Les deux parallèles aristotéliciens que nous pouvons trouver à l'exposé du *De anima* dans la *Métaphysique* confirment l'attribution au vieux Platon de la doctrine qui fait de la dyade le principe formel de la ligne idéale, et en général des nombres les principes des grandeurs idéales. Il nous reste à montrer pour finir que la tradition des Commentateurs confirme cette attribution.

On ne peut guère tenir compte d'un texte anonyme et trop bref de Plutarque (*De an. procr. in Tim.* 6, 1014 D-E, *Mor.* VI, p. 160. 18-22 [Bernardakis]) sur l'essence de l'âme: „Dans le *Timée*, c'est l'essence qui est mêlée à la nature indivisible et dont il est dit qu'elle devient divisible selon les corps; il ne faut y voir ni une multiplicité consistant en unités et en points (πλῆθος ἐν μονάσι καὶ στιγμαῖς), ni des longueurs ou des largeurs (μήκη καὶ πλάτη), qui conviendraient à des corps et seraient bien plutôt les qualités des corps que celle de l'âme", bien que les auteurs modernes y voient une allusion à Posidonius et à l'interprétation qu'il pouvait donner de *Tim.* 35 A, en s'appuyant sur la doctrine rappelée par Aristote dans le *De anima* [2]). Mais s'il en est ainsi, il est plus probable qu'il lisait ce

[1]) La dyade est ici le principe formel de la ligne idéale, comme le prouve le passage parallèle de *Met.* H 3, 1043 a 33-34: καὶ γραμμὴ πότερον δυὰς ἐν μήκει ἢ δυάς; où Aristote oppose aussi la σύνθετος οὐσία et la μορφή (ici équivalent de εἶδος) (1043 a 30-31), cf. aussi *De an.* III 4, 429 b 18-20. Robin, dans son interprétation (*La théorie* . . ., p. 621) semble avoir minimisé cette équivoque perpétuelle entre nombre idéal et nombre mathématique. Les οἱ μέν soutiennent bien la même théorie que les Platoniciens de 1090 b 20-27, la théorie du vieux Platon.

[2]) J. Helmer, *Zu Plutarchs „De animae procreatione in Timaeo". Ein Beitrag zum Verstandnis des Platon-Deuters Plutarch*, Würtzburg-München 1937, p. 19, n. 24 et P. Thévenaz, *L'âme du monde, le devenir et la matière chez*

texte dans le περὶ φιλοσοφίας. Étant donné la fidélité de la citation du *Timée*, qui reprend les mots mêmes du dialogue, il est évidemment tentant de voir dans ces „longueurs et largeurs" les πρῶτον μῆκος et πρῶτον πλάτος du περὶ φιλοσοφίας et du *De anima* [1]).

Notre premier témoin sérieux est Jamblique, qui, dans son περὶ ψυχῆς, un recueil principalement doxographique et donc très précieux de ce point de vue, reproduit notre texte, au milieu d'autres δόξαι de Platoniciens et de Pythagoriciens (*ap.* Stobée, *Ecl. Phys.* I 49, 32, p. 363. 26-364. 18 [Wachsmuth]): μετὰ δὴ ταῦτα τοὺς εἰς μαθηματικὴν οὐσίαν ἐντιθέντας τὴν οὐσίαν τῆς ψυχῆς καταλέγω διευκρινημένως. ἔστι δὴ γένος ἕν τι αὐτῆς τὸ σχῆμα .... πάλιν τοίνυν ὁ ἀριθμὸς ἐν ἑτέρῳ γένει κεῖται. ἀλλὰ καὶ τοῦτον ἁπλῶς μὲν οὕτως ἔνιοι τῶν Πυθα-

---

Plutarque, Paris 1938, p. 18, n. 52. La citation est reproduite d'après la traduction de ce dernier. On peut cependant penser que, si vraiment Posidonius interprétait *Tim.* 35 A en fonction de la doctrine platonicienne du ζῷον constitué de l'un et des nombres idéaux, c'est dans le περὶ φιλοσοφίας et non dans le *De anima* qu'il avait trouvé cette doctrine. Si du moins, l'on ajoute foi au récit de la découverte des écrits scolaires d'Aristote au Ier siècle avant J.-C. Posidonius vécut environ de 135 à 50, il alla en mission à Rome en 87, mais c'est seulement en 84-83 que Sylla y fit transporter la collection d'Apellikon, et l'édition fameuse d'Andronicus aurait été faite seulement en 40 (cf. K. O. Brink, *ap.* P. W. K., *R.E.*, Suppl. Bd. VII, col. 938. 24 ss., s.v. *Peripatos*), donc environ dix ans après la mort de Posidonius. Il semble donc peu probable qu'il ait pu lire le *De anima*; par contre on sait la vogue qu'a connue le περὶ φιλοσοφίας à cette époque. Sur le récit que l'on vient de rappeler, voir en dernier lieu: Pauly-Wissowa-Kroll, *R.E.*, Suppl. Bd. VII, col. 1374. 14 ss., s.v. *Theophrastos* (O. Regenbogen) et J. Bidez, *Un singulier naufrage dans l'antiquité*, Bruxelles 1943, pp. 22-25. En sens contraire, cf. Ingemar Düring, *Notes on the History of the Transmission of Aristotle's Writings* (Göteborgs Högskolas Årsskrift LVI, 1950, 3, pp. 35-70), qui montre clairement l'existence à l'époque hellénistique d'une double tradition du texte aristotélicien, l'une rhodienne, l'autre alexandrine. Il serait donc imprudent d'urger sur la distinction précédente. Cependant M. Paul Moraux vient de montrer, d'une manière convaincante, que le catalogue des oeuvres d'Aristote conservé par Diogène Laërce remonte à Ariston et représente l'état du *Corpus* utilisé dans le Lycée à l'époque hellénistique. Il est frappant de constater que ce *pinax* ne contient pas le *De anima*. Cf. P. Moraux, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote*, Louvain 1951, en particulier p. 48, n. 24 et p. 95, n. 238. Par contre il est certain qu'Andronicus connaissait le *De anima* (cf. *ibid.*, p. 235) et ce titre a été ajouté dans l'appendice de la liste anonyme (cf. *ibid.*, p. 252).

[1]) En tous cas nous ne voyons pas qui peuvent être ceux qui constituaient l'essence de l'âme à partir d'un πλῆθος ἐν μονάσι καὶ στιγμαῖς. Peut-être des Pythagoriciens, à moins que ce ne soit aussi des Platoniciens dont Sévère, Aristandre et Numénius seraient les continuateurs. Cf. Proclus, *in Tim.* 35 A, II, p. 153. 19-25 (Diehl).

γορείων τῇ ψυχῇ συναρμόζουσιν· ὡς δ' αὐτοκίνητον Ξενοκράτης, ὡς δὲ λόγους περιεχούσῃ [a]) Μοδέρατος ὁ Πυθαγόρειος, ὡς δὲ κριτικὸν κοσμουργοῦ θεοῦ ὄργανον Ἵππασος ὁ ἀκουσματικὸς τῶν Πυθαγορείων· ὡς δ' Ἀριστοτέλης ἱστορεῖ, Πλάτων ἐκ τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας καὶ τοῦ πρώτου μήκους <καὶ πλάτους> [b]) καὶ βάθους αὐτὸ τοῦτο <τὸ> ζῷον [c]) προϋποτιθέμενος καὶ τὸ μὲν ἓν νοῦν, τὴν δὲ δυάδα ἐπιστήμην, δόξαν δὲ τὸν τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμόν, τὸν δὲ τοῦ στερεοῦ [τὴν] [d]) αἴσθησιν διοριζόμενος.

[a]) περιεχούσῃ (sc. τῇ ψυχῇ)] περιέχουσαν FP[2], quod defendit Ph. Merlan in *Berl. Phil. Woch.* 56 (1936) 912, περιέχουσα P[1], περιέχοντα (sc. ἀριθμόν) Heeren, <ἐν> λόγοις περιέχουσιν Usener, Wachsmuth: correxit Festugière. [b]) addidit Heeren. [c]) τοῦτο <τὸ> ζῷον] τοῦτο ζωὴν codd., τὸ ζῷον Usener: correxi. [d]) delevit Wachsmuth.

Dans ce texte, Jamblique distingue les définitions géométriques de l'âme et les définitions arithmétiques. Parmi les définitions géométriques, il cite celle de Speusippe, de Sévère et celle d'un ἄλλος τις qui pourrait bien être lui-même [1]). Puis viennent les définitions arithmétiques qui consistent toutes à ramener l'essence de l'âme au nombre, les diverses doctrines se distinguant par la manière dont on procède pour cette identification et par les qualités dont on gratifie les nombres considérés. Ainsi quelques Pythagoriciens identifient purement et simplement (ἁπλῶς οὕτως) âme et nombre, tandis que d'autres conforment l'âme au nombre, soit en tant qu'il est mobile par lui-même, comme Xénocrate; soit en tant qu'il comporte des rapports, comme le pythagoricien Modératus; soit en tant qu'il est l'instrument et la référence [2]) du dieu créateur de l'univers, comme le pythagoricien acousmatique Hippasus; et, ainsi que le rapporte Aristote, Platon fait aussi des nombres l'essence de l'âme en assumant d'abord que cet univers auquel on vient de faire allusion et qui n'est autre que le vivant (ζῷον) du *Timée*, en assumant donc d'abord que ce Vivant en soi est constitué à partir de l'idée de l'un, de la longueur première, largeur première et profondeur première, et en définissant ensuite l'un comme intellect,

---

[1]) Il y a dans ce περὶ ψυχῆς plusieurs références anonymes comme celle-ci, et plusieurs d'entre elles peuvent être rapportées à Jamblique lui-même d'après des lieux parallèles que l'on peut recueillir chez les auteurs postérieurs comme Proclus.

[2]) κριτικὸν ὄργανον, cf. Jamblique, *In Nic. arith. introd.*, p. 10. 20-22 (Pistelli), et les références indiquées dans l'apparat. Le nombre est pour Hippasos le modèle (παράδειγμα) par excellence du démiurge pour la création, c'est donc en référence aux nombres qu'il a organisé l'univers et c'est le nombre lui-même qui est l'instrument de son jugement (κριτικὸν ὄργανον) dans cette oeuvre de création et d'organisation harmonieuse de l'univers.

la dyade comme science, le nombre de la surface comme opinion et le nombre du solide comme sensation.

Ce texte est extrêmement intéressant, car, outre qu'il rapporte formellement la doctrine à Platon, il nous offre un moyen pour délimiter exactement la citation d'Aristote dans le *De anima* et la δόξα de Platon, et, enfin, il nous aide à comprendre le sens du texte par le mouvement général de pensée au terme duquel il prend place. Le traité *Sur l'âme* de Jamblique [1]) est un traité de caractère scolaire, nul besoin de le soupçonner de négligence ou d'erreur, il répète les lieux communs de la tradition; chaque fois que l'on peut le contrôler, on le trouve fidèle. Il est donc singulièrement significatif qu'il rappelle précisément comme appartenant à Platon les lignes du *De anima* qu'Aristote cite du περὶ φιλοσοφίας: c'est un indice externe, qui rejoint la critique interne, pour limiter cette citation dans le *De anima* aux lignes 404 b 18 (ὁμοίως δὲ καὶ ...) à 24 (... τὸν τοῦ στερεοῦ). Il est probablement impossible de déterminer si Jamblique cite ici le *De anima* ou le περὶ φιλοσοφίας, mais il semble plus sage de penser que c'est le *De anima* [2]). Aussi devons-nous recueillir deux indications précieuses pour l'interprétation du texte du *De anima*, que l'on peut déduire de la manière dont notre auteur l'utilise. Nous lisons, en corrigeant le texte, αὐτὸ τοῦτο <τὸ> ζῷον [3]) et nous interprétons cette expression comme une allusion au κόσμος de κοσμουργοῦ θεοῦ (364. 11 W.); τὸ ζῷον est donc ici une expression reprise du *Timée* (30 C ss., παντελὲς ζῷον, 31 B 2), le Vivant total qu'est l'univers contenant en lui-

---

[1]) Le P. Festugière, qui étudiera l'ensemble du περὶ ψυχῆς de Jamblique au tome III de *La révélation d'Hermès Trismégiste* (cf. en attendant, du même auteur, *La composition et l'esprit du* de anima *de Tertullien*, dans *Rev. Sc. phil. théol.* 33 [1949] 129-142) nous a permis de faire état des premiers résultats de son travail, spécialement pour l'interprétation du texte cité. Qu'il en soit vivement remercié. Cf. *Addenda*, p. 70.

[2]) Jamblique cite peut-être une compilation antérieure dans laquelle il aura déjà trouvé cet assemblage de textes tout fait. Mais la parenté littéraire est si étroite entre le texte de Jamblique et le *De anima* que l'on a bien l'impression que la source originale a puisé dans le *De anima*. Le fait que Jamblique soit notre meilleure source pour le *Protreptique* ne nous permet pas de rien préjuger au sujet de sa connaissance du περὶ φιλοσοφίας.

[3]) La leçon des deux MSS. est αὐτὸ τοῦτο ζωήν, que Meineke a imprimée fidèlement dans son édition (Leipzig 1860, I, p. 263. 17). Le τὸ a pu facilement disparaître par *homoioteleuton*, la corruption de ΖωΟΝ en ΖωΗΝ s'explique aisément si l'on remonte à l'onciale (d'autres corruptions de ce texte peuvent se justifier de la même manière) ou si l'on suppose une abréviation mal déchiffrée. Pour le couple αὐτὸ τοῦτο, qui n'est pas rare chez Platon, cf. Liddell-Scott-Jones[9], s.v. αὐτός I, 7.

même toutes les espèces de vivant. D'autre part, dans tout le passage, nous observons un continuel balancement de la pensée du macrocosme au microscosme [1]); c'est un aspect caractéristique des théories de l'âme, l'âme du monde et l'âme humaine sont en quelque sorte homologues, et les conclusions obtenues pour l'une valent pour l'autre. C'est le cas dans le texte du *De anima*, où nous passons par analogie de la constitution mathématique du ζῷον à celle des puissances de l'âme.

Le texte de Jamblique que nous venons d'étudier, confirme donc nos conclusions antérieures. Mais si l'on y regarde de près, Thémistius, lui aussi, dans sa paraphrase, suit cette exégèse traditionnelle. La méthode de Thémistius est simple et elle peut s'inspirer des tout premiers auteurs, Andronicus et Nicolas de Damas, qui ont paraphrasé le texte aristotélicien [2]). Il recopie les mots mêmes d'Aristote avec de courtes gloses et, de temps en temps, il insère un morceau plus ample et plus détaillé, qu'il trouve chez un commentateur antérieur, surtout peut-être, chez Alexandre d'Aphrodise. On peut assez facilement identifier, à l'aide des commentaires de Philopon et de Simplicius, tous ces petits morceaux de scholies empruntés. Thémistius est un auteur prudent et traditionnel; il ajoute peu de son cru, il a des livres et il compile.

Voici comment nous pensons qu'il faut comprendre ses gloses sur *De anima* 404 b 16-30 [3]). Pour la section 404 b 16-18, il rappelle, avec Aristote, l'opinion de Platon dans le *Timée* (p. 10. 23-24 [Heinze]), qu'il développe aussitôt en insérant un long morceau, qu'il trouve, sans doute, dans un commentaire néoplatonicien sur *Tim.* 35 A, ou dans un commentaire à Aristote, *ad loc.* (p. 10. 24-11. 12). Il conclut: οὕτω μὲν οὖν καὶ ὁ Τίμαιος τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ (p. 11. 12-13) et ajoute quelques réflexions personnel-

---

[1]) Sur cet aspect important de la pensée grecque hellénistique, voir en dernier lieu: R. Allers, *Microcosmos. From Anaximandros to Paracelsus*, dans *Traditio* 2 (1944) 319-407 et H. Hommel, *Mikrokosmos*, dans *Rhein. Mus. f. Philol.*, N.F. 92 (1944) 56-89.

[2]) Après les grands commentaires érudits d'Alexandre d'Aphrodise et de son école, les paraphrases simples et claires de Thémistius étaient une nouveauté pour ses contemporains; lui-même a eu conscience d'adopter un genre littéraire nouveau, cf. *In anal. post.*, p. 1. 7 ss. (Wallies) et *Orat.* 23, p. 355. 26 ss. (Dind.), ou de revenir à une façon de faire plus ancienne.

[3]) Cf. Appendice II, pp. 56-59, et *Addenda*, p. 70.

les (?) inspirées par *Tim.* 41 C-D [1]) (p. 11. 13-18). Pour cette section la paraphrase se réduit à la petite phrase finale (p. 11. 16-18). Il passe alors à la suite: *De an.* 404 b 18-21. Tout d'abord il recopie son texte (p. 11. 18-20), puis il insère un grand fragment extrait selon lui de la *Physique* de Xénocrate (p. 11. 20-37), avec l'explication: ταῦτα δὲ ἅπαντα λαβεῖν ἔστιν ἐκ τῶν Περὶ φύσεως Ξενοκράτους. Ensuite vient ce qui est proprement la paraphrase (p. 12. 1-4). La suite du texte d'Aristote, 404 b 21-24, n'a pas été recopiée, mais directement paraphrasée (p. 12. 5-13). Il n'y a pas de paraphrase de 404 b 24-27, qui est entièrement passé sous silence; à la place, nous avons un développement qui vient très probablement, mais par quels intermédiaires (?), du περὶ τἀγαθοῦ d'Aristote (p. 12. 13-27). La conclusion suit immédiatement sous la forme d'un bref résumé de toute la paraphrase depuis 404 b 16 (p. 10. 23). Puis Thémistius passe immédiatement à l'opinion de Xénocrate, en paraphrasant 404 b 27-30 (p. 12. 30-33).

Examinons avec quelques détails la section qui nous intéresse spécialement, sur *De an.* 404 b 18-30.

1) — p. 11. 18-20. Thémistius recopie simplement son texte. Aussi nous ne croyons pas que l'on puisse se prévaloir de son autorité pour rapporter le passage au περὶ φιλοσοφίας (cf. *supra*, p. 12 et n. 2). Tout ce que l'on est en droit de dire, c'est que Thémistius ne pose pas de question; comme, en maints autres endroits de son oeuvre, Thémistius fait allusion aux controverses de son époque, on peut penser que si l'on avait déjà mis en doute de son temps cette référence au περὶ φιλοσοφίας, il s'en serait fait l'écho.

2) — p. 11. 20-37. Thémistius insère une longue citation de la *Physique* de Xénocrate, justement reproduite par Heinze (*Xenokrates*, Leipzig 1892, frgt. 39), bien qu'il semble avoir tenu ce texte en suspicion [2]), puisqu'il l'imprime en petits caractères et n'en tient aucun compte dans sa reconstitution de la doctrine xénocratéenne des grandeurs idéales (*ibid.*, pp. 55-60). Mais il semble que la suspicion de Heinze doive se changer en rejet explicite. Risquons une traduction du texte: „Ces gens-là supposaient en

---

[1]) Voir Proclus, *in Tim.* 41 C-D, III, p. 234. 8 ss. (Diehl), ou les mêmes réflexions sont exprimées en des termes légèrement différents avec l'indication des δόξαι anciennes sur le problème.

[2]) Déjà Trendelenburg dans son commentaire sur le *De anima* en 1833 (p. 234) écrivait à propos de ce texte: „nisi haec ad historicam quandam libri expositionem trahere malis".

effet d'une façon absolue que la nature incorporelle, puisqu'elle ne se trouve pas dans le solide, est tout à fait éloignée de la quantité continue, tandis qu'elle est propre à la quantité divisée. Car ils pensaient qu'une multitude composée de véritables unités est de cette nature-là, non pas une multitude composée de monades telles que celles dont nous nous servons pour le corps, dont aucun n'est un 'un' rigoureusement, mais un 'plus d'un' et plutôt un nombre infini [1]); c'est pourquoi ils appelaient ce nombre 'nombre idéal', en tant qu'il est composé de formes, et ils posaient ces nombres comme formes des êtres. 'Tout est semblable au nombre'. Ainsi les premiers éléments du Vivant en soi, c'est-à-dire de l'univers intelligible, ils en faisaient, parmi les nombres idéaux, l'idée de l'un, l'idée de la première dyade, celle de la première triade et celle de la première tétrade; car, puisqu'il faut de toutes façons mettre en évidence dans l'univers intelligible les principes du sensible, et puisque le sensible se compose de longueur aussi bien que de largeur et de profondeur, ils affirmèrent que l'idée de la longueur c'est la première dyade (la longueur va de l'un à l'un, c'est-à-dire d'un point à un autre); l'idée de la longueur ensemble avec la largeur c'est la première triade (la première des figures planes est le triangle); et l'idée de la longueur ensemble avec la largeur et la profondeur c'est la première tétrade (le premier des solides c'est la pyramide). Tout cela se trouve dans le Περὶ φύσεως de Xénocrate". Ce texte appelle plusieurs remarques. On peut d'abord douter que Xénocrate, voulant exposer ses propres opinions, se soit effectivement désigné par l'expression οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι (p. 11. 21). Au contraire, c'est là une façon de parler très naturelle s'il s'agit d'un passage doxographique où l'auteur rapporte une doctrine étrangère à la sienne propre, surtout s'il s'agit de contemporains qu'il ne veut pas nommer. Cette doctrine, telle qu'elle est exposée au début du texte, est assez particulière, mais il ne semble pas que l'on puisse y reconnaître le peu qu'Aristote nous dit, dans sa *Métaphysique*, des théories propres à Xénocrate [2]). Un signe nous éclaire, c'est le fragment de vers pythagoricien qui est cité: ἀριθμῷ δέ τε πάντ' ἐπέοικεν [3]) (p. 11. 27). Il s'agit donc ici très probablement de plato-

---

[1]) Parce que le corps est divisible à l'infini.

[2]) Cf. *supra*, p. 31, n. 3.

[3]) Sur ce vers, cf. Zeller, *Phil. der Gr.*, I 1[6], p. 346, n. 2 et A. Delatte, *Études sur la littérature pythagoricienne*, Paris 1915, p. 14, n. 3. D'après ce dernier, ce vers serait un reste d'un 'Ιερὸς Λόγος datant du début ou du

niciens pythagorisants; à moins que nous ne soyons en présence d'une édition néopythagoricienne, revue et corrigée, de la *Physique* de Xénocrate [1]). La seconde partie du texte nous incline vers cette hypothèse. En effet, outre que l'on y relève une impropriété de termes que n'aurait pas commise un platonicien, car c'est un pléonasme que de parler de „l'idée de la première dyade", étant donné que cette πρώτη δυάς, c'est la dyade idéale elle-même, les explications données dans les dernières lignes relèvent d'une doctrine pythagoricienne, exposée tout au long dans les *Theologoumena arithmeticae* [2]), qui remonte peut-être jusqu'à Philolaus; à moins qu'il faille y voir aussi une trace de cette littérature pseudépigraphique à laquelle nous croirions volontiers qu'appartient le fragment de Xénocrate. Il n'apparaît donc point du tout que ce texte puisse nous éclairer sur la doctrine de Xénocrate et il n'y a rien de plus à en tirer qu'un témoignage sur un enseignement emprunté à un

---

milieu du Vᵉ s. avant J.-C. On le trouve aussi cité par Plutarque, *De an. procr.* 33, 1029 F (*Mor.* VI, p. 205. 11-12 [Bernardakis]), Sext. Emp., *Adv. math.* VII 94, p. 209. 22 et 109, p. 212. 21 (Bekker), Théon de Smyrne, *Exp. math.*, p. 99. 16 (Hiller), Jamblique, *Vit. pyth.* 29, 162, p. 91. 13 (Deubner), Thémistius, *In phys.*, p. 79. 25 (Schenkl), Syrianus, *In met.*, p. 103. 21-22, et 122. 33-34 (Kroll), Simplicius, *In phys.*, p. 1102. 22 (Diels) et *In de caelo*, p. 580. 16 (Heiberg), Damascius, *In Parm.* [= *De princ.* II], p. 289. 1.

[1]) Dans le catalogue des oeuvres de Xénocrate, conservé par Diogène Laerce (IV 11, I, p. 386 [Hicks]), il existe un Περὶ φύσεως en six livres (cf. Heinze, *op. cit.*, p. 157). Thémistius connaissait aussi le cinquième livre, ou du moins une référence au cinquième livre. Cf. *In de an.*, p. 32. 33-34 (Heinze).

[2]) *Theol. arith.* 62, p. 84. 7 ss. (de Falco). Ce texte se trouve dans un extrait d'un περὶ Πυθαγορικῶν ἀριθμῶν de Speusippe (frgt. 4 [Lang]). On a déjà remarqué que ce titre ne figure pas dans le catalogue des oeuvres de Speusippe chez Diogène Laerce (IV 4 = Test. a 1 [Lang]). Sur ce texte: cf. P. Tannery, *Mém. sc.* I, pp. 281-289 et *Pour l'histoire de la science hellène*, 2ᵉ éd., Paris 1930, pp. 386 ss. et 400-405; P. Lang, *De Speusippi . . . fragmenta*, Bonn 1911, pp. 26-28 et 53-57; P. W. K., *R.E.*, III A 2, s.v. *Speusippos*, 1658. 24-1659. 13 (Stenzel). Un nouveau fragment de ce livre, récemment découvert par l'éditeur du *Plato Latinus*, M. R. Klibansky, mais encore inédit, apportera peut-être quelques lumières sur l'autenticité speusippéenne, qui nous semble douteuse, de ce texte. Cf. *The British Academy*, *Annual Report*, 1947-1948, p. 6. Pour l'attribution de la doctrine à Philolaus, voir J. E. Raven, *Pythagoreans and Eleatics*, Cambridge 1948, p. 105. A vrai dire, l'insistance avec laquelle l'auteur des *Theol. arith.* vante sa source semble à tout le moins suspecte: „ἐκ τῶν ἐξαιρέτως σπουδασθεισῶν ἀεὶ Πυθαγορικῶν ἀκροάσεων, μάλιστα δὲ τῶν Φιλολάου συγγραμμάτων . . ." (p. 82. 12-13 [de F.]). Cet exclusivisme passionné pour les doctrines pythagoriciennes n'est pas le fait de Speusippe, mais comme le suggère le mot ἀεί, celui de tout un mouvement de pensée philosophique, celui du néopythagorisme, d'où a fort bien pu sortir ce περὶ Πυθαγορικῶν ἀριθμῶν attribué après coup à Speusippe, faux pur et simple ou adaptation d'un écrit authentique. Cf. *Addenda*, p. 70.

anonyme que nous n'avons pu jusqu'ici identifier, probablement un néopythagoricien travaillant lui-même sur un fond de doctrine platonicienne. Maintenant, si l'on demande pourquoi Thémistius cite ici Xénocrate, il faut répondre que c'est sans doute qu'il trouve cette référence dans un auteur antérieur. Peut-être avait-il accès direct au traité de Xénocrate ou à un faux pseudépigraphe; mais c'est peu probable, et les autres citations de ce περὶ φύσεως dans la paraphrase du *De anima* semblent être des emprunts à Andronicus ou à Porphyre [1]).

3) — p. 12. 1-4. Nous lisons la paraphrase suivante: „Donc le Vivant en soi, c'est-à-dire l'univers intelligible, ils le constituaient à partir des premiers principes, et ce qui tient le rôle de parties à partir des principes suivants; car ils croyaient que les rapports qui existent entre les sensibles, se retrouvent aussi entre leurs idées".

4) — p. 12. 5-13. La péricope suivante 404b 21-24 n'a pas été recopiée, mais directement paraphrasée dans l'esprit du texte cité de la *Physique* de Xénocrate. „*En outre et d'une autre manière* [2]), ils poursuivaient le même raisonnement: puisque, en effet, l'âme use de plusieurs puissances pour la saisie des êtres, *l'intellect, la science, l'opinion* et *la sensation*, ils *définissaient* que l'âme possède *l'intellect* à partir de l'idée de *l'un*, et *la science* à partir de la première dyade (la science va de l'un *à l'un*, soit des prémisses à la conclusion); *l'opinion* à partir de la première triade, qui était aussi *le nombre de la surface* (c'est à l'opinion qu'appartiennent le vrai et le faux tirés des prémisses); *la sensation* à partir de la première tétrade, à partir de laquelle provient aussi l'idée *du* corps *solide* (c'est d'un tel corps que l'on a la sensation)". Les explications contenues dans ce texte sont des lieux communs scolaires et il n'y a pas lieu d'y chercher une doctrine caractéristique.

5) — p. 12. 13-27. On s'attendrait à trouver ici la paraphrase de 404 b 24-27. Or le texte que nous avons n'a aucunement le caractère d'une paraphrase. C'est un autre morceau étranger inséré par Thémistius; mais sa teneur nous est très familière. „Car, dit

---

[1]) Cf. Thémistius, *In de an.*, p. 31. 1-4 (Heinze) . . . . ὥς φησιν 'Ανδρόνικος καὶ Πορφύριος . . . ὡς δῆλόν ἐστιν ἐκ τῶν Περὶ φύσεως αὐτῷ (sc. Xénocrate) γεγραμμένων . . . et p. 32. 19-37 . . . ἀλλὰ χρὴ παραβάλλειν τὰ Ανδρονίκου . . . . Le φησι de la l. 24 indique que la citation est prise à Andronicus, de même le εἶπον de la l. 32 désigne Andronicus.

[2]) On a imprimé en italiques les mots empruntés à Aristote.

Thémistius, les formes, i.e. le nombre idéal, sont principes de tous les êtres, et les éléments de ce nombre, ce sont l'un et la dyade indéfinie, qu'ils subjectaient à l'un pour engendrer la multitude des nombres; car, d'une part, à partir de l'un lui-même, s'il est un réellement, rien d'autre ne pourrait être produit, d'autre part puisqu'il existe une multitude de formes, il faut qu'une autre nature soit subjectée à l'un, selon laquelle la multitude sera produite; ils la nommaient dyade indéterminée, dyade, parce que divisée et en même temps facteur de multiplicité, et indéterminée, parce qu'elle ne possède pas de détermination propre, mais c'est par l'un que la détermination de chaque forme lui est fournie. Cette nature, étant subjectée à l'un, ainsi le nombre idéal est multiplié; la matière dans les corps est l'image de cette nature, tandis que la forme présente dans la matière est l'image de l'un. L'âme donc, étant composée à partir de ces mêmes principes, desquels précisément le nombre idéal est constitué, composée non pas en ce sens qu'elle serait un mélange, mais en ce sens qu'elle tient une position intermédiaire entre l'un dont elle dérive, et la nature divisée des corps qu'elle produit: ainsi l'âme étant composée des mêmes principes que les nombres idéaux peut convenablement connaître les êtres". Ceci n'est autre, on le reconnaît aussitôt, qu'un petit résumé de la doctrine platonicienne exposée dans le περὶ τἀγαθοῦ [1]) et reprise au livre II du περὶ φιλοσοφίας, comme nous l'avons montré plus haut. Ce résumé a tout à fait l'allure des autres citations du περὶ τἀγαθοῦ dans le commentaire d'Alexandre, quant au fond et quant à la forme. Il est donc bien possible que Thémistius recopie ici un fragment du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sur le *De anima*, dont il peut avoir une connaissance directe ou indirecte.

6) — p. 12. 28-30. Thémistius résume enfin brièvement sa paraphrase sur tout le passage depuis 404 b 16 (p. 10. 23). Et que lisons-nous: οὕτω μὲν οὖν καὶ ὁ παρὰ Πλάτωνι Τίμαιος καὶ αὐτὸς Πλάτων ἐκ τῆς πρὸς τὰς ἀρχὰς συγγενείας τῇ ψυχῇ τῶν ὄντων τὴν κατάληψιν ἀποδιδόασιν, où il n'est aucunement question de Xénocrate, mais seulement de Platon. Ὁ παρὰ Πλάτωνι Τίμαιος [2]) cor-

---

[1]) Voir dans P. Wilpert, *Zwei* . . ., pp. 172-218, l'analyse de l'exposé sur la génération des nombres à partir des principes dans le περὶ τἀγαθοῦ.

[2]) Thémistius distingue plusieurs fois Timée et Platon. Cf. l'*index nominum* s.v. Τίμαιος. C'est là une façon de faire courante aux premiers siècles de notre ère, sans doute un vieux reste d'une opinion ancienne qui voulait que Platon ait plagié une source pythagoricienne, cf. A. E. Taylor, *A Commentary on Plato's Timaeus*, Oxford 1928, pp. 39-41 et J. Burnet, *Early Greek Philosophy*[4], London 1930, pp. 279-281.

respond à la paraphrase sur 404 b 16-18 (p. 10. 23-11. 18) et αὐτὸς Πλάτων à celle sur 404 b 18-24 (p. 11. 18-12. 27). Si l'on retire du texte de Thémistius les morceaux étrangers qu'il a insérés pour ne garder que ses paraphrases proprement dites, cette division correspond très exactement à ce qui nous reste. C'est alors seulement que le commentateur, en suivant le texte, introduit les ἕτεροι qui tiennent que l'âme est un ἀριθμὸν κινοῦντα ἑαυτόν. Xénocrate n'est pas nommé, mais c'est de lui qu'il s'agit (p. 12. 30-33).

Il résulte donc de cet examen que Thémistius, en rapportant toute la doctrine de *De an.* 404 b 16-27 à Platon, est un nouveau témoin de l'exégèse traditionnelle. Il est d'autant plus notable de remarquer que, si du moins l'on en juge d'après ce qui nous reste de la littérature philosophique des IVe-VIe siècles, cette tradition semble subir une rupture brusque avec Philopon et Simplicius. Ceux-ci en effet, qui dépendent peut-être d'une source commune [1], et Suidas [2] qui dépend de Philopon, considèrent la citation du περὶ φιλοσοφίας comme extraite du περὶ τἀγαθοῦ. Mais il est important de noter que chacun d'eux renvoie ainsi à un texte qui devait être bien connu à l'époque. Ce texte était certainement une élaboration néopythagoricienne sur le περὶ τἀγαθοῦ authentique d'Aristote.

En effet, dans son commentaire sur *De an.* 404 b 18 ss. [3]), Simplicius commence par un petit préambule fort instructif (p. 28. 12-22 [Hayduck]). Il rapporte la doctrine à des ἄνδρες sur lesquels il a plus longuement disserté dans son propre commentaire sur la *Métaphysique* (probablement les livres M-N); il ne rappellera ici que l'essentiel (p. 28. 20-22). Or ces ἄνδρες sont très nettement caractérisés: ils ont abandonné les grandes routes (τὰς λεωφόρους ἐκτρεπόμενοι [28. 17]), et transmettent leur philosophie dans le secret (ἐν ἀπορρήτοις [28. 17]), seulement à ceux qui en sont dignes (μόνοις τοῖς ἀξίοις [28. 17-18]), et aux autres par le moyen du vocabulaire mathématique (διὰ τῶν μαθηματικῶν ὀνομάτων [28. 18-19]). On reconnaît aussitôt les Pythagoriciens. Le premier caractère fait écho au

---

[1]) Cf. *supra*, p. 11, n. 2.
[2]) *Suidae Lexicon*, éd. Adler, I, Leipzig 1928, p. 17. 24-27, s.v. ἀγαθὸς δαίμων: ὅτι Περὶ τἀγαθοῦ βιβλίον συντάξας 'Αριστοτέλης, τὰς ἀγράφους τοῦ Πλάτωνος δόξας ἐν αὐτῷ κατατάττει. καὶ μέμνηται τοῦ συντάγματος 'Αριστοτέλης ἐν τῷ πρώτῳ Περὶ ψυχῆς, ἐπονομάζων αὐτὸ Περὶ φιλοσοφίας.
[3]) Cf. Appendice II, pp. 59-61.

σύμβολον pythagoricien bien connu: τὰς λεωφόρους μὴ βαδίζειν [1]), et déjà Platon désigne la doctrine de Philolaus comme ὁ ἐν ἀπορρήτοις λεγόμενος λόγος [2]), quant à l'usage du vocabulaire et des concepts mathématiques, il est trop évident pour que l'on y insiste.

Le commentaire de Philopon [3]) mériterait une étude approfondie, que nous réservons pour plus tard. Nous avons déjà signalé (*supra*, p. 11, n. 2) que Philopon connaît lui aussi un περὶ τἀγαθοῦ, dont il a vérifié l'authenticité aristotélicienne; il nous en donne un long extrait, ou mieux un résumé (p. 76. 1-78. 26 [Hayduck]), qui contient le plus invraisemblable mélange d'éléments platoniciens et pythagoriciens. De tradition platonicienne sont les Idées comme mesure et détermination des choses (76. 4 ss.), les équivalences un — τὰ νοητά, deux — τὰ ἐπιστημονικά, trois — τὰ φυσικὰ καὶ δοξαστά, quatre — τὰ αἰσθητά (76. 14-77. 5) sont des élaborations néoplatoniciennes sur des textes du *Timée* (27 D et 28 A) ici cités (76. 23-25 et 28-30); du *Timée* aussi vient la division de l'αὐτοζῷον en θεῖα καὶ ἀθάνατα et θνητά (77. 10 et 16-17), et la distinction des quatre espèces de vivants: célestes, aériens, terrestres et aquatiques (77. 26-27). Platonicienne aussi la définition de la ligne comme μῆκος ἀπλατές (77. 32). Par contre les éléments pythagoriciens ne sont pas moins nombreux: la théorie des ἀριθμοὶ δεκαδικοί (76. 2 ss.), les propriétés du nombre dix, et le rappel de l'étymologie proprement pythagoricienne de δεκάς à partir de δεχάς [4]) (76. 11), les théories du point fluant (77. 30-31, 33-37, 78. 3-5) que l'on trouvait déjà dans l'épitomé de Sextus Empiricus [5]), la doctrine du triangle, première figure plane (77. 33), de la pyramide, première figure solide (78. 1). Encore cette énumération

---

[1]) Voir Porphyre, *Vit. pyth.* 42, p. 39. 16 (Nauck), Aelien, *Var. Hist.* 4, 17, p. 68. 15-16 (Hercher), Diogène-Laërce, VIII 17, II, p. 336 (Hicks). Sur ce dernier texte, cf. A. Delatte, *La vie de Pythagore de Diogène Laerce*, Bruxelles 1922, pp. 118, 2 et 187. Cf. *Addenda*, p. 70.

[2]) Platon, *Phédon* 62 B. Il s'agit probablement d'un Ἱερὸς Λόγος pythagoricien.

[3]) Cf. Appendice II, pp. 62-68.

[4]) Voir *Theol. arithm.* 59, p. 80. 8 (de Falco) et les références de l'apparat, auxquelles il faut ajouter le texte présent.

[5]) Sext. Emp., *Adv. math.* X, 281, cf. P. Wilpert, dans *Hermes* 76 (1941) 250. On retrouve des traces de cette théorie dans Plotin, *Enn.* III 7, 3, p. 129. 20 (Bréhier), Jamblique, *In Nic. arithm. intr.*, p. 57. 8 (Pistelli), Proclus, *in I Eucl. El.*, def. 2, p. 97. 7 (Friedlein), Simplicius, *In phys.*, p. 722. 27 ss. (Diels).

ne rend-elle pas compte de l'enchevêtrement organique de ces doctrines, qui se retrouvent partiellement chez Simplicius, ou Thémistius, ou Sextus Empiricus et Alexandre.

La véritable explication de cette confusion, c'est que ni Philopon, ni Simplicius n'avaient plus un accès direct aux écrits authentiques d'Aristote, le περὶ τἀγαθοῦ et le περὶ φιλοσοφίας. Ceux-ci étaient déjà „perdus" pour eux et ils n'en connaissaient que ce que leurs prédécesseurs en avaient cité, ou ce que la tradition néopythagoricienne leur avait transmis en le déformant et en l'adaptant. Pour ce qui est de la théorie des grandeurs idéales, ils avaient des témoignages attestant que Platon avait élaboré une telle doctrine, qu'elle avait été consignée dans le περὶ τἀγαθοῦ d'Aristote et d'autres Platoniciens, rien de plus normal pour eux que de rapporter cette doctrine à cet écrit. Mais ce qu'ils ne savaient plus, c'est que cette doctrine était rappelée au deuxième livre du περὶ φιλοσοφίας, comme les textes d'Alexandre d'Aphrodise et celui du *De anima* en font foi. La tradition sur ce point s'est perdue de très bonne heure; ces spéculations ne répondaient plus aux besoins religieux et mystiques de la période hellénistique, seuls des petits groupes d'initiés, d'abord néopythagoriciens, ensuite néoplatoniciens, élaborèrent progressivement en la déformant cette métaphysique du vieux Platon en une théologie profane, dont la somme devait être l'*Institutio theologica* de Proclus [1]). Aussi le témoignage de ces derniers Com-

---

[1]) L'influence prépondérante du néopythagorisme sur la philosophie aux tout premiers siècles de notre ère a été remarquablement mise en évidence par E. R. Dodds, *The* Parmenides *of Plato and the Origin of the Neoplatonic ‚One'* dans *Class. Quart.* 22 (1928) 129-142 (surtout 140-142) et dans son édition de Proclus, *The Elements of Theology*, Oxford 1933, pp. XXIV s. et 257-260. Dodds s'est borné à l'étude du principe de l'„un"; notre étude montre que c'est tout le système des Nombres-Idées qui fut assumé par le néopythagorisme et transformé par lui. Comme l'ont montré M. J. Carcopino (*La basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris 1927) et Fr. Cumont (*Lux perpetua*, Paris 1949), l'influence du néopythagorisme a été surtout une influence religieuse. Cependant d'autres rapprochements dans le domaine purement littéraire, que l'on a pu soutenir avec succès, en particulier pour Virgile, cf. J. Carcopino, *Virgile et le mystère de la IVe égloge*, Paris 1930, surtout pp. 30-105 et P. Maury, *Le secret de Virgile et l'architecture des Bucoliques*, dans *Lettres d'humanité*, 3 (1944) 71-147, constituent autant de signes de l'influence énorme qu'a exercé le renouveau pythagoricien sur les esprits aux alentours de l'ère chrétienne. Tous ces rapprochements littéraires et doctrinaux supposent l'existence de textes aujourd'hui perdus. Sur l'existence d'une littérature aristotélicienne pseudépigraphique dans le néoplatonisme, nous avons au moins un témoignage dans une lettre de l'empereur Julien à Priscus, un émule de Jamblique (éd. Bidez-Cumont, Paris

mentateurs grecs doit être accueilli avec une certaine réserve. Sans doute ils se sont trompés et nous comprenons pourquoi, mais nous devons reconnaître que sans les patientes recherches menées depuis un siècle, nous penserions peut-être encore comme eux.

Aussi bien la lumière complète n'est pas encore faite; mais si nous entrevoyons dans quel sens il faut chercher, c'est en répondant positivement à notre question du début et en rendant au vieux Platon la paternité de la doctrine sur la déduction du ζῷον et de l'âme à partir des nombres idéaux, telle qu'il devait l'exposer comme personnage du dialogue περὶ φιλοσοφίας et telle qu'Aristote, se citant lui-même, la rappelle au premier livre du *De anima*.

1922, p. 15. 20 ss.): „Quant aux recueils d'extraits d'Aristote que tu as composés, voici ce que j'ai à t'en dire, ni plus ni moins: tu as fait de moi ton disciple pseudépigraphe (πεποίηκάς με ψευδεπίγραφον εἶναί σου μαθητήν) .....", ce que Bidez (*Un singulier naufrage littéraire dans l'antiquité*, Bruxelles 1943, p. 31) commente: Julien veut dire que, s'il est devenu nominalement l'élève d'Aristote, c'est de Priscus qu'il l'est en réalité, puisque c'est par l'intermédiaire de Priscus que le maître (Aristote) lui a parlé. On connaît, d'autre part, les textes rassemblés autrefois par Bywater (*Journ. of Philol.* 1 [1868] 24-25) qui prouvent l'existence de faux néopythagoriciens et néoplatoniciens, vers le Ier s. av. J.-C., dans les grands centres intellectuels de Pergame et d'Alexandrie (Galien, *In Hipp. de nat. hom.*, *Comment. II*, 108-109 dans le *Corpus Medic. Gr.* V 9, 1, p. 57. 12-16 [Mewaldt]) et à la cour africaine d'un mécène littéraire, Juba II, roi de Mauritanie (Elias, *In cat.*, *Prooem.*, p. 128. 1-22 [Busse]). De plus, l'ardeur que l'on met encore à la fin du IIIe s. à montrer que Platon a plagié des écrits pythagoriciens plus anciens que lui (voir Porphyre, *Vit. pyth.*, 53, p. 46. 12-19 [Nauck] et *ap.* Eusèbe, *Prep. Ev.*, X 3, 24, I, p. 539. 10-22 [Dindorf]) témoigne encore à sa manière de ce „barbarized Platonism which had become associated with the name of Pythagoras", comme l'écrit Bywater. Déjà au temps de Cicéron, cette association des noms de Platon et de Pythagore était admise; cf. *De re p.*, I x, 16: *Quem enim auctorem de illo locupletiorem Platone laudare possumus? cuius in libris multis locis ita loquitur Socrates, ut etiam, cum de moribus, de virtutibus, denique de re publica disputet, numeros tamen et geometriam et harmoniam studeat Pythagorae more coniugere .... Platonem .... in Italiam et in Siciliam contendisse, ut Pythagorae inventa perdisceret, eumque et cum Archyta Tarentino et cum Timaeo Locro multum fuisse et Philoleo commentarios esse nanctum, cumque eo tempore in his locis Pythagorae nomen vigeret, illum se et hominibus Pythagoreis et studiis illis dedisse. itaque .... leporem Socraticum subtilitatemque sermonis cum obscuritate Pythagorae et cum illa plurimarum artium gravitate contexuit.* Ceci a été écrit entre 54 et 51 av. J.-C.

IV

Pour conclure, il suffira de relire le texte du *De anima* à la lumière de nos commentaires antérieurs, en prenant à notre tour position sur le sens des expressions αὐτὸ τὸ ζῷον et τὰ δ' ἄλλα que nous avons volontairement traduites jusqu'à maintenant d'une manière vague par „le Vivant en soi" et „le reste".

Nous avons fait ressortir plus haut (p. 24 et n. 1) à la fois le parallélisme des deux premières phrases (404 b 16-18 et 18-21) et le fait que ce parallélisme n'est pas parfait. Ces ressemblances et ces différences expriment d'une manière très nuancée la pensée d'Aristote. La première phrase au style direct transcrit une opinion de Platon dans le *Timée*, la seconde, dans une tournure passive plus impersonnelle, donne une doctrine d'un Platon qu'Aristote lui-même faisait parler dans le περὶ φιλοσοφίας. Pourtant c'est le même Platon et les doctrines sont parfaitement cohérentes. La ψυχή dont le *Timée* nous livre la fabrication, c'est ce que nous appelons improprement „l'âme du monde", il faudrait dire, c'est l'âme du Vivant complet, ce „macrozôon", objet de toute la première partie du *Timée*, qui doit nous instruire par le biais de l'homologie macro-micro, sur ce „microzôon" qu'est l'homme, auquel le *Timée* est tout entier consacré. Il fallait donc, d'après le principe de la connaissance du semblable par le semblable, et dans la ligne de la métaphysique des ἀρχαί du vieux Platon, il fallait nécessairement aussi déduire ce „Vivant en soi" des principes premiers que sont les nombres idéaux. On peut discuter sur la portée d'une telle doctrine, on ne peut nier qu'elle soit dans la logique de toute la philosophie de Platon.

Ainsi donc nous croyons que, par cette expression, αὐτὸ τὸ ζῷον, Aristote vise le Vivant du *Timée*. Ce Vivant est l'idée et le paradigme du vivant, celui qui contient en lui-même, comme archétype, tous les vivants particuliers; comme on l'a bien marqué [1]), il est

---

[1]) H. Cherniss, *Aristotle's Criticism* . . ., pp. 574-578. Nous utilisons ici les excellentes remarques de Cherniss, que nous ne pouvons malheureusement pas suivre jusqu'en ses dernières conclusions.

à la fois plus et moins que le monde des Idées. Sans doute, il ne comprend pas toutes les Idées, mais il assume aussi en lui quelque chose qui est plus que les idées des choses, la vie elle-même et ce qui fait un organisme s'exerçant sous la loi de l'Un, du Bien et du Beau. Notons bien que αὐτὸ τὸ ζῷον est l'équivalent strict de τὸ ὅ ἔστι ζῷον (*Tim.* 39 E 8) [1]), expressions techniques de la philosophie platonicienne et qui défient toute traduction. Maintenant, que le ζῷον du *Timée* ait été indûment identifié par les Commentateurs avec le κόσμος νοητός, de même que notre αὐτὸ τὸ ζῷον du περὶ φιλοσοφίας et du *De anima*, c'est là une preuve manifeste que ces deux expressions ont été comprises comme désignant la même réalité, c'est-à-dire que la tradition ancienne lisait bien dans le mot d'Aristote le ζῷον même de Platon. Plotin est un témoin sûr de cette interprétation du τὸ ὅ ἔστι ζῷον en κόσμος νοητός [2]), les Commentateurs ultérieurs, sachant d'une part que le αὐτὸ τὸ ζῷον du *De anima* devait désigner le ζῷον du *Timée*, et se fondant sur cette exégèse du *Timée*, classique dans le Néoplatonisme, interprétèrent à leur tour le mot du *De anima* par le κόσμος νοητός de Plotin. Ainsi Jamblique [3]),

---

[1]) Voir Cherniss, *ibid.*, p. 309-310, n. 211. Sauf que l'on se serait attendu à la forme τὸ αὐτοζῷον, qui est celle qui a été rétablie par les Commentateurs. Le mot, sauf erreur, n'existe pas chez Platon; il est employé une fois par Aristote (*Top.* V 7, 137 b 11), qui partout ailleurs a αὐτὸ τὸ ζῷον (*Met.* Z 14, 1039 b 9-16 et frgt. 189, p. 152, 18 R.[3] = Alex., *In met.*, p. 98. 13-14 [Hayduck]) ou τὸ ζῷον αὐτό (*Met.* M 9, 1085 a 26) ou αὐτό τι ζῷον (*Met.* H 6, 1045 a 16) ou αὐτὸ ζῷον (*Top.* VI 6, 143 b 31). Il semble résulter de cette diversité de formules qu'il n'existait pas dans le platonisme tardif un mot consacré pour désigner l'idée du vivant, le mot τὸ ζῷον avait suffi à Platon. Mais ce n'était pas être infidèle à la pensée du Maître que d'ajouter αὐτό à τὸ ζῷον, surtout si l'on entendait αὐτό comme marquant l'autonomie transcendante du Vivant parfait „en soi", objet seulement d'une pure saisie intellectuelle, distingué de ses multiples réalisations sensibles et particulières. Sur ce sens, cf. E. Kapp, *Greek Foundations of traditional Logic*, New York 1942, pp. 34-36. D'autre part, on peut penser que ce fut pour ne pas risquer une équivoque que l'on évita le mot τὸ αὐτοζῷον, si l'on note que, d'après un passage doxographique de Philopon (*In de an.*, p. 165. 18 ss. [Heinze] = frgt. 65 du *Xenokrates* de Heinze), il semble que Xénocrate se soit servi du mot αὐτόζωον pour désigner l'âme elle-même. Ce mot forgé, comme αὐτοκινητόν, sur l'adjectif ζωόν aurait le sens de „qui a la vie par soi-même", et exprime, dans le raccourci d'une formule, une doctrine purement platonicienne: cf. *Phédon* 105 C-E, Albinus, *Didask.* 25, p. 177. 16-17 (Hermann).

[2]) Pour l'exégèse de *Tim.* 39 E par Plotin, voir *Enn.* II 9, 6. 17-18; III 2, 3. 23-26; III 9, 1. 1-2; IV, 8, 1. 46-50; V 9, 9. 8; VI 6, 7. 15; VI 6, 8. 17-20.

[3]) Cf. *supra*, p. 36 et n. 3.

Thémistius [1]) et Simplicius [2]). Cependant Philopon nous est un témoin d'une autre exégèse où l'allusion au *Timée* est évidente, puisqu'il définit le αὐτοζῷον comme αὐτὴ ἡ ἰδέα τοῦ ζῴου καὶ τὸ παράδειγμα (p. 77. 6) et qu'il nous dit qu'il comprend en lui les quatre espèces mêmes de vivants énumérées dans *Tim.* 39 E-40 A: les dieux célestes, l'espèce ailée aérienne, l'espèce aquatique et l'espèce qui vit sur la terre et qui marche (p. 77. 26-27). Ici l'exégèse est irrécusable et nous montre sans doute possible que αὐτὸ τὸ ζῷον désigne le „Vivant en soi" du *Timée.*

Ceci étant admis, il est clair qu'il était parfaitement logique pour le vieux Platon de composer la plus haute et la plus ultime réalité du monde physique à partir des principes les plus élevés de sa métaphysique: les quatre premiers nombres idéaux, sources et comme essences de toutes les figures mathématiques dont le monde des vivants nous révèle l'extraordinaire variété. Reste la petite phrase: τὰ δ' ἄλλα ὁμοιοτρόπως [3]). Le ζῷον étant l'espèce la plus générale et compréhensive de tout le reste, c'est tout ce reste qui se trouve ainsi désigné. Ce τὰ ἄλλα rappelle ceux du *Timée* (30 C 7 et 39 E 3), mais son extension peut être plus grande encore et viser à la fois les êtres animés et les êtres inanimés. Ici le ζῷον est l'être par excellence, et tout ce qui est se subordonne au Vivant [4]).

Même théorie pour l'âme, qui suit (ἔτι δὲ ...) le ζῷον dans cette déduction à partir des principes. Mais avec cette différence (καὶ ἄλλως) que l'âme est recomposée à partir de ses différentes puis-

---

[1]) Thémistius ne fait que reprendre l'exégèse du texte du soi disant Xénocrate qu'il a cité, cf. *supra*, p. 41. M. Cherniss voudrait y voir un ajout de Thémistius lui-même (*Aristotle's Criticism* ..., p. 578), mais il semble plus probable d'y trouver une nouvelle raison pour considérer ce texte comme pseudépigraphique.

[2]) Simplicius, *In de an.*, p. 29. 16 . . . τὸν νοητὸν δηλοῦν διάκοσμον.

[3]) Cette formule est une expression toute faite couramment employé par Aristote. Cf. *De interpretatione* 12, 21 b 25-26, *De insomniis* 3, 461 a 29-30. On peut penser, si l'on veut, que cette formule abrège une citation plus longue. Il y en a d'autres cas dans le *De anima* comme l'a montré M. de Corte, *Notes critiques sur le „de Anima" d'Aristote* dans *Rev. Ét. Grecques* 45 (1932) 163 ss.

[4]) Nous avons en Aristote (*Met.* N 1, 1088 a 10-11) une énumération qui peut nous donner une idée de ce que comprend τὰ ἄλλα: εἰ δ' ἄνθρωπος καὶ ἵππος καὶ θεός, ζῷον ἴσως, καὶ ὁ ἀριθμὸς αὐτῶν ἔσται ζῷα. Chez Platon, dans le couple στοιχεῖα—τἄλλα, ce τἄλλα a une valeur analogue, cf. *Théét.* 201 E et 205 C, *Crat.* 422 A; chez Aristote τἄλλα est synonyme de τὰ ὑποκείμενα dans le sens de: *singulae res quae universali notioni sunt subjectae* (Bonitz, *in Met.*, II, p. 48), cf. *Met.* A 2, 982 b 2-4, *Protrept.* frgt. 5 a (Walzer) p. 29. 2-4, etc.

sances, lesquelles sont également assimilées aux quatre premiers nombres idéaux, mais pour des raisons purement psychologiques, qui ne sont, d'ailleurs, indiquées ici que très brièvement. Et après le στερεοῦ de la ligne 24, il faut mettre un point en bas, — et non pas un point en haut, comme tous les éditeurs, — parce que la citation de Platon est finie et que commence le commentaire (γάρ) d'Aristote.

Nous concluons donc que nous sommes en présence d'une interprétation authentique du *Timée* par Platon lui-même, en fonction de sa dernière métaphysique dans laquelle les Idées étaient véritablement des nombres [1]), mais des nombres idéaux nettement distincts des nombres mathématiques; cette métaphysique aboutissait à une vue de sagesse achevée sur l'Être et sur le Monde. C'est sur l'arrière plan de cette *Weltanschauung* qu'Aristote a écrit le περὶ φιλοσοφίας, les premiers livres de la *Métaphysique* et peut-être aussi le livre Λ [2]).

---

[1]) Cp. E. Franck, *Plato und die sogenannten Pythagoreer*, Halle 1923, pp. 113-114.

[2]) C'est du moins une conclusion que l'on peut inférer de l'article de M. Ph. Merlan, cité *supra*, p. 15, n. 2, et qui mériterait d'être solidement établie, eu égard principalement aux nombreux textes énigmatiques de *De an.* III, qui font difficulté dans l'hypothèse d'une date ancienne.

APPENDICE I

Pour être tout à fait complète, l'enquête que nous avons menée devrait aussi s'étendre aux traductions et aux plus anciens commentaires arabes. La version latine du commentaire d'Averroès (*In de an.*, ed. Lugd. 1542, *text.* 26 et 27) semble bien révéler qu'il est entièrement dépendant dans son exégèse des grands Commentateurs grecs du VIe s. D'autre part, je dois à l'aimable obligeance du Dr. R. Walzer, l'indication que le commentaire d'Al-Kindi ne saurait être d'aucun secours. Cependant le R. P. Anawati, O.P. vient de découvrir un manuscrit d'une traduction ancienne encore inédite d'Ishāq b. Hunayn (IXe s.): MS. Istanbul, Aya Sofya 2450. Il a bien voulu nous communiquer sa collation du passage qui nous intéresse, ce dont nous le remercions bien vivement. Nous reproduisons ci-dessous une partie de ce texte avec la traduction française:

ولذلك يقول افلاطون فى كتابه الى طيماوس ان النفس من العناصر وانما يعرف
الشيء غيره بما فيه مما يشبه المعروف عنده وان الاشياء انما تكون عن
اوائلها وكذلك فصل قوله فى الحيوان فى كتابه الذى وضع فى كلام الفلسفة
فقال ان الحيوان . . . .

„C'est pourquoi Platon dit dans son livre, le *Timée*, que l'âme est (faite) à partir des éléments; car une chose connaît une autre par ce qu'il y a en elle qui ressemble à la chose qu'elle connaît et les choses existent à partir de leurs principes. Et de même, il a exposé son opinion au sujet du vivant dans le livre qu'il a composé sur le discours de la philosophie; il dit que le vivant..."

Cette traduction paraphrase visiblement le texte d'Aristote, mais cette paraphrase est précieuse, car elle manifeste indubitablement que, dans l'esprit du traducteur arabe, Aristote se réfère successivement à deux *livres*, le premier est cité par son titre, le *Timée*, quant au second, il semble bien que le traducteur ait voulu rendre par l'expression *fi kalām al-falsafa* le titre περὶ φιλοσοφίας [1]).

[1]) Cf. *Addenda*, p. 70.

Qu'Aristote ait bien voulu citer ici aussi un ouvrage par son titre, c'est ce que révèle un examen attentif de la formule de citation. Il faut remarquer que les traductions qui ont été données de cette formule impliquent que le traducteur a lu λόγοις dans λεγομένοις, comme en témoigne cette liste de quelques traductions parmi les plus marquantes proposées depuis cinquante ans.

Rodier (1900)
De même encore, il a été exposé, dans les discours sur la philosophie, ...

Hicks (1907)
In like manner it was explained in the lectures on philosophy, ...

Busse (1911)
Ähnliche Angaben enthält auch die Schrift: Uber die Philosophie,...

Smith (*Oxford Transl.* 1931)
Similarly also in his lectures „On Philosophy" it was set forth ...

Tricot (1934)
De même aussi, dans ses leçons sur la Philosophie, on trouve établi ...

Gohlke (1947)
Ähnlich bestimmte er in den Vorlesungen über Philosophie ...

Autant de formules qui semblent bien escamoter la difficulté que constitue le mot λεγομένοις. Or nous avons dans la *Physique* un parallèle intéressant pour cette formule de citation, c'est justement la référence aux ἄγραφα δόγματα de Platon: ἐν τοῖς λεγομένοις ἀγράφοις δόγμασιν (*Phys.* IV 2, 209 b 14-15), ce que l'on peut traduire: „dans (l'ouvrage) que l'on appelle ἄγραφα δόγματα", appellation en vérité fort insolite et qui, en effet, n'a pu être consacrée que par l'usage dans l'école académicienne. On se souvient d'autre part des premiers mots du traité περὶ διαίτης ὀξέων dans le *Corpus hippocraticum*: οἱ συγγράψαντες τὰς Κνιδίας καλεομένας γνώμας ..., traduits par W. H. S. Jones: „The authors of the work entitled *Cnidian Sentences* ..." (*Hippocrates*, vol. II, pp. 62 s., Loeb Classical Library). Pour ce qui est de notre citation du *De anima*, il semble bien qu'il faut sous-entendre λόγοις et interpréter λεγομένοις dans le même sens que celui de la *Physique*; on lira donc: ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις <λόγοις>. Et il est bien naturel de penser que cette désignation pour un dialogue n'a pu être consacrée que par l'usage. Sauf erreur, tous les dialogues de Platon et des Socratiques, (au moins ceux que nous connaissons encore), portaient pour titre le nom du ou de l'un des personnages

du dialogue, en général le personnage principal. On a vu, cf. *supra* p. 22, que Platon était peut-être le personnage principal du dialogue et il était sans doute difficile, voire impossible, d'intituler un écrit du nom même du maître, celui-ci étant encore vivant ou même disparu depuis peu. Mais sans préjuger du titre donné par Aristote à son dialogue, sans même se demander si ce dialogue a été effectivement „publié" par son auteur dès sa composition, toutes questions absolument insolubles, le fait que l'usage aurait lui-même déterminé ce titre étrange pour un dialogue, (on sait combien les Anciens avaient plus que nous le sens des genres littéraires), justifie pleinement cet emploi du mot λεγομένοις. (C'est d'ailleurs le sens courant de ce qualificatif, cf. Liddell-Scott-Jones, *s.v.* λέγω III, 10). Finalement la meilleure traduction, bien qu'elle implique une précision qui n'est pas dans le texte, semble être: *dans l'ouvrage intitulé* „Sur la philosophie". C'est cette traduction, à laquelle nous nous étions arrêté spontanément, que nous maintenons dans notre texte.

APPENDICE II

TEXTES

I

Aristote, *Métaphysique* N 2-3, 1090 a 2-1091 a 12 Ross; cf. *supra*, pp. 26 ss.

1090 a 2 ἐπιστήσειε δ' ἄν τις τὴν
σκέψιν καὶ περὶ τῶν ἀριθμῶν πόθεν δεῖ λαβεῖν τὴν πίστιν ὡς
4 εἰσίν.
4 τῷ μὲν γὰρ ἰδέας τιθεμένῳ παρέχονταί τιν' αἰτίαν
5 τοῖς οὖσιν, εἴπερ ἕκαστος τῶν ἀριθμῶν ἰδέα τις ἡ δ' ἰδέα
τοῖς ἄλλοις αἰτία τοῦ εἶναι ὃν δή ποτε τρόπον (ἔστω γὰρ
ὑποκείμενον αὐτοῖς τοῦτο)· τῷ δὲ τοῦτον μὲν τὸν τρόπον οὐκ
οἰομένῳ διὰ τὸ τὰς ἐνούσας δυσχερείας ὁρᾶν περὶ τὰς ἰδέας
ὥστε διά γε ταῦτα μὴ ποιεῖν ἀριθμούς, ποιοῦντι δὲ ἀριθμὸν
10 τὸν μαθηματικόν, πόθεν τε χρὴ πιστεῦσαι ὡς ἔστι τοιοῦτος
ἀριθμός, καὶ τί τοῖς ἄλλοις χρήσιμος; οὐθενὸς γὰρ οὔτε φη-
σὶν ὁ λέγων αὐτὸν εἶναι, ἀλλ' ὡς αὐτήν τινα λέγει καθ'
αὑτὴν φύσιν οὖσαν, οὔτε φαίνεται ὢν αἴτιος· τὰ γὰρ θεωρή-
ματα τῶν ἀριθμητικῶν πάντα καὶ κατὰ τῶν αἰσθητῶν
15 ὑπάρξει, καθάπερ ἐλέχθη.

Οἱ μὲν οὖν τιθέμενοι τὰς ἰδέας εἶναι, καὶ ἀριθμοὺς αὐτὰς
εἶναι, <τῷ> κατὰ τὴν ἔκθεσιν ἑκάστου παρὰ τὰ πολλὰ λαμβά-
νειν [τὸ] ἕν τι ἕκαστον πειρῶνταί γε λέγειν πως διὰ τί
ἔστιν, οὐ μὴν ἀλλὰ ἐπεὶ οὔτε ἀναγκαῖα οὔτε δυνατὰ ταῦτα,
20 οὐδὲ τὸν ἀριθμὸν διά γε ταῦτα εἶναι λεκτέον· οἱ δὲ Πυθα-
γόρειοι διὰ τὸ ὁρᾶν πολλὰ τῶν ἀριθμῶν πάθη ὑπάρχοντα
τοῖς αἰσθητοῖς σώμασιν, εἶναι μὲν ἀριθμοὺς ἐποίησαν τὰ
ὄντα, οὐ χωριστοὺς δέ, ἀλλ' ἐξ ἀριθμῶν τὰ ὄντα· διὰ τί δέ;
ὅτι τὰ πάθη τὰ τῶν ἀριθμῶν ἐν ἁρμονίᾳ ὑπάρχει καὶ ἐν
25 τῷ οὐρανῷ καὶ ἐν πολλοῖς ἄλλοις. τοῖς δὲ τὸν μαθηματικὸν
μόνον λέγουσιν εἶναι ἀριθμὸν οὐθὲν τοιοῦτον ἐνδέχεται λέγειν
κατὰ τὰς ὑποθέσεις, ἀλλ' ὅτι οὐκ ἔσονται αὐτῶν αἱ ἐπιστῆ-
μαι ἐλέγετο. ἡμεῖς δέ φαμεν εἶναι, καθάπερ εἴπομεν πρό-

τερον. καὶ δῆλον ὅτι οὐ κεχώρισται τὰ μαθηματικά· οὐ γὰρ ἂν κεχωρισμένων τὰ πάθη ὑπῆρχεν ἐν τοῖς σώμασιν. οἱ μὲν οὖν Πυθαγόρειοι κατὰ μὲν τὸ τοιοῦτον οὐθενὶ ἔνοχοί εἰσιν, κατὰ μέντοι τὸ ποιεῖν ἐξ ἀριθμῶν τὰ φυσικὰ σώματα, ἐκ μὴ ἐχόντων βάρος μηδὲ κουφότητα ἔχοντα κουφότητα καὶ βάρος, ἐοίκασι περὶ ἄλλου οὐρανοῦ λέγειν καὶ σωμάτων ἀλλ' οὐ τῶν αἰσθητῶν· οἱ δὲ χωριστὸν ποιοῦντες, ὅτι ἐπὶ τῶν αἰσθητῶν οὐκ ἔσται τὰ ἀξιώματα, ἀληθῆ δὲ τὰ λεγόμενα καὶ σαίνει τὴν ψυχήν, εἶναί τε ὑπολαμβάνουσι καὶ χωριστὰ
1090 b εἶναι· ὁμοίως δὲ καὶ τὰ μεγέθη τὰ μαθηματικά. δῆλον οὖν ὅτι καὶ ὁ ἐναντιούμενος λόγος τἀναντία ἐρεῖ, καὶ ὃ ἄρτι ἠπορήθη λυτέον τοῖς οὕτω λέγουσι, διὰ τί οὐδαμῶς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς ὑπαρχόντων τὰ πάθη ὑπάρχει αὐτῶν ἐν τοῖς αἰσθητοῖς.

Εἰσὶ δέ τινες οἳ ἐκ τοῦ πέρατα εἶναι καὶ ἔσχατα τὴν στιγμὴν μὲν γραμμῆς, ταύτην δ' ἐπιπέδου, τοῦτο δὲ τοῦ στερεοῦ, οἴονται εἶναι ἀνάγκην τοιαύτας φύσεις εἶναι. δεῖ δὴ καὶ τοῦτον ὁρᾶν τὸν λόγον, μὴ λίαν ᾖ μαλακός. οὔτε γὰρ οὐσίαι εἰσὶ τὰ ἔσχατα ἀλλὰ μᾶλλον πάντα ταῦτα πέρατα (ἐπεὶ καὶ τῆς βαδίσεως καὶ ὅλως κινήσεως ἔστι τι πέρας· τοῦτ' οὖν ἔσται τόδε τι καὶ οὐσία τις· ἀλλ' ἄτοπον)· οὐ μὴν ἀλλὰ εἰ καὶ εἰσί, τῶνδε τῶν αἰσθητῶν ἔσονται πάντα (ἐπὶ τούτων γὰρ ὁ λόγος εἴρηκεν)· διὰ τί οὖν χωριστὰ ἔσται;

Ἔτι δὲ ἐπιζητήσειεν ἄν τις μὴ λίαν εὐχερὴς ὢν περὶ μὲν τοῦ ἀριθμοῦ παντὸς καὶ τῶν μαθηματικῶν τὸ μηθὲν συμβάλλεσθαι ἀλλήλοις τὰ πρότερα τοῖς ὕστερον (μὴ ὄντος γὰρ τοῦ ἀριθμοῦ οὐθὲν ἧττον τὰ μεγέθη ἔσται τοῖς τὰ μαθηματικὰ μόνον εἶναι φαμένοις, καὶ τούτων μὴ ὄντων ἡ ψυχὴ καὶ τὰ σώματα τὰ αἰσθητά· οὐκ ἔοικε δ' ἡ φύσις ἐπεισοδιώδης οὖσα ἐκ τῶν φαινομένων, ὥσπερ μοχθηρὰ τραγῳδία)· τοῖς δὲ τὰς ἰδέας τιθεμένοις τοῦτο μὲν ἐκφεύγει, — ποιοῦσι γὰρ τὰ μεγέθη ἐκ τῆς ὕλης καὶ ἀριθμοῦ, ἐκ μὲν τῆς δυάδος τὰ μήκη, ἐκ τριάδος δ' ἴσως τὰ ἐπίπεδα, ἐκ δὲ τῆς τετράδος τὰ στερεὰ ἢ καὶ ἐξ ἄλλων ἀριθμῶν· διαφέρει γὰρ οὐθέν, — ἀλλὰ ταῦτά γε πότερον ἰδέαι ἔσονται, ἢ τίς ὁ τρόπος αὐτῶν, καὶ τί συμβάλλονται τοῖς οὖσιν; οὐθὲν γάρ, ὥσπερ οὐδὲ τὰ μαθηματικά, οὐδὲ ταῦτα συμβάλλεται. ἀλλὰ μὴν οὐδ' ὑπάρχει γε κατ' αὐτῶν οὐθὲν θεώρημα, ἐὰν μή τις βούληται κινεῖν τὰ μαθηματικὰ καὶ ποιεῖν ἰδίας τινὰς δόξας. ἔστι δ' οὐ χαλεπὸν

ὁποιασοῦν ὑποθέσεις λαμβάνοντας μακροποιεῖν καὶ συνείρειν. οὗτοι μὲν οὖν ταύτῃ προσγλιχόμενοι ταῖς ἰδέαις τὰ μαθηματικὰ διαμαρτάνουσιν· οἱ δὲ πρῶτοι δύο τοὺς ἀριθμοὺς ποιήσαντες, τόν τε τῶν εἰδῶν καὶ τὸν μαθηματικόν, οὔτ' εἰρήκασιν οὔτ' ἔχοιεν ἂν εἰπεῖν πῶς καὶ ἐκ τίνος ἔσται ὁ μαθηματικός. ποιοῦσι γὰρ αὐτὸν μεταξὺ τοῦ εἰδητικοῦ καὶ τοῦ αἰσθητοῦ. εἰ μὲν γὰρ ἐκ τοῦ μεγάλου καὶ μικροῦ, ὁ αὐτὸς ἐκείνῳ ἔσται τῷ τῶν ἰδεῶν (ἐξ ἄλλου δέ τινος μικροῦ
1091 a καὶ μεγάλου τὰ [γὰρ] μεγέθη ποιεῖ)· εἰ δ' ἕτερόν τι ἐρεῖ, πλείω τὰ στοιχεῖα ἐρεῖ· καὶ εἰ ἕν τι ἑκατέρου ἡ ἀρχή, κοινόν τι ἐπὶ τούτων ἔσται τὸ ἕν, ζητητέον τε πῶς καὶ ταῦτα πολλὰ τὸ ἓν καὶ ἅμα τὸν ἀριθμὸν γενέσθαι ἄλλως ἢ ἐξ ἑνὸς καὶ δυάδος ἀορίστου ἀδύνατον κατ' ἐκεῖνον. πάντα δὴ ταῦτα ἄλογα, καὶ μάχεται καὶ αὐτὰ ἑαυτοῖς καὶ τοῖς εὐλόγοις, καὶ ἔοικεν ἐν αὐτοῖς εἶναι ὁ Σιμωνίδου μακρὸς λόγος· γίγνεται γὰρ ὁ μακρὸς λόγος ὥσπερ ὁ τῶν δούλων ὅταν μηθὲν ὑγιὲς λέγωσιν. φαίνεται δὲ καὶ αὐτὰ τὰ στοιχεῖα τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν βοᾶν ὡς ἑλκόμενα· οὐ δύναται γὰρ οὐδαμῶς γεννῆσαι τὸν ἀριθμὸν ἀλλ' ἢ τὸν ἀφ' ἑνὸς διπλασιαζόμενον.

II

Aristote, *Métaphysique* Z 11, 1036 b 13-17 Ross; cf. *supra* pp. 32 s.

1036 b 13 καὶ τῶν τὰς ἰδέας λεγόντων οἱ μὲν αὐτογραμμὴν τὴν δυάδα, οἱ δὲ τὸ εἶδος τῆς γραμμῆς, ἔνια μὲν γὰρ εἶναι τὸ αὐτὸ τὸ εἶδος καὶ οὗ τὸ εἶδος (οἷον δυάδα καὶ τὸ εἶδος δυάδος). ἐπὶ γραμμῆς δὲ οὐκέτι.

III

Thémistius, *In de an.* 404 b 16-30, pp. 10. 23-12. 33 Heinze; cf. *supra*, pp. 37 ss. Les phrases littéralement empruntées à Aristote ont été soulignées.

p. 10. 23 . . . διὰ τοῦτο δὲ τὸν αὐτὸν τρόπον καὶ ὁ Τίμαιος τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ, ἐκ τῆς ἀμερίστου φύσεως καὶ πάντῃ ἀΰλου καὶ ἀσώματου καὶ τῆς περὶ τὰ σώματα μεριστῆς μέσην αὐτὴν συγκεκρᾶσθαι λέγων. τὴν

---

p. 10. 23-24 Arist., *De an.* 404 b 16-17.

μὲν οὖν ἀμέριστον καὶ ἄυλον ἥντινα λέγει, μᾶλλον ἄν τις ὑπονοήσειεν· περὶ δὲ τὰ σώματα μεριστὰς εἰ μὲν τὰς πρώτας λέγοι ποιότητας, οἷον ὑγρότητα καὶ ξηρότητα καὶ τὰς συστοίχους, οὐκ ἂν εἶεν αὗται περὶ τὰ σώματα μερισταί, ἀλλὰ περὶ τὴν ὕλην· εἰ δὲ τὴν φυτικὴν δύναμιν, εἴη μὲν ἂν αὕτη περὶ σώματα μεριστή· προσχρῆται γὰρ οὐ τῇ ὕλῃ τῇ ἀμόρφῳ παντελῶς, ἀλλὰ τοῖς στοιχείοις, καὶ ταῦτα συγκρίνει τε καὶ διακρίνει, καὶ περὶ ταῦτά ἐστι μεριστή. διὰ τί δὲ οὐ καὶ τὴν αἰσθητικὴν τοιαύτην ἂν εἴποιμεν καὶ τὴν ἐπιθυμητικὴν καὶ τὴν θυμικήν; ἅπασαι γὰρ περὶ σώματα καὶ ἐν σώμασι, καὶ ὅσαι αὐτῶν ἄλογοι παντελῶς καὶ ὅσαι ὑπήκοοι λόγῳ. εἰ δὲ ταύτας ἁπάσας λέγοι περὶ τὰ σώματα μεριστάς, τὴν λογικὴν ἂν λοιπὸν μόνην ψυχὴν μέσην εἶναι ποιοῖ τῆς τε ἀμερίστου καὶ τῆς περὶ τὰ
p. 11 σώματα μεριστῆς καὶ ἐκ τούτων συντεθεῖσθαι καὶ συγκεκρᾶσθαι, οὐ κυρίως λέγων τὸ συγκεκρᾶσθαι· οὐ γὰρ δήπου συμφθαρέντος τῷ ἀμερίστῳ τοῦ μεριστοῦ καὶ τὴν μὲν οἰκείαν δύναμιν ἀπολεσάντων, συστησάντων δὲ ἐν τῷ κράματι ποιότητα ἰδιάζουσαν, οὕτω γέγονεν ἡ ψυχή, ἀλλ' ὅτι ἡ φύσις τῆς λογικῆς ψυχῆς νοῦ μέν ἐστι φαυλοτέρα τῶν δὲ ἀλόγων δυνάμεων πολὺ βελτίων, ἔχουσα πρὸς ἑκάτερα συγγένειαν, ὥσπερ καὶ τὰ κεκραμένα πρὸς τὰ στοιχεῖα ἐξ ὧν ἐκράθη. καὶ διὰ τοῦτο χρῆσθαι δύο δυνάμεσι πρὸς κατάληψιν τῶν ὄντων τῇ τε ταὐτοῦ καὶ τῇ θατέρου. ὅταν μὲν γὰρ τὰ γένη καὶ τὰ εἴδη συνάγῃ, τὴν ταὐτότητα ἀνιχνεύει· ὅταν δὲ τὰς διαφορὰς προσλαμβάνῃ, τὴν ἑτερότητα ἐξευρίσκει. ἃς καὶ αὐτὰς ἀπὸ τῶν στοιχείων ἐρανίζεται, τὴν ταὐτοῦ μὲν ἀπὸ τῆς ἀμερίστου φύσεως, τὴν θατέρου δὲ ἀπὸ τῆς μεριστῆς. οὕτω μὲν οὖν καὶ ὁ Τίμαιος τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ, καὶ μήποτε ὅπερ εἴρηται οὐ πᾶσαν ἀλλὰ τὴν λογικὴν μόνην, ἥπερ ἂν εἴη καὶ τοῦ κόσμου ψυχή· τὰς γὰρ παθητικὰς δυνάμεις ὕστερον προσυφῆναί φησι τοὺς δευτέρους θεούς, τοὺς τῶν θνητῶν ζώων δημιουργούς. ἀλλ' ὅτι γε καὶ αὐτὸς προσεδεήθη τῶν στοιχείων εἰς τὴν σύστασιν τῆς ψυχῆς, ἵνα γινώσκειν ἔχοι τοῖς ὁμοίοις τὰ ὅμοια, δῆλόν ἐστιν.

Ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας διώρισται αὐτὸ μὲν τὸ ζῷον ἐξ αὐτῆς τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας εἶναι καὶ τοῦ πρώτου μήκους καὶ πλάτους καὶ βάθους, τὰς δ' ἄλλας ὁμοιοτρόπως. τὴν γὰρ ἀσώματον φύσιν τοῦ μὲν συνεχοῦς ποσοῦ πόρρωθεν εἶναι παντάπασιν ὑπελάμβανον οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι, ἅτε ἐν ὄγκῳ μὴ ὑφεστῶσαν, τοῦ διωρισμένου δὲ οἰκείαν εἶναι· πλῆθος γὰρ καὶ ἐκείνης εἶναι τῆς φύσεως ἐξ ἑνάδων ἀληθινῶν συντεθειμένον ὑπενόουν, οὐχ οἵαις ἡμεῖς χρώμεθα ἐπὶ τῶν σωμάτων μονάσιν, ὧν οὐδὲν

p. 11. 12-13 *ibid.*
p. 11. 15 φησι Plat., *Tim.* 41 C-D.
p. 11. 18-20 Arist., *De an.* 404 b 18-21.

ἐστιν ἓν ἀκριβῶς, ἀλλὰ πλείω, μᾶλλον δὲ ἄπειρα· διὸ καὶ εἰδητικὸν ἐκάλουν τοῦτον τὸν ἀριθμὸν ἅτε συγκείμενον ἐξ εἰδῶν, καὶ τοὺς ἀριθμοὺς ἐκείνους εἴδη τῶν ὄντων ἐτίθεντο· 'ἀριθμῷ δέ τε πάντ' ἐπέοικε'. τοῦ μὲν οὖν αὐτοζώου, τουτέστι τοῦ κόσμου τοῦ νοητοῦ, στοιχεῖα τὰ πρῶτα ἐποίουν τῶν εἰδητικῶν ἀριθμῶν τὴν τοῦ ἑνὸς ἰδέαν καὶ τὴν τῆς πρώτης δυάδος καὶ τὴν τῆς πρώτης τριάδος καὶ τὴν τῆς πρώτης τετράδος· ἐπειδὴ γὰρ ἐν τῷ νοητῷ κόσμῳ δεῖ πάντως τὰς ἀρχὰς παρεμφαίνεσθαι τοῦ αἰσθητοῦ, ὁ δὲ αἰσθητὸς ἐκ μήκους ἤδη καὶ πλάτους καὶ βάθους, τοῦ μὲν μήκους ἰδέαν εἶναι τὴν πρώτην ἀπεφήναντο δυάδα· ἀπὸ γὰρ ἑνὸς ἐφ' ἓν τὸ μῆκος, τουτέστιν ἀπὸ σημείου ἐπὶ σημεῖον· τοῦ δὲ μήκους ἅμα καὶ πλάτους τὴν πρώτην τριάδα· πρῶτον γὰρ τῶν ἐπιπέδων σχημάτων ἐστὶ τὸ τρίγωνον· τοῦ δὲ μήκους καὶ πλάτους καὶ βάθους τὴν πρώτην τετράδα· πρῶτον γὰρ τῶν στερεῶν ἐστὶν ἡ πυραμίς. ταῦτα δὲ ἅπαντα λαβεῖν ἔστιν
p. 12 ἐκ τῶν Περὶ φύσεως Ξενοκράτους. τὸ μὲν οὖν αὐτοζῷον, τουτέστι τὸν κόσμον τὸν νοητόν, ἐκ τῶν πρώτων ἐποίουν ἀρχῶν, τὰ δὲ ἐπὶ μέρους ἐκ τῶν ὑφειμένων· ὥσπερ γὰρ τὰ αἰσθητὰ ἔχει πρὸς ἄλληλα, οὕτω καὶ τὰς ἰδέας αὐτῶν πρὸς ἀλλήλας ἔχειν.

Ἔτι δὲ καὶ ἄλλως τὸν αὐτὸν τοῦτον λόγον μετῆεσαν· ἐπειδὴ γὰρ ἡ ψυχὴ πλείοσι δυνάμεσι χρῆται εἰς κατάληψιν τῶν ὄντων, νῷ καὶ ἐπιστήμῃ καὶ δόξῃ καὶ αἰσθήσει, τὸν μὲν νοῦν ἔχειν ἐκ τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας αὐτὴν διωρίζοντο, τὴν δὲ ἐπιστήμην ἐκ τῆς πρώτης δυάδος· ἀφ' ἑνὸς γὰρ ἐφ' ἓν καὶ ἡ ἐπιστήμη, ἀπὸ γὰρ τῶν προτάσεων ἐπὶ τὸ συμπέρασμα· τὴν δόξαν δὲ ἐκ τῆς πρώτης τριάδος, ὅσος ἦν καὶ τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμός· τῆς γὰρ δόξης ἤδη καὶ τὸ ἀληθὲς καὶ τὸ ψεῦδος ἐκ τῶν προτάσεων· αἴσθησιν δὲ ἀπὸ τῆς πρώτης τετράδος, ἐξ ἧς καὶ ἡ τοῦ στερεοῦ σώματος ἰδέα· περὶ γὰρ τὸ τοιοῦτον σῶμα ἡ αἴσθησις.

Τῶν μὲν γὰρ ὄντων ἁπάντων ἀρχὴ τὰ εἴδη καὶ ὁ εἰδητικὸς ἀριθμός, αὐτοῦ δὲ τοῦ ἀριθμοῦ στοιχεῖα τὸ ἓν καὶ ἡ δυὰς ἡ ἀόριστος ἣν ὑπετίθεσαν τῷ ἑνὶ πρὸς γένεσιν τοῦ πλήθους τῶν ἀριθμῶν· ἐξ αὐτοῦ μὲν γὰρ τοῦ ἑνός, εἴπερ ἓν εἴη τῷ ὄντι, οὐδὲν ἂν ἕτερον παραχθείη, πλήθους δὲ ἐν τοῖς εἴδεσιν ὄντος δεῖ φύσεως ἑτέρας ὑποκειμένης τῷ ἑνί, παρ' ἧς τὸ πλῆθος, ἣν ἀόριστον δυάδα ἐκάλουν· δυάδα μὲν ὅτι μεριστὴ καὶ πλήθους ἤδη ποιητική, ἀόριστον δὲ ὅτι μὴ εἶχεν οἰκεῖον ὅρον, ἀλλὰ παρὰ τοῦ ἑνὸς αὐτῇ ὁ ὅρος ἑκάστου εἴδους ἐχορηγεῖτο, καὶ ταύτης τῷ ἑνὶ παρυποστάσης τῆς φύσεως οὕτω πληθυνθῆναι τὸν εἰδητικὸν ἀριθμόν, καὶ ταύτης εἶναι εἰκόνα τὴν ἐν τοῖς σώμασιν ὕλην, ὥσπερ τοῦ ἑνὸς τὸ ἔνυλον εἶδος. τὴν οὖν ψυχὴν συγκειμένην ἐκ τῶν

---

p. 12. 5-13 Cf. Arist., *De an.* 404 b 21-24.

αὐτῶν ἀρχῶν ἐξ ὧνπερ ὁ εἰδητικὸς ἀριθμός, συγκειμένην δὲ οὐ τῷ κεκρᾶσθαι ἀλλὰ τῷ μέσην ἔχειν τάξιν ὑπὸ μὲν τοῦ ἑνὸς παραχθεῖσαν, τὴν δὲ περὶ τὰ σώματα μεριστὴν φύσιν παραγαγοῦσαν· συγκειμένην οὖν ἐκ τῶν αὐτῶν ἀρχῶν τοῖς εἰδητικοῖς ἀριθμοῖς εἰκότως γιγνώσκειν τὰ ὄντα.

Οὕτω μὲν οὖν καὶ ὁ παρὰ Πλάτωνι Τίμαιος καὶ αὐτὸς Πλάτων ἐκ τῆς πρὸς τὰς ἀρχὰς συγγενείας τῇ ψυχῇ τῶν ὄντων τὴν κατάληψιν ἀποδιδόασιν.

Ἦσαν δ' ἕτεροι οἱ καὶ τὰ δύο ἅμα συμπλέκοντες εἰς τὴν ἀπόδοσιν τῆς ψυχῆς, τό τε κινεῖν καὶ τὸ γιγνώσκειν, ὡς ὁ τὴν ψυχὴν ἀποφηνάμενος ἀριθμὸν κινοῦντα ἑαυτόν, διὰ μὲν τοῦ ἀριθμοῦ τὴν γνωστικὴν δύναμιν ἐνδεικνύμενος, διὰ δὲ τοῦ κινεῖν ἑαυτὸν τὴν κινητικήν.

IV

Simplicius, *In de an.* 404 b 18-30, pp. 28. 5-30. 24 Hayduck; cf. *supra*, pp. 43 s.

p. 28 p. 404 b 18 Ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις διωρίσθη.

Περὶ φιλοσοφίας νῦν λέγει τὰ Περὶ τοῦ ἀγαθοῦ αὐτῷ ἐκ τῆς Πλάτωνος ἀναγεγραμμένα συνουσίας, ἐν οἷς ἱστορεῖ τάς τε Πυθαγορείους καὶ Πλατωνικὰς περὶ τῶν ὄντων δόξας.

p. 404 b 19 Αὐτὸ μὲν τὸ ζῷον ἐξ αὐτῆς τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας καὶ τοῦ πρώτου μήκους καὶ πλάτους καὶ βάθους.

Ὁ μὲν Ἀριστοτέλης τὸ φαινόμενον ἀεὶ εἰωθὼς ἱστορεῖν καὶ ἐλέγχειν καὶ τὰ ὀνόματα κατὰ τὴν τῶν πολλῶν συνήθειαν ἐκδέχεσθαι εἴωθεν, ἀλλ' οὐ τῇ πραγματειώδει τῶν ἀνδρῶν * * * ἀναιρεῖν αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν, ἀλλὰ μόνον τὴν τῶν ὀνομάτων κατάχρησιν, ἀπατωμένους τε ἤδη τινὰς ὁρῶν, καὶ ἐπ' ἀριθμούς τε τοὺς μαθηματικοὺς καὶ ἐπὶ μεγέθη φερομένους τὰ γεωμετρικά. οἱ δὲ ἄνδρες τὰς λεωφόρους ἐκτρεπόμενοι καὶ ἐν ἀπορρήτοις μόνοις τοῖς ἀξίοις παραδιδόντες τὴν φιλοσοφίαν πρὸς τοὺς ἄλλους διὰ τῶν μαθηματικῶν αὐτὴν ἐνεδείκνυντο ὀνομάτων. καὶ σαφέστερον μὲν ἡ τῶν ἀνδρῶν ἔννοια ἐν τοῖς εἰς τὰ Μετὰ τὰ φυσικά μοι γεγραμμένοις διήρθρωται. νῦν δὲ ὅσον πρὸς μόνην τὴν τῶν προκειμένων ῥητῶν ἐξήγησιν ἐπιμνησθῆναι ἀνάγκη λέγωμεν. ἀριθμοὺς λέγοντες τὰ εἴδη ὡς πρῶτα διακεκριμένα τῆς ἀμερίστου ἑνώσεως (τὰ γὰρ ὑπερείδεα καὶ ὑπὲρ διάκρισιν) τὸ μὲν παντελὲς

p. 12. 30 Cf. Arist., *De an.* 404 b 28-30.

τῶν εἰδῶν πλῆθος διὰ τῆς δεκάδος ᾐνίττοντο. τὰς δὲ πρώτας εἰδητικὰς ἀρχὰς πρώτῃ μὲν μονάδι καὶ δυάδι ὡς οὐδὲ ἀριθμοῖς, πρώτῃ δὲ τρίαδι καὶ τετράδι ὡς πρώτοις ἀριθμοῖς τῇ μὲν περιττῶν τῇ δὲ ἀρτίων· ἐξ ὧν κατὰ συναγωγὴν ὁ δέκα γίνεται ἀριθμός. μετὰ δὲ τοὺς ἀριθμοὺς ἐν ζωαῖς δευτέραις καὶ πολλοσταῖς τὰ γεωμετρικὰ πρὸ τῶν φυσικῶν ὑποτιθέμενοι μεγέθη, καὶ ταῦτα ὡς εἰς αἰτίους τοὺς εἰδητικοὺς ἀνῆγον ἀριθμοὺς καὶ τὰς τούτων ἀρχάς· τὸ μὲν σημεῖον ὡς ἀμερὲς εἰς τὴν μονάδα, τὴν δὲ γραμμὴν ὡς πρώτην διάστασιν εἰς τὴν δυάδα, καὶ τὴν ἐπιφάνειαν αὖ ὡς ἐπὶ πλέον διαστᾶσαν εἰς τὴν τριάδα, εἰς δὲ τὴν τετράδα τὸ στερεόν. καὶ ἐκάλουν, ὡς ἐκ τῶν ὑπ' Ἀριστοτέλους λεγομένων τεκμαίρεσθαι, τὴν δυάδα πρῶτον μῆκος (οὐ γὰρ ἁπλῶς μῆκος, ἀλλὰ τὸ πρῶτον, ἵνα τὸ αἴτιον σημαίνωσιν),
p: 29 ὡσαύτως δὲ καὶ πρῶτον πλάτος τὴν τριάδα καὶ πρῶτον βάθος τὴν τετράδα. ἀνῆγον δὲ εἰς τὰς εἰδητικὰς ἀρχὰς καὶ τὰς ψυχικὰς πάσας γνώσεις, τὴν μὲν νοερὰν ὡς καθ' ἕνωσιν ἀμέριστον συναιρουμένην εἰς τὴν μονάδα, τὴν δὲ ἐπιστημονικὴν ὡς ἀνελισσομένην καὶ ὡς ἀπὸ ἑτέρου τοῦ αἰτίου εἰς τὸ αἰτιατὸν προαγομένην, ὡς δὲ καὶ διὰ τὸ ἀπλανὲς καὶ ἀεὶ διὰ τῶν αὐτῶν ὁδεῦον εἰς τὴν δυάδα, τὴν δὲ δόξαν εἰς τὴν τριάδα διὰ τὸ τὴν δύναμιν αὐτῆς μὴ ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἀεί, ἀλλὰ τοτὲ μὲν ἐπὶ τὸ ἀληθὲς τοτὲ δὲ ἐπὶ τὸ ψεῦδος κλίνειν, εἰς δὲ τὴν τετράδα τὴν αἴσθησιν διὰ τὸ σωμάτων εἶναι ἀντιληπτικήν. καὶ γὰρ ἐν μὲν τῇ δυάδι μίαν <εἶναι> ἀφ' ἑκατέρας μονάδος πρὸς τὴν λοιπὴν διάστασιν, ἐν δὲ τῇ τριάδι δύο ἐξ ὁποιασοῦν πρὸς τὰς λοιπάς, ἐν δὲ τῇ τετράδι τρεῖς. ἀνῆγον τοίνυν εἰς τὰς ἀρχὰς τά τε γνωστὰ πάντα, τουτέστι τὰ ὄντα, καὶ τὰς γνωστικὰς τούτων δυνάμεις. διῄρουν δὲ τά τε ὄντα οὐ κατὰ πλάτος, ἀλλὰ κατὰ βάθος εἴς τε τὰ νοητὰ καὶ ἐπιστητὰ καὶ δοξαστὰ καὶ αἰσθητά, καὶ ὁμοίως τὰς γνώσεις εἰς νοῦν καὶ ἐπιστήμην καὶ δόξαν καὶ αἴσθησιν. τὸ μὲν οὖν αὐτοζῷον ἐκ τῆς τῶν γνωστῶν εἴληπται διαιρέσεως, τὸν νοητὸν δηλοῦν διάκοσμον, ἐν ᾧ τὰ αὐτοειδῆ, τουτέστι τὰ πρώτιστα καὶ αἱ τούτων ἀρχαί, ἡ τοῦ αὐτοενὸς ἰδέα ἥ τε τοῦ πρώτου μήκους, ἥτις ἦν ἡ αὐτοδυάς, ἥτε τοῦ πρώτου πλάτους καὶ ἡ τοῦ πρώτου βάθους (κατὰ κοινοῦ γὰρ τὸ πρῶτον ἐπὶ πάντων συναρμοστέον), τουτέστιν ἡ αὐτοτριὰς καὶ ἡ αὐτοτετράς. τὰ δὲ ἄλλα ὁμοιοτρόπως φησί, τὰ λοιπὰ λέγων τῆς τῶν γνωστῶν διαιρέσεως τὰ ἐπιστητὰ τὰ δοξαστὰ τὰ αἰσθητά, ἐκ τῶν ἀρχῶν μὲν καὶ ταῦτα ὄντα τῶν εἰδῶν, ἀλλ' οὐκέτι ἐκ τῶν αὐτοαρχῶν ὡς ἐκ στοιχείων, ἀλλ' ἐξ ἐκείνων μέν, ὡς ἐξῃρημένων <δὲ> αἰτίων τῶν ἑκάστοις συστοίχων.

p. 404 b 21 Ἔτι δὲ καὶ ἄλλως.

Τρόπου μὲν ἑτέρου τὸ ἄλλως σημαντικόν. δηλοῖ δὲ τὴν ἐπὶ ὄντων μὲν καὶ αὐτὴν γινομένην διαίρεσιν, οὐ μὴν ᾗ γνωστά, ἀλλ' ᾗ γνωστικά, καὶ τούτων εἰς τὰς αὐτὰς ἀνηρτημένων ἀρχάς.

p. 404 b 24 Οἱ μὲν γὰρ ἀριθμοὶ τὰ εἴδη αὐτὰ καὶ ἀρχαὶ ἐλέγοντο.

Μετὰ τὸ διελεῖν ἑκάτερα ἰδίως τά τε γνωστὰ καὶ τὰ γνωστικά, τὴν πρὸς ἄλληλα αὐτῶν ἐν τούτοις ἐπιδείκνυσιν ὁμοιότητα, ἵνα καὶ κατὰ τοὺς ἄνδρας τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον γνωρίζηται. οἱ γὰρ ἀριθμοὶ τὰ αὐτὰ καὶ πρώτιστα εἴδη ὄντες ἦσαν μὲν ἐκ τῶν στοιχείων τοῦ αὐτοενὸς δυάδος τε καὶ τριάδος καὶ τετράδος, ἀρχαὶ δὲ ἐλέγοντο τῶν τε γνωστικῶν καὶ τῶν γνωστῶν οὐσιῶν. καὶ γὰρ τὰ οἷς κρίνεται τὰ πράγματα ταῖς στοιχειώδεσιν ὡρίζετο ἀρχαῖς, καὶ αὐτὰ τὰ γνωστὰ πράγματα, ὅτι εἴδη οἱ ἀριθμοὶ οὗτοι, τουτέστιν οἱ εἰδητικοί, καὶ αἱ τούτων στοιχειώδεις ἀρχαὶ τῶν πραγμάτων· πάντα γὰρ τὰ γνωστὰ πράγματα τοῖς εἴδεσιν ὁρίζεται, ᾗ εἴδη ἐστίν.

p. 30 p. 404 b 27 Ἐπεὶ δὲ καὶ κινητικόν γε ἐδόκει ἡ ψυχὴ εἶναι καὶ γνωριστικόν, οὕτως ἔνιοι συνέπλεξαν ἐξ ἀμφοῖν, ἀποφηνάμενοι τὴν ψυχὴν ἀριθμὸν κινοῦνθ' ἑαυτόν.

Ξενοκράτους ὁ τῆς ψυχῆς οὗτος λόγος βουλομένου τὴν μεσότητα αὐτῆς τῶν τε εἰδῶν καὶ τῶν εἰδοποιουμένων ἅμα καὶ τὸ ἴδιον αὐτῆς ἐνδείξασθαι· ὁ γὰρ ἀριθμὸς τὸ εἶδος, τὸ δὲ κινητὸν τοῖς εἰδοποιουμένοις προσήκει. ἐκ μὲν οὖν τῶν ἄκρων μονονοὺ † δηλοῖ τὸ οὔτε ἀριθμὸς ἁπλῶς ἔσται οὔτε κινητόν· τοῦ μὲν γὰρ ὑφεῖται, ᾗ τοῦ ἀμερίστου ἐκβέβληται, τοῦ δέ ἐστι κρείττων, ᾗ τοῦ μεριστοῦ ὑπερέχει. τὸ συναμφότερον οὖν ἄν πως εἴη ὡς ἀμφοτέροις κοινωνοῦσα, ἀριθμὸς κινητός. κατὰ δὲ τὸ οἰκεῖον τῆς μεσότητος ὑφ' ἑαυτοῦ κινητὸς λέγεται, ὅτι οὐχ ὡς διαστατική ἐστι μέση ἡ ψυχή, οἷος ὁ φυσικὸς λόγος καὶ πρὸ τούτου κατὰ τοὺς ἄνδρας ἡ μαθηματικὴ οὐσία, οὐδὲ οἷα κατὰ τὸ προϊὸν ἀπὸ νοῦ φῶς οὐσία νοερὰ μὲν ἔτι μένουσα, τῷ δὲ εἰς τὸ φανὸν καὶ σύμμετρον τοῖς ὑπὸ νοῦ καταλαμπομένοις προέρχεσθαι ἐξαγγέλλουσα τὸ μόνιμον καὶ κρύφιον τῆς νοερᾶς φύσεως, ἀλλὰ κατ' αὐτὴν τὴν ζωτικὴν ἰδιότητα ἔγερσιν καὶ ζέσιν τινὰ πάσης δηλούσης ζωῆς, ἀμέριστον μὲν καὶ ἐν ἑαυτῇ μένουσαν τῆς νοερᾶς, περὶ δὲ τὰ σώματα μεριζομένην καὶ ἑτέρωθεν εἰς ἕτερα ὑφιζάνουσαν τῆς σωματοειδοῦς, τῆς δὲ ψυχικῆς τὴν ἀφ' ἑαυτῆς εἰς † ἀνέλιξιν καὶ εἰς διάστασιν ἅμα συναγωγήν. διὰ ταῦτα μὲν οὖν ὁ Ξενοκράτης ἀριθμὸν αὐτὸν ἑαυτὸν κινοῦντα τὴν ψυχὴν ἀπεφήνατο. ὁ δὲ Ἀριστοτέλης τὸν ἀριθμὸν ὁριστικὸν προειπὼν καὶ τῶν γνωστῶν καὶ τῶν γνωστικῶν, ἐπὶ τῆς ψύχῆς εὐλόγως ὡς γνωστικὸν εἰρῆσθαι ἀκούει, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς εἰπόντας τὴν ψυχὴν ἀριθμὸν αὐτὸν ἑαυτὸν κινοῦντα συμπλέξαι ἔφη τὸ κινητικὸν καὶ τὸν γνωστικόν.

V

Philopon, *In de an.* 404 b 16-30, pp. 74. 30-81. 31 Hayduck; cf. *supra*, pp. 44 s.

p. 74 p. 404 b 16 Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ Πλάτων ἐν Τιμαίῳ τὴν ψυχὴν ἐκ τῶν στοιχείων ποιεῖ.

Καὶ ὁ Πλάτων, φησίν, ἐκ τῶν παρ' ἑαυτῷ ἀρχῶν, ὅθεν τὰ πάντα εἶναι ἔλεγεν, ἐκ τούτων καὶ τὴν ψυχὴν εἶναι ἔλεγεν, ἵνα ἐκ τῶν αὐτῶν οὖσα πασῶν ἀρχῶν γνωρίζῃ τὰ πάντα. πέντε δὲ γένη εἶναι ἔλεγεν ἀρχὰς πάντων τῶν ὄντων, τὴν οὐσίαν, τὴν ταυτότητα, τὴν ἑτερότητα, τὴν κίνησιν, τὴν
p. 75 στάσιν. γένη δὲ ταῦτα ἔλεγεν, οὐχ οὕτω γένη ὄντα ὥσπερ τὰ παρὰ τοῖς Περιπατητικοῖς, ἅτινα διήρηται ἀπ' ἀλλήλων καὶ ἀφ' ἑκάστου σειρά τις ἐκδίδοται τῶν ὑπαλλήλων γενῶν τε καὶ εἰδῶν, ἀλλὰ γένη αὐτὰ ἐκάλεσεν ὡς διὰ πάντων τῶν ὄντων διήκοντα. ἔστι γὰρ ἐν πᾶσι καὶ οὐσία, καθ' ἣν ἑκάστου ἐστὶ τὸ εἶναι, ἔστι καὶ ταυτότης, καθὸ ἐκ μιᾶς τῆς τῶν ὄντων ἐσμὲν ἀρχῆς· ἔχομεν δὲ καὶ ἑτερότητα, ἐπειδὴ καὶ πλῆθός ἐστι τὰ ὄντα, ὅπου δὲ πλῆθος ἐκεῖ ἡ ἑτερότης. ἔστι δὲ καὶ κίνησις ἐν πᾶσι τοῖς οὖσι· κίνησιν δὲ λέγω οὐ τὴν ἀτελῆ ἐνέργειαν, ὥς φησιν ὁ Ἀριστοτέλης, ἀλλὰ τὴν ἐνέργειαν τὴν ἑκάστου· πάντα γὰρ ἔχει οἰκείαν ἐνέργειαν, καὶ αὐτὰ τὰ ἄψυχα· ἢ γὰρ θερμαίνουσιν ἢ ψύχουσιν τὰ παρακείμενα ἢ ὑγραίνουσιν ἢ ξηραίνουσιν ἢ ἄλλο τι τοιοῦτον ποιοῦσιν. καὶ ἡ στάσις δὲ ἐπὶ πάντων θεωρεῖται· καὶ γὰρ καὶ τὰ ἀεικίνητα στάσεως μετέχει, οὐ μόνον τῷ τὴν ὁλότητα ἑστάναι, ἀλλὰ καὶ αὐτὸ τὸ μένειν ἐπὶ τῆς ἀεικινησίας στάσις ἐστί· καθὸ οὖν μένουσι κινούμενα τὰ κινούμενα ἢ ἀεὶ ἢ ἐπί τινα χρόνον, κατ' αὐτὸ τοῦτο στάσεως μετέχει. ἐκ τούτων οὖν τῶν γενῶν τὴν ψυχὴν Πλάτων ποιεῖ· φησὶ γὰρ ἐξ οὐσίας τε αὐτὴν εἶναι καὶ ταυτότητος καὶ ἑτερότητος, οὐσίας δὲ οὐ τῆς τυχούσης, ἀλλὰ τῆς τε ἀμερίστου οὐσίας καὶ τῆς περὶ τὰ σώματα μεριστῆς· ἐξ ἀμφοτέρων γὰρ τούτων γενέσθαι τὴν τῆς ψυχῆς οὐσίαν φησίν, ἵνα καὶ γνωστικὴ ᾖ ἀμφοτέρων. ἀλλ' ἐπειδὴ πάντων ἡ γνῶσις ἢ ὁμοιότητί τινι καὶ ταυτότητι γίνεται ἢ ἀνομοιότητι καὶ ἑτερότητι (τὸ γὰρ λευκὸν καὶ τῇ τοῦ λευκοῦ παραθέσει γνωρίζομεν· τὸ γὰρ ὅμοιον τῷ λευκῷ λευκόν ἐστι· καὶ τῇ τοῦ μέλανος· τὸ γὰρ ἐναντίον τῷ μέλανι λευκόν), καὶ ταῦτα ἐν τῇ συστάσει αὐτῆς μεμῖχθαί φησι τῆς γε ταὐτοῦ φύσεως λέγων πέρι καὶ τῆς τοῦ ἑτέρου. ὅτι δὲ καὶ αὐτοκίνητόν φησιν αὐτήν, πρόδηλον· ἐν τούτῳ δὲ ἔχοι ἂν καὶ τὴν στάσιν. τὰ δὲ πράγματα ἐκ τῶν ἀρχῶν εἶναι, τουτέστι τὰ ὄντα, ὧν ἔχει τὴν γνῶσιν ἡ ψυχή. διὰ τοῦτο οὖν, ἐπειδὴ ἐκ τῶν αὐτῶν ἀρχῶν ἐστι τοῖς οὖσι, τὸ δὲ ὅμοιον

---

p. 75. 8 φησιν Arist., *Phys.* III 2, 201 b 31.

τοῦ ὁμοίου ἐστὶ γνωστικόν, γινώσκει τὰ πάντα. εἰ τοίνυν ἐκ τῶν αὐτῶν στοιχείων τοῖς οὖσιν ἐποίησεν τὴν ψυχήν, ἵνα γινώσκῃ τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον, δῆλον ὡς μάλιστα ἴδιον τῆς ψυχῆς τὸ γινώσκειν καὶ οὗτος ὑπελάμβανεν.

p. 404 b 18 Ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς Περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις διωρίσθη.

Τὰ Περὶ τἀγαθοῦ ἐπιγραφόμενα Περὶ φιλοσοφίας λέγει· ἐν ἐκείνοις δὲ τὰς ἀγράφους συνουσίας τοῦ Πλάτωνος ἱστορεῖ ὁ Ἀριστοτέλης· ἔστι δὲ γνήσιον αὐτοῦ τὸ βιβλίον. ἱστορεῖ οὖν ἐκεῖ τὴν Πλάτωνος καὶ τῶν Πυθα-
p. 76 γορείων περὶ τῶν ὄντων καὶ τῶν ἀρχῶν αὐτῶν δόξαν. λέγει οὖν φάσκειν αὐτοὺς ὅτι τὰ εἴδη ἀριθμοί εἰσιν, ἀριθμοὶ δὲ δεκαδικοί· ἕκαστον γὰρ τῶν εἰδῶν δεκάδα ἔλεγον. ἀριθμοὺς μὲν οὖν ἐκάλουν τὰ εἴδη ἢ ὅτι, ὥσπερ ὁ ἀριθμὸς μετρεῖ καὶ ὁρίζει τὰ ὑποκείμενα, οὕτω καὶ τὰ εἴδη μετρητικά ἐστι καὶ ὁριστικὰ τῆς ὕλης (ἀόριστον γὰρ οὖσαν καθ' αὑτὴν ἐγγενόμενα ἐν αὐτῇ ὁρίζει αὐτὴν καὶ περιγράφει) ἢ ὅτι, ὥσπερ οἱ ἀριθμοὶ πάντες ἐκ μιᾶς εἰσιν ἀρχῆς τῆς μονάδος παρηγμένοι, οὕτω καὶ τὰ εἴδη ἐκ τῆς μιᾶς τῶν παντῶν ἀρχῆς παράγεται. ἀριθμοὶ μὲν οὖν διὰ τοῦτο, δεκαδικοὶ δὲ διὰ τὴν τελειότητα τῶν εἰδῶν. τέλειος γὰρ ἀριθμὸς ὁ δέκα· περιέχει γὰρ πάντα ἀριθμὸν ἐν αὑτῷ· οἱ γὰρ μετὰ τὴν δεκάδα εἰς τοὺς ἀπὸ μονάδος πάλιν ἀνακάμπτουσι· διὸ καὶ δεκὰς ἐκλήθη, οἱονεὶ δεχάς τις οὖσα. ἀρχὰς δὲ τῶν εἰδῶν τούτων ἔλεγε τὴν μονάδα καὶ δυάδα καὶ τριάδα καὶ τετράδα, διότι οἱ ἀπὸ μονάδος συντιθέμενοι μέχρι τῆς τετράδος ποιοῦσι τὸν δέκα· $\bar{\alpha}$, $\bar{\beta}$, $\bar{\gamma}$, $\bar{\delta}$ γίνεται δέκα. εἶναι οὖν ἔλεγε τὰς τετραδικὰς ταύτας ἀρχὰς καὶ κοινῶς ἐν πᾶσι τοῖς οὖσι καὶ ἰδίᾳ, ἔν τε τοῖς νοητοῖς καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς καὶ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς. κοινῶς μὲν οὖν ἐπὶ πάντων μονὰς μὲν τὰ νοητά (ἀμερὴς γὰρ ἐκείνων οὐ μόνον ἡ οὐσία, ἀλλὰ καὶ ἡ ἐνέργεια, ἐν στάσει καὶ ἀκινησίᾳ θεωρουμένη) δυὰς δὲ [καὶ] ἡ ἐπιστήμη ἢ τὰ ἐπιστημονικά· ὡρισμένως γὰρ τὸ ἀπό του ἐπί τι ἔχει. ἡ γὰρ ἐπιστήμη μετάβασίς ἐστιν ἐξ ὡρισμένων εἰς ὡρισμένα· οὐκ ἔστι γὰρ ἐπιστήμη ἀόριστος· ἔνθεν γὰρ καὶ ἐπιστήμη ἐκλήθη, παρὰ τὸ ἐπὶ στάσιν ἡμᾶς ἄγειν. τριὰς δὲ τὰ φυσικὰ καὶ δοξαστά· φυσικὰ δέ φημι τὰ καθόλου ἐν τοῖς φυσικοῖς, περὶ ἃ ἡ δόξα ἔχει, ὡς καὶ ἐν Τιμαίῳ φησὶν ὁ Πλάτων „τί τὸ ὂν ἀεί, γένεσιν δὲ οὐκ ἔχον", τὸ νοητὸν λέγων, „τί δὲ τὸ γινόμενον ἀεί, ὂν δὲ οὐδέποτε", τὰ ἐν τοῖς φυσικοῖς λέγων καθόλου. εἰ γὰρ ἀεὶ γίνεσθαι αὐτό φησι, καὶ γίνεται μὲν τὰ φυσικά, ἐν τούτοις δὲ τὰ μερικὰ ἐν χρόνῳ τινὶ ὄντα οὐκ ἂν λέγοιτο ἀεὶ γίνεσθαι, δῆλον ὡς περὶ τῶν καθό-

---

p. 76. 23 φησὶν Plat., *Tim.* 27 D 6.

λου ὁ λόγος, περὶ ἃ καὶ τὴν δόξαν ἐνεργεῖν φησι. „τὸ μὲν γάρ", φησί, „νοήσει μετὰ λόγου περιληπτόν", τὸ νοητὸν δηλονότι, „τὸ δ' αὖ δόξῃ μετ' αἰσθήσεως ἀλόγου δοξαστόν". τριὰς οὖν τοῦτο διὰ τὸ δοξαστὸν εἶναι, διότι τριὰς μὲν ἡ δόξα διὰ τὸ ὁρμᾶν μὲν ἀπό του, μὴ ὡρισμένως δὲ ἐπί τι φέρεσθαι, ἀλλ' ἢ ὧδε ἢ ὧδε. τοιαῦτα δὲ καὶ τὰ φυσικὰ ἐν ῥύσει ἔχοντα τὸ εἶναι καὶ οὐκ ὄντα πάντῃ ἀκίνητα καὶ ἀμετάβλητα, ἑστῶτα μὲν τοῖς εἴδεσι, τῇδε δὲ κἀκεῖσε ταῖς ἀλλοιώσεσι μεταβάλλοντα κατὰ τὰς ἐναντίας μεταβολάς. τριὰς οὖν ταύτῃ κἀν τούτοις· κἂν γὰρ τὰ οὐράνια εἴποις μεταβάλλει κατὰ τόπον, τὰ μὲν ἀπὸ ἀνατολῆς ἐπὶ δύσιν, τά δ' ἔμπαλιν, καὶ ἀπὸ μὲν τῶν νοτίων ἐπὶ τὰ βόρεια, πάλιν δ' αὖ ἀπ' ἐκείνων ἐπὶ
p. 77 ταῦτα. ἐν δὲ τοῖς αἰσθητοῖς, φημὶ δὴ τοῖς μερικοῖς τε καὶ ἀτόμοις, ἡ τετράς. πῶς δ' ἐν τούτοις ἡ τετράς, προϊόντες δείξομεν. οὕτω μὲν οὖν ἡ τετραδικὴ ἀρχὴ κοινῶς ἐν πᾶσι τοῖς οὖσι θεωρεῖται. καὶ ἰδίᾳ δέ φησιν ἐν τοῖς νοητοῖς αὐτὴν θεωρεῖσθαι, ἰδίᾳ δὲ ἐν τοῖς φυσικοῖς, ἰδίᾳ δὲ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς τε καὶ ἀτόμοις. διὰ δὴ ταῦτα ἔλεγε τὸ μὲν αὐτοζῷον, ὅπερ ἐστὶ παρ' αὐτῷ αὐτὴ ἡ ἰδέα τοῦ ζῴου καὶ τὸ παράδειγμα, καὶ αὐτὸ μὲν δεκάδα ὂν συνεστάναι ἐκ τῆς πρώτης μονάδος καὶ δυάδος καὶ τριάδος καὶ τετράδος, τουτέστι τοῦ αὐτοενὸς καὶ τῆς αὐτοδυάδος καὶ τῆς αὐτοτριάδος καὶ τῆς αὐτοτετράδος· κατ' ἀναλογίαν δὲ τούτου καὶ ἐν τοῖς μετὰ τὸ αὐτοζῷον ζῴοις, ἀθανάτοις λέγω καὶ θνητοῖς, εἶναι τὰς ἀρχὰς ταύτας. ὥσπερ γὰρ καὶ ἀριθμοὶ δεκαδικοὶ πάντα, οὕτω καὶ ἐκ μονάδος καὶ δυάδος καὶ τριάδος <καὶ τετράδος>· ἀλλὰ τὸ μὲν αὐτοζῷον ἐκ τῆς πρώτης μονάδος καὶ δυάδος καὶ τριάδος καὶ τετράδος, τὰ δὲ ἄλλα τὰ μετὰ τὸ αὐτοζῷον κατὰ ἀναλογίαν τῆς ἀποστάσεως ἧς ἀφεστήκασιν ἀπὸ τοῦ αὐτοζῴου, οὕτω καὶ ἀπὸ τῶν ἀρχῶν ἀφεστήκασιν. οὐ γὰρ τὴν αὐτὴν ἀπόστασιν ἀφεστήκασιν ἐκ τοῦ αὐτοζῴου τά τε θεῖα καὶ ἀθάνατα ζῷα καὶ τὰ θνητά. οὐκοῦν τὰ μὲν θεῖά εἰσι καὶ αὐτὰ ἐκ τῆς δευτέρας μονάδος καὶ δευτέρας δυάδος, καὶ ὁμοίως τριάδος καὶ τετράδος, καὶ οὕτως ἀεὶ κατὰ τὴν ἀναλογίαν τῆς ἀποστάσεως τοῦ αὐτοζῴου καὶ ἡ ἀπόστασις γίνεται τῶν ἀρχῶν. εἶναι οὖν ἔλεγε τὰς τετραδικὰς ταύτας ἀρχὰς καὶ ἐν τοῖς νοητοῖς καὶ ἐν τοῖς φυσικοῖς καὶ ἐν τοῖς αἰσθητοῖς, καὶ διὰ τοῦτο ἐπειδὴ ἡ ψυχὴ γινώσκει πάντα ταῦτα, εἶναι καὶ αὐτὴν ἐκ τῶν αὐτῶν ἀρχῶν, μονάδος, δυάδος, τριάδος, τετράδος. τίνα μὲν οὖν ἐν τοῖς νοητοῖς ἔλεγε μονάδα καὶ δυάδα καὶ τριάδα καὶ τετράδα, θεολογίας ἂν εἴη λέγειν· ἀλλ' οὐδὲ τὴν ἐν τοῖς φυσικοῖς προχείρως ἔχομεν λέγειν. εἴποι δ' ἄν τις κἀν τούτοις τὴν τετράδα, διότι δ̄ εἴδη ζῴων ὁρᾶται ἐν τῷ κόσμῳ, οὐρανίων, ἀερίων, χθονίων, ἐνύδρων. ἐν δὲ τοῖς αἰσθητοῖς μονάδα μὲν λαμβάνει τὸ σημεῖον, δυάδα δὲ τὴν γραμμήν, τριάδα δὲ τὸ ἐπίπεδον καὶ

---

p. 76. 28 φησι Plat., *Tim.* 28 A 1-3.

τετράδα τὸ στερεὸν αὐτό· αὗται γὰρ ἀρχαὶ τοῦ σώματος. μονάδα μὲν οὖν τὸ σημεῖον ὡς ἀμερές· τὴν δὲ δυάδα γραμμήν, ἐπειδὴ τὸ σημεῖον ῥυὲν ἐγέννησε τὴν γραμμήν, ἥτις ὑπὸ δύο σημείων περατοῦται καὶ ἔστι μῆκος ἀπλατές· τὴν τριάδα δὲ τὸ ἐπίπεδον, ἢ διὰ τὸ πρῶτον εἶναι τῶν σχημάτων τὸ τρίγωνον ἢ ὅπερ καὶ μᾶλλον, ὅτι ὥσπερ τὸ σημεῖον ῥυὲν ἐποίησεν ἐκ τῆς κατὰ μῆκος διαστάσεως ἕτερον σημεῖον, ἐὰν τὸ αὐτὸ τοῦτο σημεῖον ῥυῇ καὶ κατὰ πλάτος, γεννήσει πάλιν ἕτερον σημεῖον, ὥστε γίνεται τρία σημεῖα, ἓν μὲν τὸ πέρας τοῦ μήκους, ἕτερον δὲ τὸ πέρας τοῦ πλάτους, καὶ τρίτον τὸ κοινὸν ἀμφοῖν.
p. 78 τετράδα δὲ αὐτὸ τὸ στερεόν, ἤτοι πάλιν ὅτι πρῶτον τῶν στερεῶν σχημάτων ἡ πυραμίς, ἥτις γίνεται ἐκ τεσσάρων τριγώνων, ἢ πάλιν κατὰ τὴν αὐτὴν ἀναλογίαν· ὡς γὰρ τὸ σημεῖον ῥυὲν κατὰ μῆκος ἐγέννησεν ἄλλο σημεῖον, καὶ πάλιν καὶ κατὰ πλάτος ῥυὲν ἐγέννησεν ἕτερον, οὕτως ἐὰν ῥυῇ κατὰ βάθος, γεννήσει πάλιν ἄλλο, ὥστε τέσσαρα γενήσονται σημεῖα. δεῖ δὲ νοεῖν τὴν τοῦ βάθους εὐθεῖαν μετεωριζομένην. οὕτω μὲν οὖν ἐν τοῖς αἰσθητοῖς μονάς, δυάς, τριάς, τετρὰς ὑπάρχει. ἐπειδὴ οὖν ἡ ψυχὴ πάντα τὰ ὄντα γινώσκει, καὶ αὐτὴν εἰκότως ἐκ τῶν ἀρχῶν τούτων ἔλεγεν εἶναι, ἵνα γινώσκῃ πάντα. εἶναι οὖν ἐν αὐτῇ μονάδα μὲν τὸν νοῦν, δι᾽ οὗ τῶν νοητῶν τὰς ἀντιλήψεις ποιεῖται· ἀμερὴς γὰρ ὁ νοῦς ἁπλῇ ἐπιβολῇ γινώσκων τὰ πράγματα· δυάδα δὲ τὴν διάνοιαν· ἔχει γὰρ αὕτη τὸ ποθέν ποι· διανύει γὰρ ὁδόν τινα καὶ μεταβαίνει ἀπὸ προτάσεων ἐπὶ συμπεράσματα. τριάδα δὲ τὴν δόξαν, διότι αὕτη ὁρμήσασα δοξάσαι τι διστάζει καὶ οἱονεὶ σχιστὴν ὁδὸν ποιεῖται, πότερον ὧδε ἢ ὧδε τραπείη. ὥσπερ ὁδόν τινα ἀνύσας, εἶτα εἰς ὁδὸν σχιστὴν ἐμβαλὼν καὶ ἀπορῶν, πότερον τῇδε ἢ τῇδε τραπείη, οὕτω καὶ ἡ δόξα ὑποθέσει τινὶ χρησαμένη, εἶτα δοξάσαι τι περὶ ταύτης θέλουσα ἐφ᾽ ἑκάτερα τῇ ἀπορίᾳ τρέπεται ἀποροῦσα, εἴτε ἡ κατάφασις ἀληθὴς εἴτε ἡ ἀπόφασις· θελήσασα γὰρ σχεῖν ἡντιναοῦν ἔννοιαν περὶ ψυχῆς καὶ ἅπαξ εἰς τοῦτο ὁρμήσασα λαβοῦσά τε ὅ ἐστιν ἡ ψυχὴ διστάζει καὶ διαιρεῖται, πότερον θνητὴν αὐτὴν δεῖ νοεῖν ἢ ἀθάνατον, ἢ πάλιν σῶμα ἢ ἀσώματον, καὶ οὕτως ἐπὶ πάντων. τὴν δὲ τετράδα τὴν αἴσθησιν, ἐπειδὴ ἡ μὲν τετρὰς ἐν τοῖς αἰσθητοῖς τὸ σῶμα ἐδήλου, ἡ δὲ αἴσθησις σωματοειδεστάτη ἐστὶ τῶν γνώσεων τῆς ψυχῆς· τοῦ μερικοῦ γὰρ ἀντιλαμβάνεται· ἄνευ γὰρ σώματος οὐδὲν γινώσκει. οὐ δεῖ δὲ ἀπορεῖν, εἰ τὴν φαντασίαν παρελείπομεν· περιείληπται γὰρ ἐν τῇ αἰσθήσει, ἐπειδὴ καὶ τὰς ἀρχὰς ἐξ αὐτῆς ἔχει.

p. 404 b 19 Αὐτὸ μὲν τὸ ζῷον ἐξ αὐτῆς τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας.

Τουτέστι τοῦ αὐτοενὸς καὶ πρώτως ἑνός. καὶ τοῦ πρώτου μήκους καὶ πλάτους καὶ βάθους. εἴπομεν ἤδη ὅτι τὸ μὲν αὐτοζῷον ἐκ τῆς πρώτης μονάδος καὶ δυάδος καὶ τῶν λοιπῶν, τὰ δὲ μετὰ αὐτὸ κατὰ ἀνα-

λογίαν <ἐκ> δευτέρας καὶ τρίτης. ἡ δὲ δυὰς καὶ τριὰς καὶ τὰ ἐφεξῆς λέγεται καὶ ἐπὶ διωρισμένου ποσοῦ, ὡς ὅταν ἐπ' αὐτῶν τῶν ἀριθμῶν φέρηται, λέγεται δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ συνεχοῦς, ὡς ὅταν ἐπὶ γραμμῆς ἢ ἐπιφανείας θεωρῶμεν ταῦτα. ἐνταῦθα οὖν ὡς ἐπὶ συνεχῶν τὸν λόγον ποιεῖται. ἐπιστῆσαι δὲ
p. 79 τούτῳ χρή, ὅτι ἕκαστον τῶν μεγεθῶν τούτων ἐκάλεσεν ἐξ οὗ τὸ πρὸ αὐτοῦ πλεονεκτεῖ, τὴν μὲν γραμμὴν μῆκος· πλεονεκτεῖ γὰρ τῷ μήκει τὸ σημεῖον· τὴν δὲ ἐπιφάνειαν πλάτος, ἐπειδὴ τούτῳ τὴν γραμμὴν πλεονεκτεῖ, τὸ δὲ στερεὸν βάθος· τούτῳ γὰρ διαφέρει τῆς ἐπιφανείας. ἔχει γὰρ καὶ ἡ ἐπιφάνεια μῆκος καὶ τὸ στερεὸν πλάτος καὶ μῆκος. οὐ μόνον δὲ τὸ συνεχὲς ποσὸν ἐκ τῆς τετράδος συνέστηκεν, ἀλλὰ πολλῷ πρότερον τὸ διωρισμένον· εἰ γὰρ πᾶς μὲν ὁ μετὰ τὴν δεκάδα ἀριθμὸς εἰς αὐτὴν ἀναλύεται, ἡ δεκάδος δὲ ἀρχὴ μονάς, δυάς, τριάς, τετράς, ἡ τετρὰς ἄρα καὶ τοῦ συνεχοῦς καὶ τοῦ διωρισμένου ἀρχή ἐστι.

p. 404 b 21 Τὰ δ' ἄλλα ὁμοιοτρόπως.

Τὰ ἄλλα ἤτοι <τὰ> μετὰ τὸ αὐτοζῷον ὁμοιοτρόπως, τουτέστι κατὰ τὴν αὐτὴν ἀναλογίαν, ἐκ μονάδος καὶ δυάδος καὶ τριάδος καὶ τετράδος, ὡς ἤδη εἴρηται, ἀλλ' οὐ τῆς πρώτης ἐξ ἧς τὶ αὐτοζῷον, ἢ τὰ ἄλλα παραδείγματα, οἷον τὸ αὐτοκαλόν, τὸ αὐτοάνθρωπος, καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν ὁμοίως. γράφεται καὶ τὰς δὲ ἄλλας ὁμοιοτρόπως, καὶ εἴη ἂν τοῦτο ἀκόλουθον τῇ δευτέρᾳ ἐξηγήσει· τὰς ἄλλας γὰρ ἰδέας, τὴν ἀνθρώπου, τὴν ἀγγέλου.

p. 404 b 21 Ἔτι δὲ καὶ ἄλλως, νοῦν μὲν τὸ ἕν, ἐπιστήμην δὲ τὰ δύο· μοναχῶς γὰρ ἐφ' ἕν· τὸν δὲ τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμὸν δόξαν, αἴσθησιν δὲ τὸν τοῦ στερεοῦ.

Τουτέστι καὶ κατὰ ἄλλην ἐπιβολὴν ἐκ τῶν αὐτῶν τούτων ἀριθμῶν ποιεῖ τὴν ψυχήν. ἡγούμενος γὰρ τῶν ὄντων τὰ μὲν νοητὰ εἶναι, τὰ δὲ ἐπιστητά, τὰ δὲ δοξαστά, τὰ δὲ αἰσθητά, τὸ μὲν ἓν τῷ νῷ ἀνετίθει, ὅς ἐστι τῶν νοητῶν ἀντιληπτικός· ἀδιαίρετος γὰρ οὗτος καὶ πάντῃ ἑαυτῷ ὅμοιος, ἅμα τῇ πρώτῃ ἐπιβολῇ ἀχρόνως νοῶν τὰ πράγματα· τὰ δὲ δύο τῇ ἐπιστήμῃ· σύνθετος μὲν γὰρ ἡ γνῶσις ἡ ἐπιστημονική, εἴ γε συλλογισμός τίς ἐστιν, μοναχῶς μέντοι γινομένη καὶ οὐ ποικίλως, τουτέστι οὐκ ἄλλοτε ἄλλως, ἀλλ' ἀεὶ ἀληθὴς καὶ ὡσαύτως ἔχουσα, διὰ μιᾶς ὁδοῦ τῶν προτάσεων ἐφ' ἓν τέλος τὸ συμπέρασμα ἀγομένη. τὸν δὲ τρία ἀριθμὸν τῇ δόξῃ ἀπένειμεν· οὐ γὰρ μοναχῶς ἡ δόξα γίνεται ὥσπερ ἡ ἐπιστήμη· ἔστι γὰρ καὶ ἀληθὴς δόξα καὶ ψευδής, ἐπιστήμη δὲ πᾶσα ἀληθής. πῶς δὲ οἰκεῖος ὁ τρία ἀριθμὸς τῇ δόξῃ, εἴπομεν. τὸν δὲ τέσσαρα τῇ αἰσθήσει διὰ τὴν εἰρημένην αἰτίαν. ἔλεγεν οὖν διὰ τοῦτο ἐκ τούτων τὴν ψυχὴν οὖσαν, μονάδος, δυάδος, τριάδος, τετράδος, γινώσκειν τὰ πάντα διὰ τὴν

πρὸς αὐτὰ οἰκειότητα. διὰ τί δὲ εἰπὼν ὅτι τὸ μὲν ἓν νοῦν ἔλεγε, τὰ δὲ p. 80 δύο ἐπιστήμην, οὐκέτι εἶπε τὰ δὲ τρία δόξαν, ἀλλ' εἶπε τὸν τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμόν; λέγομεν οὖν ὅτι τὸ ἓν καὶ τὰ δύο ἀριθμοὶ οὔκ εἰσι. κατὰ μὲν γὰρ τὸν ὁρισμὸν τοῦ ἀριθμοῦ τὸν λέγοντα ὅτι ἀριθμός ἐστι τὸ ἐκ νομάδων συναγόμενον πλῆθος δόξειεν εἶναι καὶ ἡ δυὰς ἀριθμός, τῇ δὲ ἀληθείᾳ οὐκ ἔστιν· οὐ γάρ ἐστι πλῆθος μονάδων· τὸ γὰρ πλῆθος πρώτως ἐπὶ τοῦ τρία. ἄλλως τε πᾶς ἀριθμὸς πολλαπλασιαζόμενος μείζων γίνεται ἢ συντιθέμενος, οἷον τρία μὲν καὶ τρία ἓξ γίνεται, τρὶς δὲ τὰ τρία ἐννέα, καὶ οὕτως ἐπὶ πάντων. ἡ δὲ μονὰς ἔμπαλιν πολλαπλασιαζομένη ἥττων γίνεται ἢ συντιθεμένη· ἓν μὲν γὰρ καὶ ἓν δύο, ἅπαξ δὲ τὸ ἓν ἓν γίνεται· καὶ ἡ δυὰς δὲ πολλαπλασιαζομένη καὶ συντιθεμένη ἴση γίνεται· δύο γὰρ καὶ δύο καὶ δὶς τὰ δύο ἀμφοτέρως τέσσαρα γίνεται. οὐκ ἄρα ἀριθμὸς οὔτε ἡ μονὰς οὔτε ἡ δυάς· ὥστε πρῶτοι ἀριθμοὶ ἡ τριὰς καὶ ἡ τετράς, ὁ μὲν τῶν περιττῶν, ὁ δὲ τῶν ἀρτίων· μονὰς δὲ καὶ δυὰς ἀρχαὶ ἀριθμῶν.

p. 404 b 24 Οἱ μὲν γὰρ ἀριθμοὶ τὰ εἴδη καὶ αἱ ἀρχαὶ τῶν ὄντων ἐλέγοντο, εἰσὶ δὲ ἐκ τῶν στοιχείων.

Δεῖ μικρὸν ὑπερβιβάσαι τὴν λέξιν, ἵνα γένηται τὸ λεγόμενον σαφέστερον· 'τὰ μὲν γὰρ εἴδη ἀριθμοὶ καὶ ἀρχαὶ τῶν ὄντων ἐλέγοντο, εἰσὶ δὲ ἐκ τῶν στοιχείων'. τὰ μὲν γὰρ εἴδη ἀριθμοὶ καὶ ἀρχαὶ τῶν ὄντων ἐλέγοντο· δῆλον γὰρ ὅτι οὐκ ἔλεγον τοὺς ἀριθμοὺς τούτους τοὺς παρ' ἡμῖν τὰ εἴδη τῶν ὄντων, ἀλλὰ τὰ εἴδη ἀριθμοὺς ἔλεγον. κατασκευάζει δὲ διὰ τούτων τὰ εἰρημένα, λέγω δὲ διὰ τί ἐκ μονάδος καὶ δυάδος τριάδος τε καὶ τετράδος ἡ ψυχή. τὰς γὰρ ἰδέας, φησί, τῶν ὄντων καὶ τὰ παραδείγματα ἀριθμοὺς ἔλεγον· εἰσὶ δὲ οἱ ἀριθμοὶ οὗτοι ἐκ τῶν στοιχείων, μονάδος καὶ δυάδος καὶ τριάδος καὶ τετράδος. εἴπομεν γὰρ ἤδη ὅτι δεκαδικοὺς ἀριθμοὺς ἔλεγον τὰ εἴδη· ἡ δὲ δεκὰς ἐκ τούτων σύγκειται. εἶναι δὲ τὰς ἰδέας νοητῶν, ἐπιστητῶν, δοξαστῶν, αἰσθητῶν· τοῦτο γὰρ δηλοῖ διὰ τοῦ εἰπεῖν κρίνεται δὲ τὰ πράγματα τὰ μὲν νῷ, τὰ δὲ ἐπιστήμῃ, τὰ δὲ δόξῃ, τὰ δὲ αἰσθήσει· τῷ γὰρ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον κρίνεται. ὥστε εἰ τὰ εἴδη τῶν πραγμάτων ἐκ μονάδος, δυάδος, τριάδος, τετράδος (στοιχεῖα γὰρ ταῦτα τῶν ἰδεῶν), ἡ δὲ ψυχὴ γινώσκει πάντα, εἰκότως ἄρα ἐκ τῶν στοιχείων τῶν ὄντων ἐποίουν αὐτήν, ἵνα τῷ ὁμοίῳ τὸ ὅμοιον γινώσκῃ. δῆλον δὲ ἡμῖν ἐκ τῶν εἰρημένων ὅτι οἱ τὰς ἰδέας εἰσάγοντες καὶ ταύτας ἀρχὰς εἶναι λέγοντες τῶν ὄντων τούτων πάλιν ἑτέρας ἀρχὰς ὑπετίθεντο τὴν μονάδα καὶ δυάδα καὶ τριάδα καὶ τετράδα. διὸ εἰπὼν 'οἱ μὲν γὰρ ἀριθμοὶ τὰ εἴδη τῶν πραγμάτων ἐλέγοντο' ἐπήγαγεν εἰσὶ δὲ ἐκ τῶν στοιχείων. καὶ p. 81 ἀνωτέρω μέν φησιν 'αὐτὸ δὲ τὸ ζῷον ἐξ αὐτῆς <τῆς> τοῦ ἑνὸς ἰδέας' καὶ τὰ

ἑξῆς· τὸ δὲ αὐτοζῷον εἶδός ἐστι καὶ παράδειγμα. εἴδη δὲ οἱ ἀριθμοὶ οὗτοι τῶν πραγμάτων. ἐπειδὴ ἄνω εἶπε τοὺς ἀριθμοὺς εἴδη εἶναι, ἵνα μὴ νομίσῃς τοὺς ἐν τῇ συνηθείᾳ ἀριθμοὺς αὐτὸν λέγειν τοὺς ἐν τῇ κάμψει τῶν δακτύλων γινομένους, εἰπὼν ἐφεξῆς ὅτι κρίνεται δὲ τὰ πράγματα τὰ μὲν νῷ, τὰ δὲ ἐπιστήμῃ, τὰ δὲ δόξῃ, τὰ δὲ αἰσθήσει ἐπήγαγεν εἴδη δὲ οἱ ἀριθμοὶ οὗτοι τῶν πραγμάτων. τούτους φησὶν εἰπὼν τοὺς ἀριθμοὺς τὰ εἴδη νοῦν, ἐπιστήμην, δόξαν, αἴσθησιν· ὡς γάρ ἐστι τὸ αὐτοζῷον, οὕτως ἐστὶ καὶ αὐτονοῦς καὶ αὐτοεπιστήμη, ὁμοίως καὶ δόξα καὶ αἴσθησις, καὶ εἰσὶ ταῦτα ἰδέαι τῶν πραγμάτων νοητῶν, ἐπιστητῶν, δοξαστῶν, αἰσθητῶν. καὶ ἡ ψυχὴ οὖν ἔχουσα ἐν αὑτῇ ταῦτα τὰ εἴδη οἵα τέ ἐστι τῶν πραγμάτων ἀντιλαμβάνεσθαι· κρίνεται γὰρ ἕκαστον δηλονότι καὶ γνωρίζεται κατὰ τὸ εἶδος τὸ αὐτοῦ.

p. 404 b 27 Ἐπεὶ δὲ κινητικὸν ἐδόκει εἶναι ἡ ψυχὴ καὶ γνωριστικόν, οὕτως ἔνιοι συνέπλεξαν ἐξ ἀμφοῖν, ἀποφηνάμενοι τὴν ψυχὴν ἀριθμὸν κινοῦντα ἑαυτόν.

Εἴπομεν ὅτι τῶν εἰπόντων περὶ ψυχῆς οἱ μὲν εἰς τὸ κινητικὸν αὐτῆς ἀπέβλεψαν, οἱ δὲ εἰς τὸ γνωστικόν. καὶ ὁ Πλάτων γοῦν ποτὲ μὲν ἀπὸ τοῦ κινητικοῦ αὐτὴν ὁρίζεται, ὡς ἐν οἷς δείκνυσιν αὐτὴν αὐτοκίνητον· λέγει γοῦν ἐν τῷ Φαίδρῳ ,,ἀθανάτου δὲ πεφασμένου τοῦ ὑφ' ἑαυτοῦ κινουμένου, ψυχῆς οὐσίαν τε καὶ λόγον τοῦτον αὐτόν τις λέγων οὐκ αἰσχυνεῖται''. ὥστε ὁρισμὸν εἶναί φησι ψυχῆς τὸ αὐτοκίνητον· ἄλλοτε δὲ ἀπὸ τοῦ γνωστικοῦ ὡς ἐν Τιμαίῳ δι' ὧν ἐκ τῶν ἀρχῶν τῶν ὄντων αὐτὴν συνίστησιν. οὕτως οὖν τοῦ Πλάτωνος ποτὲ μὲν εἰς τὴν κίνησιν, ποτὲ δὲ εἰς τὴν γνῶσιν αὐτῆς ὁρῶντος, Ξενοκράτης ὁ τούτου διάδοχος ἀπ' ἀμφοτέρων ὁρίζεται τὴν ψυχὴν εἰπὼν αὐτὴν ἀριθμὸν εἶναι κινοῦντα ἑαυτόν, διὰ μὲν τὸ γνωστικὴν εἶναι αὐτὴν τῶν ὄντων ἀριθμὸν εἰπὼν ὡς Πυθαγόρειος (ἀρχὴ γὰρ πάντων ὁ ἀριθμὸς κατ' αὐτούς), διὰ δὲ τὸ κινητικὴν εἶναι τὸ αὐτοκίνητον ἀναθεὶς αὐτῇ· ἀρχὴ γὰρ καὶ πηγὴ πάσης κινήσεως κατ' αὐτοὺς τὸ αὐτοκίνητον. καὶ οἱ ἄλλοι δὲ ὧν ἐφεξῆς μνημονεύσει, ἀπ' ἀμφοῖν ὡρίζοντο τὴν ψυχήν, ὡς δείξει, διὸ καὶ ἔνιοι εἶπε.

---

p. 81. 20 λέγει Plat., *Phaedr.* 245 E 2-4.
p. 81. 27 Plat., *Tim.* 35 A ss.

ADDENDA

Le manuscrit de cet ouvrage avait été remis depuis plus de deux ans aux imprimeurs. Relisant aujourd'hui mon texte, on comprendra que j'aurais voulu y introduire des nuances ou des compléments; mais cela m'aurait conduit à récrire certaines pages, ce qui est maintenant devenu impossible. Je me contenterai donc de ce *second best* et je me bornerai dans ces *Addenda* à mettre à jour la biliographie et à proposer de brèves remarques.

Préface. Le seul livre important paru depuis 1952 et touchant au sujet traité est celui du Dr. Ph. Merlan, *From Platonism to Neoplatonism,* The Hague 1953. L'importance de ce livre est double. D'une part, l'auteur examine des textes nouveaux tirés du *De communi mathematica scientia* de Jamblique dans lesquels il retrouve des textes empruntés à Speusippe et à Aristote. De ce point de vue, sa recherche confirme l'importance que nous avons reconnu à Jamblique comme jalon de la tradition. D'autre part, il est amené à proposer une réinterprétation philosophique des doctrines du vieux Platon, de la jeune Académie et d'Aristote, et de leur utilisation par le Néoplatonisme. C'est tout un chapitre de l'histoire de la philosophie qu'il faudrait réexaminer et discuter.

P. XI. — Léon Robin qui avait traduit tout Platon pour la Bibliothèque de la Pléiade (*Platon. Oeuvres complètes,* 2 vols., Paris 1950) affirme dans la note 57 sur le livre VII de la *République* (I, p. 1362) que les deux passages de la *République* cités par nous sont les deux seuls endroits où Platon emploie le mot πυθαγόρειος.

P. 8, *n.* 3. — Pour une référence analogue de Jean Philopon, *In anal. post.,* p. 215.3 ss. (Wallies), au commentaire du *Phédon* d'usage courant alors à Alexandrie, voir mon article: *Le chrétien Jean Philopon et la survivance de l'école d'Alexandrie au VIe siècle,* dans *Rev. des Ét. grecques* 67 (1954) 406, n. 1.

P. 18. — Le Dr. Ph. Merlan a mis en évidence un autre emprunt du Ps. Alexandre, *In met.,* p. 706.31 ss. (Hayduck) à Simplicius

In de caelo, p. 382.8 ss. (Heiberg), qui dépend probablement à son tour du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sur la *Métaphysique* (cf. *Ein Plotinos-Zitat bei Simplikios und ein Simplikios-Zitat bei Ps. Alexander*, dans *Rheinisches Museum* 84 [1935] 154-160). Une étude systématique du texte du Ps. Alexandre serait donc du plus haut intérêt.

P. 36, *n.* 1. — Voir maintenant: A. J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste* III, *Les doctrines de l'âme*, Paris 1953, pp. 177-248. Pour le texte qui nous intéresse, *ibid.* pp. 181-182.

P. 37. — Il faudrait comparer le texte du commentaire de Thémistius, *In de an.*, pp. 10.24-11.12 avec l'interprétation plotinienne de *Tim.* 35A, qui a été étudiée par H. R. Schwyzer, *Zu Plotins Interpretation von Platons Timaeus 35A*, dans *Rhein. Mus.* 84 (1935) 360-368.

P. 40, *n.* 2. — Le nouveau fragment de Speusippe a été publié par R. Klibansky et C. Labowsky, *Parmenides... Procli Commentarium in Parmenidem* (Plato latinus III), London 1953, pp. 40.1-5 et voir la note p. 86 où les auteurs annoncent la publication d'une étude spéciale qui sera entièrement consacrée à ce nouveau fragment et dans laquelle ils montreront que Proclus n'a pas lu directement le texte de Speusippe mais qu'il l'a emprunté au néopythagoricien Nicomaque.

P. 44, *n.* 1. — Ce symbole pythagoricien est encore cité par Aristote, *apud* S. Jérôme, *C. Rufin.* 3, 39; P. L. 23, col. 508 A; Jamblique, *Protrept.* XXI, p. 107. 1-2 et 111. 18-28 (Pistelli); Id., *Vit. pyth.* 18, p. 48. 16-17 et 61. 8-9 (Deubner); Proclus, *In Parm.* I, col. 685. 35-36 (Cousin); Olympiodore, *In Phaed.*, p. 30. 26 et 105. 10-11 (Norvin).

P. 51. — Le texte arabe de la traduction par Ishāq b. Hunayn du *De anima* a été publiée par le Prof. ʿAbdurraḥmān Badawi, *Islamica* 16, Le Caire 1954, voir le texte cité p. 10. Un nouvel examen du texte avec le Dr. R. Walzer amène à la conclusion que la formule inusitée du traducteur arabe trahit probabalement son embarras devant la formule grecque elle-même inhabituelle, comme nous le disons p. 52.

COMPTE-RENDU PAR HAROLD CHERNISS

In De Anima A 2 Aristotle professes to list the doctrines hitherto espoused concerning the nature of soul and the reasons for their espousal. First he gives those which he says show that their authors thought of soul as primarily the cause of the motion that distinguishes the animate from the inanimate (403 B 28-404 B 8) and next those in which he thinks soul, regarded as cognitive and perceptive, was identified with the principles of the entities known or perceived (404 B 8 ff). As examples of the latter class he gives first the theory of Empedocles (B 11-15) and next Plato's construction of soul in the Timaeus (B 16-18); and immediately thereafter with the words ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις διωρίσθη (404 B 18-19) he introduces a theory, the account of which extends either to B 27 or to B 30 and the author of which he does not name. To refute those who have denied that B 18-27 refers to Plato [1]) is the primary purpose of Saffrey's monograph, the MS of which the author says (X) Sir David Ross « a bien voulu lire entièrement ..., me marquer son complet accord sur son contenu et m'encourager à le publier» [2]).

---

[1]) Of these Saffrey concerns himself chiefly with H. Cherniss, Aristotle's Criticism of Plato and the Academy I (hereafter referred to as Aristotle on Plato I), where it is argued (565-579) that ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις refers to Aristotle's De Philosophia, that the passage ends not at B 27 but at B 30 (...κινοῦνθ' ἑαυτόν), and that throughout B 18-30 Aristotle has in mind Xenocrates and not Plato at all. In 1952 without knowledge of this work P. Kucharski in his 'Étude sur la Doctrine Pythagoricienne de la Trétrade' argued that 404 B 18-27 was meant to be a résumé of an authentic Pythagorean doctrine and has nothing to do with Plato (on this see A. Mansion, Rev. Philos. de Louvain 51, 1953, 312-314; J. Moreau, REA 55, 1953, 428-429). To the refutation of this work Saffrey, the body of whose monograph had been completed in January 1951, devotes several pages of his preface (X-XII). Too soon thereafter to take cognizance of this Kucharski in another publication (Archives de Philosophie N.S. 1= 19, 1955, 7-43) tried to take account of evidence and literature that he had previously neglected and still to maintain the thesis of his earlier monograph.

[2]) Ross, Plato's Theory of Ideas, Oxford, 1951 (second edition, 1953), 145. 209-215 had himself argued that B 18-27 refers to Plato. So his approval of S.'s conclusion is natural; but it is a pity that he apparently did not call S.'s attention at least to the more obvious mistranslations which disfigure the argument.

S. thinks that the « logical rigor» of 404 B 16-27 requires the whole of this section to be understood as referring to Plato. He recognizes, however, that ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις in B 19 must mean Aristotle's own work, the De Philosophia, of which consequently 404 B 18-24 at least is a citation. He then argues that in the second book of the De Philosophia Aristotle had made 'Plato' the main character of the dialogue and had put into his mouth a résumé of doctrine which in the De Bono Aristotle had already reported from Plato's lecture On the Good and that De Anima 404 B 18-24 is a résumé of that résumé given by the character 'Plato' in the De Philosophia of the report in Aristotle's De Bono of doctrine expounded by Plato in his lecture. Therefore S. concludes that the text of the De Philosophia resumed in this passage of the De Anima is an authentic interpretation of the Timaeus by Plato himself « en fonction de sa dernière métaphysique».

Citing Physics 194 A 36, where Aristotle refers to his De Philosophia with the phrase ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας, and later authors who refer to a work of Aristotle's by this title (7-11), S. discusses (51-53) the λεγομένοις added to this formula in 404 B 19. His final translation of the phrase there, « dans l'ouvrage intitulé 'Sur la philosophie'», is certainly correct; but he is as certainly wrong in explaining that Aristotle added λεγομένοις because περὶ φιλοσοφίας was felt to be a strange title for a dialogue.

Plato's Republic and Laws alone [1]) suffice to refute S.'s amazing assertion that all the dialogues of Plato and of the Socratics known to us had as title the name of one of the persons of the dialogue. In fact, dialogues with the very title περὶ φιλοσοφίας are ascribed to the Socratics, Simon and Simmias, [2]) and to Aristotle's older contemporary, Speusippus. [3]) S. is bothered by λεγομένοις because he has not freed himself from the erroneous notion of the implication of καλούμενον and λεγόμενον, as is shown by his reference (XI) to the notorious οἱ καλούμενοι Πυθαγόρειοι, which no more implies that the persons meant are not genuine Pythagoreans than οἱ καλούμενοι γεωργοί (Politics 1290 B 40) and οἱ λεγόμενοι Στωϊκοὶ φιλόσοφοι (S. V. F. 2, 187, 16) imply that the former are not really farmers and the latter not genuine Stoics. The participles indicate that the substantives are being used as designations in

[1]) Known to Aristotle as ἡ πολιτεία (Politics 1261 A 6; 1291 A 11; 1342 A 33; Rhetoric 1406 B 32) and οἱ νόμοι (Politics 1264 B 26; 1266 B 5; 1271 B 1); cf. Proclus, In Rem Publicam, 1, 8, 10-9, 4 (Kroll). Plato himself seems to refer to the Sophist by the title ὁ σοφιστής (Politicus 284 B 7; cf. E. Nachmanson, Der griechische Buchtitel, 1941, 10).

[2]) Diog. L. 2, 122 and 124.

[3]) Diog. L. 4, 4; cf. P. Lang, De Speusippi Academici Scriptis 46-47 and Stenzel, RE 2, Reihe 3, 1648, 18-25. A περὶ φιλοσοφίας is ascribed to Xenocrates also (Diog. L. 4, 13), but no indication of its literary form is given.

the currently recognized sense, and such is their function in references to books as well. S. himself cites ἐν τοῖς λεγομένοις ἀγράφοις δόγμασιν and τὰς Κνιδίας καλεομένας γνώμας. Of the many other examples that could be added I cite only one that is precisely parallel to that in 404 B 19: Χρύσιππος ἐν τοῖς περὶ τῶν στερητικῶν λεγομένοις (Simplicius, Categ. 396, 20 [Kalbfleisch]).

Among the later authors cited by S. as referring to the περὶ φιλοσοφίας by title the only ones who may themselves have seen the work to which they thus refer are Philodemus and Cicero (Aristotle, frag. 26 [Rose]) and Alexander of Aphrodisias (Metaph. 117, 24). [1]) It was probably from the genuine Alexander's references to the De Philosophia that the later commentators derived directly or indirectly whatever awareness they had of such a work. That this holds for Syrianus, Simplicius, and Philoponus S. admits (11-12; 19, n. 1; 45). The source of Porphyry's unique reference to the Περὶ φιλοσοφίας (Stobaeus 3, 579, 18-21 [Hense] = Aristotle, frag. 3 [Rose]) is now known to have been Didymus—or through him Hermippus (Pap. Soc. Ital. 9, 1929, Nr. 1093), from whom Diogenes Laertius also drew his one explicit reference to the work (Prooem. 8 = frag. 6 [Rose] = Hermippus, frag. 78 [Müller, F. H. G. 3, 53]). Priscian's words, ... *quae quasi in dialogis scripta sunt de philosophia et de mundis* (Sol. ad Chosroem 42, 2-3), which according to S. (12, n. 1) imply that the work was accessible to him, refer not to titles but to subject matter [2]) and so were probably not meant as a reference to the De Philosophia at all. Thus Asclepius (Metaph. 112, 17-19) in writing ... ἐπαγγέλλεται...ἀπορεῖν περὶ αὐτῶν καὶ ἐπιλύεσθαι ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας was referring, as is proved by his remarks in 113, 16-20; 137, 11-24; 173, 11-16; 222, 6-7. 13 ff; 225, 6-8, to the aporiae in B and the solutions in Γ and the following books of the Metaphysics and not at all to the De Philosophia as some modern scholars have thought. [3])

This passage S. does not mention, but he goes to great lengths (7-10) to explain another passage of Asclepius (Metaph. 3, 32-33) because he adopts Festugière's notion that there the De Philosophia is referred to with the phrase ἐν τοῖς περὶ σοφίας λόγοις. This notion rests upon the similarity of the preceding lines (3, 30-31) to a passage in Philoponus' commentary on Nicomachus believed by Bywater to be a fragment of the De Philosophia and now printed as such by Ross. [4]) To these texts S. adds Philoponus, Anal. Post. 332, 8-12, which he says is «exactement celui auquel Asclépius fait allusion». Philoponus in these two passages cites Aristotle, but without naming the work that he is paraphrasing. This he does, however, in two other passages apparently unnoticed hitherto in this connection. One of these, in the very

[1]) This passage of the genuine Alexander S. treats later (14). He does not mention the fact that a Περὶ φιλοσοφίας is listed in the ancient catalogues of Aristotle's works (Rose, Fragmenta, pp. 3, 3; 11, 3; 19, no. 1a).

[2]) Otherwise 'de mundis', which Allan thinks should «obviously» be emended to 'de mundo' (ClRev N. S. 6, 1956, 225), would have to mean the περὶ κόσμου and *quasi in dialogis scripta sunt* would then show that Priscian had no first-hand knowledge even of that work.

[3]) W. D. Ross, Aristotelis Fragmenta Selecta, 73 and Select Fragments, 78; Bignone, L'Aristotele Perduto 2, 522, n. 1; both anticipated by Hayduck in his edition of Asclepius, 505 (Loci Aristotelici).

[4]) Aristotelis Fragmenta Selecta, 76, 1-8 = Philoponus, In Nicomachi Arith. Isagogen α I 1 α 8-13 (Hoche); cf. Bywater, Journal of Philology 7, 1877, 64-75, and Festugière, La Révélation d'Hermès Trismégiste 2, 587-591.

commentary that contains Bywater's supposed fragment [1]), shows that what comes from Aristotle in that supposed fragment is only the clause τὰ νοητὰ καὶ θεῖα. . .καὶ ἀμυδρά (a 10-12) [Hoche] = 76, 4-7 [Ross]); and the source of this it identifies as ἐν τῷ μετὰ τὰ φυσικὰ ἐλάττονι ἄλφα, i. e. 993 B 7-11. So S.'s two texts of Philoponus contain no fragment of any lost Aristotelian work at all, and consequently there is no reason to suppose that his passage of Asclepius refers to the De Philosophia.

In commenting on 404 B 19 both Simplicius (De An. 28, 7-9) and Philoponus (De An. 75, 34-76, 1) say that by περὶ φιλοσοφίας here Aristotle means his περὶ τἀγαθοῦ. This being an evident confusion of two different works, S. admits (11-12. 45-46) that neither commentator could have known either work at first hand; but he contends (11, n. 2; 43. 44) that there must have been a single wellknown text to which both are here referring and of which their subsequent remarks (Simplicius 28, 12-29, 23; Philoponus 76, 1-78, 26) are résumés, that this was « certainly a Neopythagorean elaboration of the authentic De Bono of Aristotle», and that its Aristotelian authenticity must have been verified by comparison with the fragments of the De Bono preserved by Alexander. Evidence not mentioned by S. shows this hypothesis to be quite improbable.

When in Physics 194 A 36 Aristotle refers to his De Philosophia, both Simplicius (Phys. 304, 1-3) and Philoponus (Phys. 237, 26-27) say that by περὶ φιλοσοφίας he means the Ethics. It did not occur to either of them that this might be the title of a separate and distinct Aristotelian work. What knowledge Simplicius had of Aristotle's περὶ τἀγαθοῦ he derived by his own admission (Phys. 151, 6-19; 454, 17-22) from Alexander and Porphyry; and that Philoponus had never seen what he thought to be the Aristotelian report of Plato's ἄγραφοι συνουσίαι, which in De An. 75, 34-35 he identifies with the De Bono and says is meant by περὶ φιλοσοφίας, he makes certain by his remarks in De Gen. et Corr. 27, 9-11 and 226, 17-30. This last passage also suggests that his additional statement in De An. 75, 35-36 which S. thinks so important—ἔστι δὲ γνήσιον αὐτοῦ τὸ βιβλίον—had its source in the passage of Alexander on the De Gen. et Corr. to which he there refers (226, 17-30). Alexander had there declared spurious αἱ Πλάτωνος διαιρέσεις which was circulating in his time and so probably had explicitly asserted the authenticity of the Aristotelian compendium of Plato's ἄγραφα δόγματα which he suggested Aristotle might have had in mind in 330 B 16. So neither Simplicius nor Philoponus thought that he had himself seen Aristotle's De Bono. Nor can their subsequent commentaries on 404 B 19-24 be résumés of such a single text as S. assumes. They are similar to the extent that both read into the text of the De Anima itself Neoplatonic doctrine held by both their authors, e. g. that of the τάξεις τῶν ὄντων with the εἴδη manifested οἰκείως on each level (cf.

---

[1]) In Nicomachi Arith. Isagogen A I γ 33-40 (p. 3 [Hoche]). The other passage is Philoponus, De An. 23, 28-24, 3, where the source is given as the Metaphysics without specification of the book.

Simplicius 29, 20-30 and Philoponus 77, 13-20 [1]) with Proclus, in Parm. cols. 795, 35-796, 14; 951, 10-19 and Syrianus, Metaph, 112, 16-19; 113, 15-24; 129, 5-13); but they are also significantly different from each other. So, for example, their interpretations of αὐτοζῷον are different [2]); point, line, plane, and solid are πρὸ τῶν φυσικῶν for Simplicius (28, 27-30) but for Philoponus ἐν τοῖς αἰσθητοῖς (77, 27-29), i.e. lower than τὰ φυσικὰ (76, 22; 77, 1-2. 17-21); and the doctrine that every εἶδος is decadic is stressed in Philoponus' exposition (76, 2-3; 77, 11-12; 80, 25-26) but is absent from that of Simplicius. Nor can Philoponus himself be merely summarizing a single source, for he gives alternative interpretations (76, 3-8; 77, 32-78, 5; 79, 11-16 [where 11-13 refers to 77, 13-19 and 78, 30-31]), he admits his inability to fit all the details of his scheme of interpretation together (77, 23-25), he uses elsewhere in different contexts the arguments with which he here identifies δοξαστά and φυσικά (76, 22-30; 76, 35-77, 1), and what he says of φαντασία (78, 24-26) is a doctrine to which he subscribes himself, while his παρελείπομεν there indicates that the whole of the preceding account has been put together out of different elements.

S.'s treatment of these two expositions is quite inadequate; but, what is more important, he fails to mention two later passages which show that both Simplicius (30, 20-24) and Philoponus (81, 17-31) connected 404 B 18-27 not with the preceding account of Plato's Timaeus but with the following reference to Xenocrates in B 27-30.

The passage in question is explicitly connected with Xenocrates by Themistius, who after his explanation of 404 B 18-21 (De An. 11, 20-37) says ταῦτα δὲ ἅπαντα λαβεῖν ἔστιν ἐκ τῶν περὶ φύσεως Ξενοκράτους (11, 37-12, 1) [3]). S. tries (37-43) to discredit this testimony

---

[1]) The θεῖα καὶ ἀθάνατα and the θνητά here are not, as S. asserts (44), a «division de l'αὐτοζῷον» but are two different levels below it.

[2]) To Simplicius (29, 15-20) it is the νοητὸς διάκοσμος but to Philoponus (77, 5-11; 79, 13-16; 81, 2. 9-11) just the idea of living being. Later S. (49), noting this, rightly approves the interpretation of Philoponus, though he mistakenly says that according to Philoponus (77, 26-27) the αὐτοζῷον comprises in itself the four species enumerated in Timaeus 39 E-40 A, for, in fact, he does not include them in the νοητά, the level of the αὐτοζῷον, but indentifies them—and does so expressly as a guess—with the tetrad ἐν τοῖς φυσικοῖς (77, 23-27). That there are these four species of living beings in the universe had long since become a notion not ascribed tò Plato alone (e.g. Aetius 5, 20, 1; S. V. F. 2 Fr. 1014; Simplicius, Categ. 69, 27). Nor does the interpretation of αὐτοζῷον indicate that in this passage Philoponus depends upon a source in which De Anima 404 B 19 ff was interpreted by allusion to the Timaeus, for Philoponus regularly interprets αὐτοζῷον in this sense (Anal. Post. 241, 26-242, 8; 243, 21-25; Phys. 240, 3-4; In Nicomachi Arith. Isagogen A VI 1 μδ 4-8; De Aet. Mundi 28, 26-29, 2; 637, 24-26 [Rabe]).

[3]) He begins his treatment of 404 B 18 ff with the words (11, 18): ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας διώρισται. This implies that he took ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις to refer to a work or a part of a work called περὶ φιλοσοφίας, while his διώρισται without an agent expressed indicates that he took the agent of Aristotle's διωρίσθη to be Aristotle himself (cf. De An. 54, 13-14), although his comment (Phys. 43, 9) on Physics 194 A 36 shows that he had no knowledge of Aristotle's De Philosophia either.

and to persuade himself that Themistius took the whole of 404 B 16-27 to be a résumé of Plato's own doctrine.

That 11, 20-37 can have come from Xenocrates S. denies on the following grounds: 1) Xenocrates would not have referred to himself as οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι (11, 21); 2) what Aristotle reports of Xenocrates' theories is not recognizable in 11, 20-37; 3) the Neo-pythagorean origin of the whole passage is betrayed by the hemistich in 11, 27; 4) no Platonist would have used the pleonasm, τὴν τῆς πρώτης δυάδος (scil. ἰδέαν) etc. in 11, 29-30; and 5) the content of the last lines of the passage derives from a Pythagorean doctrine set forth in Theol. Arith. 84, 7 ff. (De Falco), i. e. Speusippus, Fr. 4 (Lang), a passage which S. also declares a piece of Neopythagorean pseudepigraphy.

The first of these objections is a mere misapprehension, for 11, 20-37 purports to be not direct quotation of the Περὶ φύσεως but a résumé of its doctrine by Themistius, who with οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι refers to its author, i. e. to Xenocrates. [1] This disposes of the fourth objection as well, but in addition there is a parallel to the supposedly improper pleonasm in Plato's own phrase, ἰδέαν τινὰ αὐτοῦ κάλλους (Republic 479 A; cf. also Aristotle, Metaphysics 1081 A 9-10; 1080 B 21-22).

As to the second and third objections, the theory of 11, 20-27 makes the ideas numbers that are composites of units, thus in fact identifying the ideas with mathematical numbers, a characteristic which according to Aristotle was distinctive of Xenocrates' theory [2]); and Xenocrates, who wrote a work Πυθαγόρεια and adapted to his own use the term ἀέναος from the Pythagorean verse on the tetraktys (Fr. 28 [Heinze], cf. Aristotle on Plato, 1, 384-485), may very well have quoted for his own purpôse the hemistich, ἀριθμῷ δέ τε πάντ' ἐπέοικε, which Aristoxenus also paraphrased (Stobaeus, 1, 20, 5-6 [Wachsmuth]).

S.'s fifth objection fails both because his rejection of the Speusippean fragment is unfounded [3]) and because of the significant differences between it and

---

[1]) This ought to be obvious; and yet O. Becker (Zwei Untersuchungen zur antiken Logik, 1957, 5) assumes that οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι were Xenocrates' own words and so argues that they must have referred not to himself but to a «pythagorisierenden Platoniker in der alten Akademie». Themistius' use of the plural does not mean either as Kucharski contends (Arch. de Philos. N. S. 1, 1955, 21. 35) that he is referring to a group of people rather than to Xenocrates. This allusive plural in referring to a single person is common Greek usage (cf. Gildersleeve, Syntax 1, 1900, 27). Aristotle uses it in referring specifically to Plato (Metaphysics 1078 B 11-12, Eth. Nic. 1096 A 13. 17 compared with singular in 987 B 7-8) and to Xenocrates (Metaphysics 1028 B 24-27; 1069 A 35; 1080 B 22-23. 28-30; 1086 A 5-11; 1090 B 31-32); and in referring to Speusippus he uses this plural and the singular indiscriminately in a single passage (1085 A 32. B 7-8. B 21. B 23. B 28), as he does in another in referring to Plato (1090 B 32-1091 A 5). Themistius rightly did not doubt that in the passage which he quotes from Andronicus (De An. 32, 24-31) the plurals ἐκάλουν, ἀπεφαίνοντο, οὗτοι . . . ἐποίουν . . . ἀφοριζόμενοι all mean Xenocrates and no one else.

[2]) Metaphysics 1028 B 24-27; 1080 B 22-23. 28-30; 1086 A 5-11; 1083 B 1-8 contrasted to 1083 A 32-35 on Plato; cf. L. Robin, La Théorie Plat. des Idées et des Nombres 437-441.

[3]) His only real argument (40, n. 2) is the impassioned enthusiasm for Pythagorean doctrine and the insistence upon the Pythagorean source ex-

what Themistius ascribes to Xenocrates in 11, 27-37. In both passages the line is associated with 2, the triangle as the first plane figure with 3, and the pyramid as the first solid with 4; but so much can have been common to Speusippus and Xenocrates. Xenocrates should have differed from Speusippus, however, by identifying these numbers with ideas; and in the passage of Themistius they are called the ideas of line, plane, and solid, as they are not in the passage of Speusippus. In the Speusippean fragment, moreover, one corresponds to the point, which is the first principle of magnitude (84, 10. 15; 85, 22 [De Falco]), a peculiarity of Speusippus' theory according to Aristotle; but in the other passage the point is not associated with the idea of one, and line, plane, and solid, of which 2, 3, and 4, are the ideas, are alone given as constitutive of magnitudes. Finally, in the Speusippean fragment there is no mention of αὐτοζῷον, the constitution of which is the subject of the passage of Themistius. Here (11, 28; cf. 12, 1-2) αὐτοζῷον is explained as ὁ νοητὸς κόσμος, and this S. later (49, n.1) gives as another reason for regarding the passage as pseudepigraphic; but, even if Xenocrates did not use αὐτοζῷον in this sense—as I think he probably did not—, Themistius, finding it used without explanation, may himself in his résumé have added the gloss, τουτέστι τοῦ κόσμου τοῦ νοητοῦ, thus giving it an interpretation that had long since become common. [1])

S.'s further suggestion (41) that Themistius tock his citation of Xenocrates from Andronicus would, if true, make it still more unlikely that 11, 20-37 represents a Neopythagorean forgery and would moreover indicate that Andronicus himself had taken 404 B 19-21 to be the doctrine of Xenocrates. Where Themistius quotes Andronicus, however, and distinguishes his interpretation of Xenocrates from Porphyry's, he appeals against both to the περὶ φύσεως of Xenocrates and even to a specific book of it, [2]) which proves at the least that his knowledge of that book was not derived from Andronicus or from Porphyry. He does not say that in this work is also to be found his explication (12, 5-27) of 404 B 21-27, although 12, 5 and the verbs in 12, 8. 15. 18 show that he takes the doctrine here still to be that of οἱ ἄνδρες ἐκεῖνοι of 11, 21. S. dismisses 12, 5-13 as «lieux communs scolaires»

---

pressed in 82, 12-13 (De Falco). These lines do not pretend to be part of the fragment, however; they contain an assertion not of Speusippus but of the author of the Theolog. Arith. or of his source, and this assertion could be false without affecting the authenticity of the fragment at all.

[1]) It was known to Aëtius (Dox. Graeci 305b 1-3; 334a 10-12. b 1-3), to Plutarch (De Iside 373 B), to 'Timaeus Locrus' (97 D), and, of course, to Philo Judaeus; and so of itself is not evidence of a Neoplatonic source. In any case, S.'s notion (48, n. 1) that Xenocrates avoided αὐτοζῷον altogether because he used αὐτοζωόν (sic) to designate the soul itself is a false inference from Philoponus, De An. 165, 18-28, where the explanation of 'self-moving' in Xenocrates' definition of soul by διὰ τὸ αὐτοζῶν (sic Hayduck) αὐτῆς· οὐ γὰρ ὑφ' ἑτέρου αὐτῇ τὸ ζῆν· αὐτοζωὴ γάρ ἐστιν employs the Neoplatonic terminology regularly used by the commentators and is no evidence at all for Xenocrates himself (cf. Hermias, In Phaedrum 109, 16-21 [Couvreur]; Simplicius, De An. 246, 21-25; 287, 33-38 and Phys. 824, 17 ff; Proclus, El. Theol. prop. 189 and In Timaeum 2, 244, 1-3. 12-18 [Diehl]).

[2])De An. 31, 1-5 and 32, 20-34. From these passages S. (41, n. 1) quotes a selection that misrepresents their meaning; and in addition he grotesquely asserts that ὅπερ in 32, 32 «désigne Andronicus», whereas it is the object of εἶπον, meaning 'as I said' and referring back to 31, 1-5.

and says (41-42, cf. 38) that in 12, 13-27 Themistius instead of paraphrasing 404 B 24-27, «qui est entièrement passé sous silence», has inserted a résumé of Platonic doctrine from the De Bono which he very possibly got from Alexander's commentary on the De Anima. In fact, 404 B 25-27 (κρίνεται ... αἰσθήσει) is paraphrased in 12, 5-7 (ἐπειδὴ ... αἰσθήσει), and 404 B 24-25 (οἱ μὲν ... στοιχείων) together with B 27 (εἴδη ... πραγμάτων) in 12, 13-15 (τῶν μὲν ... ἀόριστος). [1]) Moreover, neither in the attested fragments of the De Bono nor even in those claimed for it in Wilpert's work to which S. refers is there any mention of the doctrine developed in the explanatory material here that the principles of ideal number, the one and the indefinite dyad, are principles of soul as well (12, 23-27; cf. 12, 14-16), whereas such a theory is attested for Xenocrates (Fr. 68 = Plutarch, De An. Proc. in Timaeo 1012 D-E).

Themistius, having come to the sentence in 404 B 27-30, ἐπεὶ δὲ καὶ ... ἔνιοι ..., writes (12, 28-33): οὕτω μὲν οὖν καὶ ὁ παρὰ Πλάτωνι Τίμαιος καὶ αὐτὸς Πλάτων ... ἦσαν δ'ἕτεροι ... S. (42-43) sees that ὁ παρὰ Πλάτωνι Τίμαιος here must refer back to 404 B 16-18 and the commentary on it in 10, 23-11, 18; but he insists that αὐτὸς Πλάτων refers to 404 B 18-24 and the commentary on it in 11, 18-12, 27, which he thus makes Themistius identify as Plato's own doctrine in distinction from that of the Timaeus. That no such distinction was intended by the compound subject is indicated by the fact that contrary to S.'s assertion (42, n. 2) Themistius regularly ascribes to Plato himself the doctrines expounded in the Timaeus, [2]) the one apparent exception (19, 17-24, 12) being occasioned by Aristotle's own use of ὁ Τίμαιος as subject in De Anima 406 B 25 ff upon which Themistius seizes to defend Aristotle's critical procedure there (19, 23-20, 8). Here too it is Aristotle's expression Πλάτων ἐν τῷ Τιμαίῳ (404 B 16), paraphrased before simply as ὁ Τίμαιος (10, 23; 11, 12), that he now interprets more fully with καὶ ὁ παρὰ Πλάτωνι Τίμαιος καὶ αὐτὸς Πλάτων (12, 28); this phrase, far from distinguishing two expositions, stresses the fact that the doctrine of 404 B 16-18 as explained in 10, 23-11, 18 belongs to Plato himself. [3]) The whole of οὕτω μὲν οὖν ... ἀποδιδόασιν (12, 28-30), which is a resumption of 11, 16-17, refers back to the report of the Timaeus

---

[1]) In 12, 14 the meaning is not «les formes et le nombre idéal» (42) but 'the forms, i.e. ideal number'. S.'s «proportions» (41) for προτάσεων (12, 11) is probably a misprint; but his translations (38-42) of 11, 20-12, 27 bristle with mistakes, of which the following are samples. In 11, 21 he takes (39) παντάπασιν with ὑπελάμβανον, whereas it modifies πόρρωθεν εἶναι. In 12, 7-12 he has mistaken the objects of ἔχειν for its subjects and so has inverted the meaning 'that it (scil. the soul) has intelligence from the idea of one, ...' into «que l'intellect possède cette saisie à partir de l'idée de l'un,...» etc. (41). He uses 'ajouter' to mistranslate (42) ὑπετίθεσαν (12, 15), παραχθείη (12, 17), and παρυποστάσης (12, 21). The climax is «la matière dans les corps est l'image de l'un» (42), given as a translation of the words in 12, 22 which mean: 'the matter in bodies is the image of the indeterminate dyad as the materiate form is the image of the one'; here S. has mistaken the antecedent of ταύτης in 12, 22 and has simply overlooked the words ὥσπερ τοῦ ἑνὸς τὸ ἔνυλον εἶδος which follow immediately in 12, 23.

[2]) E. g. αὐτῷ Πλάτωνι in De An. 35, 34-36 where Timaeus 34 B 3-4 is quoted. Cf. De An. 37, 4-6. 25-27 and 93, 33-94, 2; 96, 27-28; 106, 15-16; 111, 24; Anal. Post. 60, 2; De Caelo 140, 16-18; 212, 6-213, 37; 244, 21.

[3])Cf. Proclus, In Rempublicam 1, 165, 25-28 (Kroll): ὁ δ' αὖ Πλάτων, ἢ εἰ βούλεσθε λέγειν ὁ παρὰ τῷ Πλάτωνι Τίμαιος, ... αὐτὸς ... παραδίδωσιν ...

and indicates that that alone is what Themistius understands to be Plato's doctrine. In the next sentence (12, 30-33) with διὰ μὲν τοῦ ἀριθμοῦ τὴν γνωστικὴν δύναμιν ἐνδεικνύμενος he picks up the conclusion, συγκειμένην οὖν ... τὰ ὄντα (12, (26-27), of 11, 18-12, 27, his explication of 404 B 18-27, which he thereby shows is meant to refer to him who, holding that the soul is γνωριστικὸν οὕτως (404 B 28), is not Plato but ὁ τὴν ψυχὴν ἀποφηνάμενος ἀριθμὸν κινοῦντα ἑαυτόν (12, 31-32), i.e. Xenocrates (cf. 31, 1-32, 34).

By Iamblichus, on the other hand, 404 B 18-27 was certainly taken to be a report of Plato's doctrine, for in the fragment of his De Anima preserved by Stobaeus there is a paraphrase of 404 B 19-24 (διωρίσθη... τὸν τοῦ στερεοῦ) which begins ὡς δ' Ἀριστοτέλης ἱστορεῖ, Πλάτων... and ends with διοριζόμενος (1, 364, 12-18 [Wachsmuth]).

This testimony S. (34-37) stresses to the utmost, first asserting that the statements of Iamblichus in this treatise are beyond suspicion of negligence or error and then hinting that in 364, 12-18 Iamblichus preserves an earlier tradition because he may have taken ready-made from a previous compilation the assemblage of texts which he gives in this work. For this latter assumption there is neither evidence nor reason. Iamblichus makes his point of departure a criticism of Aristotle's criteria for classifying earlier theories of the soul (363, 3-10). His summary of this classification (362, 24-27) is a conflation of the expressions in De Anima 403 B 25; 405 A 6-7. 23-25; 405 B 10-12; 409 B 18-21; and 363, 16-18 has been taken from 404 A 1-2 as have 366, 12-17 from 405 B 23-29 and 366, 17-20 from 410 B 28-30. That in 364, 12-18 he was drawing directly on De Anima 404 B 19-24 is revealed by the close correspondence of phraseology in the two passages [1]; and, this being granted, what is really significant is his Πλάτων ... διοριζόμενος, for the latter word shows that he simply supplied 'Plato' as the logical subject of Aristotle's διωρίσθη in 404 B 19 and suppressed the immediately preceding ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας λεγομένοις. He also omitted τὰ δ'ἄλλα (or τὰς δ'ἄλλας) ὁμοιοτρόπως. ἔτι δὲ καὶ ἄλλως (b 21-22), and by substituting for this προϋποτιθέμενος καὶ (364, 15) he gave a specious unity to what Aristotle's own words show were two different aspects of a doctrine that he had himself juxtaposed.[2])

[1]) ἐκ τῆς τοῦ ἑνὸς ἰδέας καὶ τοῦ πρώτου μήκους <καὶ πλάτους> καὶ βάθους and τὸ μὲν ἓν νοῦν, τὴν δὲ δυάδα ἐπιστήμην, δόξαν δὲ τὸν τοῦ ἐπιπέδου ἀριθμόν, τὸν δὲ τοῦ στερεοῦ [τὴν] αἴσθησιν (364, 14-17) must have been taken straight from 404 B 20-21 and 22-24. The αὐτὸ τὸ ζῷον of 404 B 19-20 is represented in the MSS of Stobaeus by αὐτὸ τοῦτο ζωήν (364, 15); Usener's emendation of this, adopted by Wachsmuth, is rejected by S., who emends it instead to αὐτὸ τοῦτο τὸ ζῷον and takes it to refer to the κόσμος in κοσμουργοῦ θεοῦ (364, 11), an improbable construction which would in any case not justify the further assertion (36): «τὸ ζῷον est donc ici une expression reprise du Timée (30 C ss., παντελὲς ζῷον, 31 B 2)». S. fails to notice that this would make Iamblichos identify the παντελὲς ζῷον of the Timaeus with «cet univers» in «du dieu créateur de l'univers» (S.'s translation on 35).

[2]) Cf. Aristotle on Plato 1, 574. For another and more extreme example of this practice of Iamblichus cf. De Comm. Math. Scientia 21, 19-20 (Festa), where he produces a consecutive passage by inserting his own words τῶν... τὸν ὅλον after ἑκάσταις ταῖς of Epinomis 991 C 3 and before κόσμον of Epinomis 986 C 4.

From this it appears that in ascribing to Plato the doctrine in 404 B 19-24 Iamblichus was giving his own interpretation of this passage, an interpretation that would not be above suspicion even if his reliability in such matters were all that S. asserts, as it demonstrably is not.)[1]

S. seems himself to admit the fragility of his attempt (33-34) to elicit earlier evidence for his thesis from a phrase in Plutarch's De An. Proc. in Timaeo 1014 D.

In fact, though the words there, οὔτε μήκη καὶ πλάτη λέγεσθαι νομιστέον, do refer to such interpretations of Timaeus 35 A as that of Posidonius, δεξάμενοι τὴν τῶν περάτων οὐσίαν περὶ τὰ σώματα λέγεσθαι μεριστήν (1023 B), there is no reason at all to assume, as S. would do, that μήκη καὶ πλάτη is a direct quotation from Posidonius or that, even if it is, Posidonius must therefore have appealed to the doctrine reported in the De Anima [2])—all the less so since there the πρῶτον μῆκος καὶ πλάτος are numbers whereas his πέρατα are the bounding surfaces of corporeal figure (cf. Proclus, In Euclidem 143, 8-21 [Friedlein]) and his interpretation is consequently connected with that of Speusippus (Iamblichus in Stobaeus, Ecl. 1, 364, 4-5 [Wachsmuth]), which neither Aristotle nor S. mentions but which Iamblichus himself distinguishes as geometrical from the arithmetical doctrines among which he gives the paraphrase of De Anima 404 B 19-24.

Contrary to S.'s assertion, therefore, what he calls the tradition of the commentators is by no means at one in identifying the author of the doctrine referred to in De Anima 404 B 19-27. Still less tenable is his contention that the attribution of it to Plato is confirmed by Aristotle himself in Metaphysics 1036 B 13-17 and 1090 B 20-32.

According to 1036 B 13-17, among the proponents of the ideas οἱ μέν say that the dyad while οἱ δέ say that τὸ εἶδος τῆς γραμμῆς is αὐτογραμμή. S. (32-33) seems to construe B 14-15 correctly in this way; [3]) but he then represents

---

[1]) See for example the preceding note and within this fragment of the De Anima itself Festugière, La Révélation d'Hermès Trismégiste 3, 1953, 182, n. 8 and 183, n. 1 (on 364, 23-25); 186, n. 1 (on 366, 12-17); 207, n. 4 and 208 n. 1 (on 374, 21-24); 217, n. 5 (on 377, 16-29). Cf. also 369, 6-17 with its source, the passage of Porphyry in 350, 13-25. Even Simplicius (Categ. 41, 21-24) convicts Iamblichus of misreading or misrepresenting the text before him; and his prestige certainly never rested upon his scholarly reliability (cf. Damascius, Vita Isidori 34 = Photius, Bibl. 337 b 6-9 [Bekker]; Olympiodorus, In Phaedonem 57, 4-7 and 132, 7-16 [Norvin]; David, In Porphyrii Isagog. 92, 2-7; Elias, Categ. 123, 1-3).

[2]) The further assertion that he could have known it only from the De Philosophia rests on the assumption that the 'Lehrschriften' became available only after his death. Yet S. knows and appears to accept Düring's proof that this assumption is false and is peculiarly unjustified for Rhodians (Göteborgs Högskolas Årsskrift 56, 1950 [3], 60). That Posidonius knew the De Anima is proved by comparison of 411 B 6-10 with Achilles, Isagoge, chap. 13 (41 [Maaß], cf. Edelstein, AJPh 57, 1936, 299, n. 53); for his use of the treatises of Aristotle and Theophrastus cf. Simplicius, De Caelo 700, 3-8.

[3]) So also Asclepius, Metaph. 419, 35-420, 1; [Alexander], Metaph. 513,

B 15-17 (ἔνια μὲν ... οὐκέτι) as Aristotle's critique, whereas it is the reason ascribed to οἱ μέν for making 'line itself' something other than line, and he gives a paraphrase of it which corresponds to nothing in the text («car, dit Aristote, ... que son élément formel soit la dyade comme le soutient le vieux Platon, ou tout autre forme ...»). Aristotle's critique, which follows in B 17-20 (συμβαίνει δή...) and which S. does not mention, is directed exclusively against οἱ μέν and their explanation in B 15-17; [1]) and it shows again that οἱ μέν identify as idea of line the dyad (instead of 'linear form', as οἱ δέ do), and not, as S. contends, that they make the dyad while οἱ δέ make something else unspecified «le principe formel de la ligne idéale». [2]) Now, αὐτογραμμὴν ... οἱ δὲ τὸ εἶδος τῆς γραμμῆς is the way in which Aristotle speaks when he criticizes the ideas for being the same in kind as the particulars of which they are ideas, αὐτοέκαστα differing from their particulars only in being 'eternal' (997 B 5-12; 1040 B 30-34; 1059 A 10-14). Since he so represents the 'original' doctrine (1086 B 7-11; Ethn. Nic. 1069 A 34 - B 5 [cf. 1069 A 13-17]) and in one such context (997 B 12-15) even mentions ideal line in connection with the 'intermediate mathematicals', which he always ascribes to Plato in distinction from Xenocrates (e. g. 1028 B 19-27; 1069 A 34-35; 1086 A 5-13), it should follow that οἱ δέ here too means Plato and οἱ μέν someone else. Disregarding all this, S. insists that οἱ μέν refers to Plato and that Xenocrates is among the οἱ δέ if he is referred to here at all,—an assertion which would make Xenocrates, contrary to everything reported of him, identify the idea of line (or according to S. its «élément formel») with something other than number and which of itself therefore proves S.'s interpretation to be wrong. [3]) He is committed to it, however, because the doctrine of οἱ μέν here is, as he says (33, n. 1), the same as that described in 1090 B 20-27 and, if that was not Plato's, it cannot be Plato to whom Aristotle refers in 404 B 19-27 either.

3-6; Cod. Vat. Urb. 49, fol. 82b. Ross (Plato's Theory of Ideas, 207) persists in the mistranslation by which he had led astray Van der Wielen among others (cf. AJPh 68, 1947, 250, n. 93).

[1]) So all the commentators cited in the preceding note. For ἔνια μὲν γὰρ κτλ. connected not with οἱ δέ but with οἱ μέν cf. De Anima 404 B 10-12, where ὥσπερ Ἐμπεδοκλῆς is an example not of the immediately preceding οἱ δέ but of οἱ μέν.

[2]) That this is what dyad here means is not proved, as S. asserts it is (33, n.1), by Metaphysics 1043 A 33-34 any more than the other examples in 1043 A 31-37 imply that οἱ μέν in 1036 B 14 held σκέπασμα and ψυχή to be the formal elements of the ideas of οἰκία and ζῷον respectively. To neither of the two doctrines of 1036 B 13-17 is either of the alternatives in 1043 A 29-37 parallel, because in the former passage the two are divided not on the question raised in the latter but only in their views of what the idea alone is. In the latter passage the alternative, δυάς or δυὰς ἐν μήκει, refers, as the other examples show, to Aristotle's own doctrine (1043 B 28-32; 1036 A 9-12; 1036 B 32-1037 A 5; De Anima 429 B 18-21); and, if he here glances at all at the doctrine reported in 1036 B 14-15, he does so by way of criticism and 'correction' and not to indicate that οἱ μέν held a doctrine equivalent to his own.

[3]) In short, Xenocrates can be only among οἱ μέν. If then οἱ μέν included both Xenocrates and Plato as De Vogel would have it (Mnemosyne 4 Ser 2, 1949, 303; cf. Kucharski, Arch. de Philos. N. S. 1, 1955, 37-38), who would οἱ δέ be to whom Aristotle here ascribes what fits precisely his description of the 'original' theory of ideas?

In arguing that 1090 B 20-27 describes Plato's doctrine, S. (26-32) tries to eliminate from 1090 A 2-1091 A 12 all serious reference to Xenocrates. He asserts (26) that in 1090 A 4-15 only the theories of the 'aged Plato' and of Speusippus are introduced and that «c'est entre elles deux que va se dérouler toute la discussion». Neither of these statements is justified by Aristotle's text. The formulation in 1090 A 5-6, 'each of the numbers is an idea', is strictly not true of the theory ascribed to 'the aged Plato', in which there are non-ideal numbers, but does fit the theory ascribed to Xenocrates and also that of the anonymous Platonist in 1080 B 21-22. The later formulation in 1090 A 16-17 can cover the theories ascribed to both Plato and Xenocrates but could be meant to refer to the latter alone (as the similar formulation in 1086 A 5-6 certainly does), and S. has no reason for saying that it refers exclusively to Plato. He is wrong (27) in calling 1090 B 5-13 «un compte-rendu global platonicien», for the τινες of B 5-7 hold that the point is a φύσις [1]) and this was denied by Plato according to a statement of Aristotle's (992 A 20-21; cf. Alexander, Metaph. 120, 2-5) which S. never mentions. His whole treatment of 1090 A 25 - B 13 is vitiated by his misinterpretation of A 25-28. Mistaking the antecedent of αὐτῶν in A 27, he makes the passage say that according to Speusippus there is no science of his separate mathematical numbers (26), which is the very opposite of its meaning. He then takes 1090 A 35 - B 1 to refer to Plato in distinction from Speusippus (whereas it represents the motivation of Speusippus himself) [2]) and ὁ ἐναντιούμενος λόγος κτλ. of B 2 to be the argument of Speusippus as he has already misinterpreted it in A 25-28 (whereas is it the argument which in opposition to Speusippus would make the ἀξιώματα apply to sensibles). [3]) Nor is the question in B 13 evoked by the «flagrant inconsistency» between «the reasoning of Platonists» in 1090 A 35 - B 1 and in B 11-13; it is the conclusion of Aristotle's own argument in the latter passage, where S. (28) neglects the force of οὐ μὴν ἀλλὰ εἰ καὶ εἰσί and mistakes... ὁ λόγος εἴρηκεν for a reference to A 35 - B 1 instead of B 5-7 as it is (cf. [Alexander], Metaph. 815, 14-16).

So there is no reference to Plato at all from 1090 A 20 through B 20, for B 13-20 is unmistakably directed against Speusippus alone (cf. 1075 B 37-1076 A 4; 1028 B 21-24). The difficulty raised here about his theory is then said (B 20-24) to be avoided by τοῖς δὲ τὰς ἰδέας τιθεμένοις because they derive lines from the dyad, planes from the triad, and solids from the tetrad,

---

[1]) The φύσεις in B 7 does not prove, as S. says it does (27-28), that point, line, and plane here are 'ideal', for a distinct entity existing only in sensible objects and inseparable from them is a φύσις (De Anima 418 B 7-9; Parva Nat. 439 A 23-24; Metaphysics 1076 B 9-10 and 1077 B 25-27) as is also the separate, non-ideal number of Speusippus (1090 A 11-13) and any such number, whether it be 'immanent 'or 'transcendent', 'ideal' or not (1080 A 15-16, cf. A 37 - B 4). The τινὲς φύσεις of Iamblichus, Protrepticus 39, 4-6 (Pistelli) means not «les Idées elles-mêmes», as S. says, but 'any entities' whatever.

[2]) Cf. Lang, De Speusippi Academici Scriptis, 30 and Frs. 30. 46. 47. In S.'s paraphrase (27) of 1090 A 35 - B 1 his «qui habitent l'âme» is a grotesque misunderstanding of σαίνει τὴν ψυχήν (A 37).

[3]) It is not the Pythagorean argument, as Ross supposes (Metaphysics, 2, 481 on 1090 B 2, but, as Pseudo-Alexander saw (Metaph. 814, 37-38), Aristotle's own position as stated in 1090 A 28-29 (misunderstood by S. [26]; cf. 1090 A 13-15; 1077 B 17-22; 1078 A 28-31), just as B 2-5 refers expressly to A 29-30.

i.e. not because of these particular numbers which they use [1]) but just because they derive the magnitudes from the matter and number. Then comes at once (b 24 ff) a series of objections ending in B 31-32 with οὗτοι μὲν οὖν... διαμαρτάνουσιν, which is followed inmediately by οἱ δὲ πρῶτοι δύο τοὺς ἀριθμοὺς ποιήσαντες... This distinction of ideal and mathematical numbers by which οἱ δὲ πρῶτοι are contrasted to those criticized in the preceding lines is the characteristic by which Aristotle elsewhere distinguishes Plato's theory (cf. B 32-36 with 1028 B 19-21, 1076 A 19-20, 1086 A 11-13) from that of Xenocrates, and the criticism in B 27-32 is that which is elsewhere reserved for the theory of Xenocrates (cf. 1083 B 1-8; 1086 A 8-11). While admitting that B 27-32 refers exclusively to Xenocrates, S. maintains (30-32) that it does so not as part of the critique of B 20-24 in B 24-27 but only «comme en passant» and that οἱ δὲ πρῶτοι refers back to B 20-24, which he thus makes the doctrine of the 'orthodox Platonists including Plato' of B 32 ff.

For this interpretation of οἱ δὲ πρῶτοι S.'s reason is that «Platon n'est pas 'le premier' qui a posé l'existence des deux catégories de nombres, pour Aristote il est le seul» (31, n. 5). In this he is contradicted both by his own assertion (32) that B 32 ff is the doctrine of «Platoniciens... dont Platon» and by the testimony of Aristotle, [2]) and so there is not even this lame reason for denying that οἱ δὲ πρῶτοι here, like ὁ πρῶτος in 1081 A 24 and 1086 A 11, is meant to refer to Plato as the 'originator', [3]) Moreover, S. disregards both the improbability that οἱ δὲ πρῶτοι should mean 'the former' in contrast to οὗτοι μέν, 'the latter', and the fact that in B 31 the phrase is not οὗτοι μέν but οὗτοι μὲν οὖν. This is a 'resumptive' formula used to reiterate or recall after a discussion or a digression the subject already expressed; [4]) and in the present passage the only subject for it thus to resume is that of B 20-24, to which consequently οἱ δὲ πρῶτοι cannot refer but must be contrasted. Out of context the formula in B 20-21 (τοῖς δὲ τὰς ἰδέας τιθεμένοις) could refer to any and every exponent of the ideas; but introduced as it is here in contrast to Speusippus (B 17-18) and followed by the contrasting reference to Plato

---

[1]) This is the meaning of the appended ἢ καὶ ἐξ ἄλλων ἀριθμῶν. διαφέρει γὰρ οὐθέν (B 24; cf. 1006 A 34; 1061 A 15-17) and not, as S. believes (29, n. 2), that different Platonists derived these magnitudes from different numbers nor yet what Robin suggested (La Théorie Plat. des Idées et des Nombres..., 295, n. 272[5]). The ἴσως in B 23 implies no doubt about the doctrine; it has the ironical overtone of 'I dare say', 'of course' (cf. 978 A 26; Rhetoric 1401 B 37; Plato, Gorgias 471 C 8).

[2]) Far from suggesting that no one followed Plato in distinguishing ideal and mathematical numbers he refers explicitly to others who doing the same thing said that the latter but not the former are 'immanent in sensibles' (998 A 7-9, cf. 1076 A 38- B 1).

[3]) For οἱ δὲ πρῶτοι with the plural verbs (B 32-36) changing to the singulars, ποιεῖ ... ἐρεῖ ... ἐρεῖ ... κατ' ἐκεῖνον (1901 A 1-5) see page 76, note 1 supra. οἱ δὲ πρῶτοι δύο τοὺς ἀριθμοὺς ποιήσαντες ..., which Ross and most others translate «those who first posited two kinds of number ...», can equally well mean 'but the first (scil. of those who posited ideas), having distinguished two kinds of numbers, ...'. Tricot, to whose translation S. (31, n. 5) refers as if it were the same as Ross's, construes the sentence in the latter sense, and Pseudo-Alexander (Metaph. 817, 1-5) seems to have done so too.

[4]) Cf. e. g. Physics 213 B 2; Metaphysics 985 A 10; 986 B 25; 988 A 32; 1018 B 29 (ταῦτα μὲν οὖν); 1070 B 16 (τούτων μὲν οὖν).

(οἱ δὲ πρῶτοι [B 32]) it can refer only to Xenocrates, [1]) just as the formula in 1086 A 5-6, which of itself could also cover both Plato and Xenocrates, is used to refer exclusively to the latter by being contrasted to a preceding reference to Speusippus (1086 A 2-5) and a following reference to Plato (ὁ δὲ πρῶτος... [1086 A 11-13]).

Furthermore, the criticism in B 26-29 itself shows that B 27-32 cannot have been meant as a «passing reference» to Xenocrates. S. contends (30-31) that ἀλλὰ μὴν in B 27 «marque à la fois une nouvelle étape dans la pensée et le passage de Platon à Xénocrate»; but Ross's note on 996 B 1, to which he here refers, does not support his interpretation of ἀλλὰ μὴν and would be irrelevant if it did. The significant combination in B 27 is ἀλλὰ μὴν οὐδέ. This commonly introduces an additional objection to the doctrine or thesis under discussion. [2]) So it does here too where Aristotle argues (B 26-29) that (a) these magnitudes contribute nothing to existing things either, just as the mathematicals (scil.of Speusippus) [3]) do not, but further (b) no theorem even applies to them if one declines to change the nature of mathematicals and make one's own peculiar assumptions. Aristotle never brings and could not reasonably bring either of these objections, much less both together, against anyone who distinguished between ideas and mathematicals, as he says Plato did: according to his own account of this distinction (a) would be irrelevant as an objection to the mathematical magnitudes and (b) would be false, while with respect to the ideal magnitudes (a) would be an invalid inference and (b) would be irrelevant, for (a) what are comparable with the μαθηματικά of Speusippus are not the ideal magnitudes, which are supposed to contribute to existing things, but the intermediate mathematicals, which are not, and (b) the objects to which theorems are supposed to be applicable are not the ideal magnitudes at all but the intermediate mathematicals (cf. 997 B 1-3; 1028 B 19-21; 1080 B 23-25 [with B 11-14]). The argument of B 26-29 has force only if in Aristotle's opinion the magnitudes criticized were (a)

---

[1]) This was recognized by Schwegler and Bonitz ad loc. and also by Ross in both the original (1924) and the revised (1953) editions of his Commentary on the Metaphysics 2, 481, who in the interim, however, without noticing his own Commentary said (Plato's Theory of Ideas, 1951, 209) that «it includes both Plato and Xenocrates» and that Xenocrates is exclusively referred to only in B 28-32 (ἐὰν μή τις κτλ., his earlier translation of which he silently recast for the purpose into the misleading «except for someone who ...»). The force of οὗτοι μὲν οὖν and the meaning of B 26-29 are enough to show the untenability of this interim attempt by Ross to make 1090 B 20-24 refer to Plato.

[2]) So the four passages with ἀλλὰ μὴν οὐδέ in the note of Ross's to which S. refers: 997 B 34 (which does not mark the passage from thesis to antithesis; cf. Alexander, Metaph. 200, 4-5. 28-31); 998 B 11 and 27; 999 B 5-6. See also 991 A 19; 992 A 18; 1047 A 7; 1071 B 37; 1085 B 31; Ethn. Nic. 1096 B 3; De Caelo 295 B 3.

[3]) τὰ μαθηματικά in B 26 can refer only to the mathematicals already criticized in B 15-19. This S. recognizes (30)—though he misses the significance of ὥσπερ οὐδὲ ..οὐδὲ ταῦτα—, and so does Ross in both editions of his Commentary (2, 482 on 1090 B 26-27). Ross seems to have forgotten this in the interim when in his Plato's Theory of Ideas, 1951, 209 (see note 1 supra) he made nonsense of Aristotle's argument by writing that ὥσπερ οὐδὲ τὰ μαθηματικά «shows that Aristotle has primarily in mind a thinker who distinguishes Ideas from the objects of mathematics, i.e. not Xenocrates but Plato».

intended to be mathematicals (so that they could be said to have the same deficiency as those of Speusippus) and at the same time (b), though professedly the objects of theorems, were given characteristics incompatible with those of mathematicals in the accepted (and Speusippean) sense. It is just so that he characterizes the μήκη, ἐπίπεδα, and στερεά which he says Xenocrates (in contrast to Plato and Speusippus) posited as μαθηματικὰ οὐ μαθηματικῶς δέ (1080 B 28-29, cf. B 24 ff) and the mathematical number which he says Xenocrates professed to identify with ideal number but in fact destroyed with his peculiar and unmathematical assumptions (1086 A 8-11, cf. 1083 B 4-6). So even without the statement in 1090 B 31-32 [1]) the argument of B 26-29 implies that the αὐτῶν of B 28 and the ταῦτα of B 27—and so τὰ μεγέθη of B 21-24—can be only the magnitudes of Xenocrates' theory and not «les grandeurs idéales de Platon». [2])

Syrianus, nevertheless, in commenting on 1085 A 13 says (Metaph. 154, 9-13): '... some said that the numbers themselves give the forms to the magnitudes, as dyad to line, triad to plane, tetrad to solid (τοιαῦτα γὰρ ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας ἱστορεῖ περὶ Πλάτωνος), but others produced the form of the magnitudes μεθέξει τοῦ ἑνός'. S. (18-21) lays great stress on this passage [3]), holding that it is probably a résumé of the authentic commentary of Alexander. If so, Syrianus must have misunderstood his source, as is proved by a capital piece of evidence which S. has overlooked: the commentary of the genuine Alexander on Metaphysics 1001 B 19-25.

In 1001 B 19-25 Aristotle asks how the product of the one itself and selfidentical inequality can be, as some say, now number and now magnitude, since it is unclear how the magnitudes could result either (1) ἐξ ἑνὸς καὶ ταύτης or (2) ἐξ ἀριθμοῦ τινὸς καὶ ταύτης. Here the genuine Alexander says (Metaph. 228, 10-28) that Plato's doctrine was (1) [4]) not

[1]) The contrast of οἱ δὲ πρῶτοι, who made ideal and mathematical number two different numbers, shows that προσγλιχόμενοι ταῖς ἰδέαις τὰ μαθηματικά here means 'combining' or 'identifying' the ideas and the mathematicals (cf. [Alexander], Metaph. 816,36-38; Metaphysics 1069 A 35) and not merely 'placing them on the same level' or 'taking an equal interest in both' as S. (31 and 31, n. 4) would have it. Aristotle probably means that they 'stick together' two things that cannot be combined in a real unity (cf. Ross, Parva Naturalia, Oxford, 1955, 188 on γλίχονται [437 A 21-22]).

[2]) S. (31 and 31, n. 2), who in saying that Xenocrates took Plato's ideal magnitudes as given and sought to apply to them the theorems of mathematics inverts what Aristotle says of Xenocrates in 1080 B 28-30; 1083 B 1-8; 1086 A 5-11.

[3]) And on Pseudo-Alexander, Metaph. 777, 16-21, which he admits, however, is simply a copy of that of Syrianus. Ross in his Fragmenta Selecta, 1955, 79 prints this passage of Pseudo-Alexander without mentioning that of Syrianus, which may imply that he took the latter to be a copy of the former (cf. Kroll, Syriani in Metaph. Commentaria, 1902 VI).

[4]) ... τῇ Πλάτωνος δόξῃ ... οὐ γὰρ οἱ ἀριθμοὶ μόνοι ἀλλὰ καὶ τὰ μεγέθη ἐξ ἐκείνων (scil. the one and inequality = the indefinite dyad = the 'great and small') κατ' αὐτόν. ... πῶς ἐξ ἑνὸς καὶ ταύτης συντεθειμένων οἷόν τε μέγεθός τι γενέσθαι; ἀριθμοῦ γὰρ ταῦτα γενητικά (228, 10-20).

(2) [1]); and it cannot be assumed that he would have said the very opposite in his lost comment on 1085 A 13. If it was this lost comment, then, that Syrianus paraphrased in saying (Metaph. 154, 9-13) of (2) that τοιαῦτα ἐν τοῖς περὶ φιλοσοφίας ἱστορεῖ περὶ Πλάτωνος and of (1) that it was the doctrine of others, he must either have wrongly added the περὶ Πλάτωνος himself or must have mistaken as referring to (2) the remark that Alexander intended to refer to (1). [2]) In any case, the statement of Syrianus cannot carry any weight against the evidence of the genuine Alexander, for of the commentators whose works are extant Alexander alone could have read the De Philosophia, to which he elsewhere refers for still another theory of the principles of magnitudes (Metaph. 117, 23-118, 1). A comparison of that passage with Metaph. 228, 10-28 is alone enough to prove that contrary to S.'s contention (a) the theory of Metaphysics 992 A 10-19 (= 1085 A 9-12 = 1087 B 16-17) was not Plato's and (b) that Platonistic theories other than his were discussed in the De Philosophia,[3]) while Metaph. 228, 10-20 by itself is sufficient to prove that whether in the De Philosophia or elsewhere what Alexander found Aristotle ascribing to Plato was not the doctrine of Metaphysics 1090 B 21-24 (= Syrianus, Metaph. 154, 10-12 = Pseudo-Alexander, Metaph. 777, 17-18) either but one different from this and incompatible with it [4]) and therefore not the doctrine of De Anima 404 B 19-24.

[1]) The author of (2) is not named: ἢ εἰ πρῶτόν τις λέγοι τὸν ἀριθμὸν . . . εἶθ' οὕτως ἐκ τοῦ ἀριθμοῦ τὰ μεγέθη . . . (228, 20-24).

[2]) Cf. Syrianus, Metaph. 63, 38-64, 2 with Alexander, Metaph. 262, 4-8 and Syrianus, Metaph. 75, 29-31 with Metaphysics 1009 B 25-28. The genuine Alexander, unless he was as ignorant of early Platonism as «le 'grand' Syrianus» himself, could not have said, as Syrianus declares (Metaph. 122, 18) that 1080 B 14-16 refers to Xenocrates.

[3]) Contrast Metaph. 228, 18-19 and 24-27 on Plato's theory, ἡ ἀνισότης . . . ἡ αὐτὴ φύσις οὖσα καὶ ἀριθμῶν καὶ μεγεθῶν ἀρχὴ κατ' αὐτόν (cf. 1090 B 37 f in Aristotelis Metaphysica rec. W. Jaeger, Oxonii, 1957 and Aristotle on Plato 1, 483) to what is said about the theory of 992 A 10-19 in Metaph. 118, 10-16 and 21-23, κατὰ δὲ ἐκείνους ἄλλα λέγοντας καὶ διαφέροντα γένη . . . ἄλλαι τοῦ ἀριθμοῦ ἀρχαὶ κατ' αὐτοὺς ἦσαν . . . ἄλλο γένος . . . τῶν γενῶν τούτων ἑκάστου. . . . Alexander says that this latter theory was in the De Philosophia but not that it was ascribed to Plato; and, of course, the subject of his λέγει (117, 25) is Aristotle here in the Metaphysics (so also λέγει, εἶπεν, λέγει [118, 5-8]), not, as S. imagines (15), «le personnage du dialogue» (cf. Alexander's πάντα φασὶ τὰ ὄντα [42, 14-15] for Aristotle's φασὶ τὴν οὐσίαν [986 B 8]). The fact that Alexander, though referring to the De Bono for other matters (56, 35;59, 33 f; 85, 17-18; 250, 20; 262, 19. 23), refers to the De Philosophia for the doctrine of 992 A 10-19 indicates that he did not find this in the De Bono. S. says (17) that it was taught by Plato in his lecture on the Good and makes the same assertion (29) about 1090 B 21-24. In both cases his evidence is simply a reference to P. Wilpert, Zwei arist. Frühschriften über die Ideenlehre, where it is contended that Sextus, Adv. Math. 10, 248-284 reproduces the thought of the De Bono. That thesis, though widely accepted, is, I believe, demonstrably untenable; but in any case (1) there is nothing in this passage of Sextus corresponding to the doctrine of 992 A 10-19, and (2) in the derivations of magnitudes given by Sextus (10, 259-260 and 278-282) the point is treated as an ontological principle (528, 27-28; 532, 4-533, 1 [Bekker]), as Wilpert himself emphasized (op. cit. 218 f) without noticing Aristotle's assertion that this was denied by Plato (Metaphysics 992 A 20-22).

[4]) When Aristotle says ἄλλοι ἄλλως τιθέασι (1085 A 13) or οἱ μὲν τὸ μέγα καὶ

In taking 404 B 19-24 to be meant for Plato's doctrine S. has to 'understand' with διωρίσθη (B 19) the phrase ὑπὸ τοῦ Πλάτωνος.

Its omission he then tries to explain (24-25. 47) by saying that in B 16 Aristotle wrote ὁ Πλάτων ἐν τῷ Τιμαίῳ instead of ὁ Τίμαιος in order to refer at once to Plato speaking through the mouth of Timaeus and to Plato speaking himself as the principal character in the second book of the De Philosophia and that this formula enabled him to continue referring to Plato in B 19 ff without repeating his name. No such subtle double reference could have been intended by the innocent ὁ [1]) Πλάτων ἐν τῷ Τιμαίῳ, as is proved, if proof be required, by De Generatione 325 B 24-25 and 332 A 29-30; but, what is more, S. has failed to observe that Aristotle frequently uses διωρίσθη or διώρισται without agent expressed, as he uses ἐν τοῖς π. φ. λ. διωρίσθη here, to refer back to some exposition of his own and that in such cases the agent to be 'understood' is simply ἡμῖν. [2])

Moreover, we have in Physics 209 B 11-16 an example of the way in which Aristotle compared what Plato said in the Timaeus with what he said in the ἄγραφα δόγματα: Πλάτων ... φησιν ... ἐν τῷ Τιμαίῳ· ... ἄλλον δὲ τρόπον ἐκεῖ τε λέγων ... καὶ ἐν τοῖς λεγομένοις ἀγράφοις δόγμασιν, ὅμως ... ἀπεφήνατο. If the doctrine of 404 B 19-24 had been expounded by Plato in his lecture, why did Aristotle not in like manner here refer for it to Plato himself or to his own supposedly factual report of that lecture in the De Bono instead of citing as he does the Philosophia where, even if S.'s assumptions were true, the account, as everyone would know, would be not Plato's own but a free if not tendentious elaboration put by Aristotle into the mouth of a fictitious Plato? [3]) This question S. does not even pose. Had he done so, had he given due weight to the evidence that Themistius found the doctrine of 404 B 19-21 in the Περὶ φύσεως of

---

μικρὸν λέγοντες ... στοιχεῖα τῶν ἀριθμῶν .. οἱ δὲ τὸ πολὺ καὶ ὀλίγον, ὅτι τὸ μέγα καὶ τὸ μικρὸν μεγέθους οἰκειότερα ... (1087 B 13-17) or εἰσὶ δέ τινες οἱ δυάδα μὲν ἀόριστον ποιοῦσι ...στοιχεῖον, τὸ δ'ἄνισον δυσχεραίνουσιν... (1088 B 28-30), it is irresponsible to pretend as S. does (17, n. 1; 20) that he is referring not to definitely different theories of different people but to different points of departure in Plato's lecture or to a doctrine «still imprecise and not definitively formulated».

[1]) S. does not mention the fact that ὁ is a doubtful reading and that the position of the other words in the sentence is uncertain.

[2]) A few among many examples are Topics 153 A 24-25; De Caelo 247 A 22-23; 284 B 13-14; De Generatione 329 A 27; 337 A 25; De Part. Animal. 640 A 8; 649 A 33; De Motu Animal. 700 B 8-9; Rhetoric 1372 A 1-2; cf. for ἡμῖν expressed Meteorology 339 A 11 and Metaphysics 986 A 12-13.

[3]) In fact no ancient evidence supports the currently fashionable assumption that Plato appeared as a character in the De Philosophia, and certainly nothing justifies S.'s assertions (22. 24-25) that he was the main character in Book 2 or (53) «le personnage principal du dialogue.»

Xenocrates and probably did not find that of B 22-24 in this same work, and had he not disregarded the ἐπεὶ δὲ καὶ ... καὶ γνωριστικὸν οὕτως,... of B 27-28, then instead of misinterpreting 404 B 18-24 as merely a more precise development of τὰ δὲ πράγματα ... εἶναι (B 18) he would have seen that 404 B 18-27 is connected not with what precedes it [1]) but with B 27-30, that in B 19-24 two different aspects of Xenocrates' doctrine are brought together (as the ἔτι δὲ καὶ ἄλλως itself indicates), that B 24-27 is the explanation justifying the inference being drawn from this combination, and that Aristotle here refers to his own exposition in the De Philosophia because he had there brought together these two aspects of the doctrine which their author had not himself combined. [2])

Furthermore, had he given any attention to Aristotle's own criticism of the doctrines here reported, he must have seen that 404 B 18-24 could not have been intended to be taken as an interpretation of the Timaeus and least of all as Plato's «authentic interpretation» of it. The point of 404 B 18-27 is that in the doctrine there presented soul and the principles of the entities apprehended are identified as number. Now, not only does Aristotle criticize the identification of soul with number as a doctrine peculiar to Xenocrates (408 B 32-409 A 10; 409 B 4-18; cf. also Topics 140 B 2-6); he attacks the Timaeus for making soul or νοῦς a magnitude instead of ascribing to it a unity like that of number (407 A 2-10) and further for representing cognitive process as a rotation instead of as a linear procedure such as he maintains it is (407 A 19-31), though the latter was the very reason given in 404 B 22-23 for identifying knowledge with the dyad.

[1]) S. has been misled by the ὁμοίως δὲ καὶ of B 18-19, which implies no more connection between the doctrines that it joins than does τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον in B 16 between that of the Timaeus which follows and that of Empedocles which precedes it. S. admits (25, n. 2) that the formula has a «sens très nuancé» each time it is used. That does not prevent him from misinterpreting it (3) in 404 A 25 so as to assert that the preceding doctrine (A 20-25) of the soul as τὸ αὑτὸ κινοῦν is ascribed to Anaxagoras also, whereas in fact Aristotle distinguishes Anaxagoras' doctrine from this Platonic notion and identifies it rather with his own of the unmoved mover (cf. 405 A 13-19 and B 19-23 with Physics 256 B 24-27, and 265 B 22-23 contrasted to B 32-34). The formula is used in 404 A 25 as in 406 B 19-20, in Physics 265 B 23, and elsewhere to connect different doctrines of different people simply because both, however different, illustrate the point that Aristotle wants to make; and this and no more is its significance in 404 B 18-19.

[2]) Cf. Aristotle on Plato 1, 574-575 and ibid. 570-571 for the ascription of the doctrine of 404 B 22-24 to Pythagoras or the Pythagoreans in Aëtius 1, 3, 8 (Dox. Graeci 282, 12-283, 10) and Theo Smyrnaeus 98, 1-7 (Hiller).

This alone would be enough to show that Aristotle could not have meant 404 B 18-24 to be understood as Plato' exegesis of the Timaeus; and the rest of the relevant evidence, when fully and correctly read and not neglected, mutilated, and mistranslated, confirms this conclusion against S.'s repeated asseverations and unsubstantiated 'reconstructions'.

Princeton, N. J. Harold Cherniss

TABLES

Les chiffres renvoient aux pages et aux notes quand il y a lieu

I. TEXTES CITÉS

2. AUTEURS CITÉS

3. MOTS GRECS